

1 JOELLE DORMANT – LE PARADIS AU CŒUR DE L'ÊTRE

JOELLE DORMANT

LE PARADIS
AU
CŒUR DE L'ÊTRE

Il est toujours difficile de commencer un livre quand ce dernier relate notre histoire personnelle, du moins telle est cette timide impression qui s'impose pour l'instant à moi. J'ai une quantité d'anecdotes à relater, mais une partie de moi-même refuse pour le moment de les dévoiler. Quelle dualité ! L'homme ne sait jamais ce qu'il veut ! Quand les possibilités lui sont offertes, il cherche la fuite de peur de les affronter. Est-ce si difficile de remonter le passé et d'étaler objectivement le chemin parcouru ? Pour ma part je le sens comme tel, car j'ai la désagréable impression de me dépouiller à jamais. Mise à nue, quel sera mon carcan de protection contre les irréductibles de tout horizon, qui rient en imaginant ma petite personne perdue dans le monde des chimères. Pourtant, j'ai envie de leur dire que je me sens armée comme une centaine de soldats, parce que mon être intérieur connaît la vérité, cette vérité si longtemps cherchée par des cavaliers émérites, partant dans de longues quêtes et conquêtes. Je témoigne, simple témoin de faits étranges, dépourvue de cette raison qui lie les hommes au rationnel, qui les rassure, et de laquelle ils puisent l'idée qu'ils sont, tout simplement ! Que Dieu me guide dans ce que le lecteur recevra et comprendra !

Le néant n'a jamais été pour moi une expression familière. Je savais, pour avoir été en contact avec des désincarnés que l'humain ne mourrait pas au moment de la mort physique. L'existence de Dieu ? Baliverne, je croyais seulement à l'énergie de l'Amour, onguent de l'infiniment grand, de l'infiniment petit, source de toute vie et de toute création. Cette énergie vivante, universelle, intelligente n'intervenait pas dans les affaires humaines, elle soutenait le cosmos, l'univers, le Tout dans le fini et l'Infini. Ma religion était inévitablement l'extrasensoriel, l'ésotérisme et le paranormal. Dès l'âge de dix ans j'avais exprimé devant ma mère une des plus grandes souffrances de mon être intérieur : « sais-tu maman que la connaissance ésotérique est la connaissance la plus dure ? ». Inutile d'ajouter autre chose tant ma mère fut ébranlée par ce questionnement, plutôt par cette curieuse affirmation.

En grandissant, hypnotisée néanmoins par le débordement de la matière tel le luxe, les sorties mondaines, les rapports superficiels, je m'éloignais doucement de mon intime conviction, ébranlée régulièrement par l'interaction douloureuse de l'envie d'abondance et de la recherche de la modération. J'étais entre deux mondes, deux connaissances, deux consciences. J'étais pourtant totalement consciente de la relativité de notre existence et de la résonance de ce que nous en faisons.

J'avais un instructeur qui avait décidé, pour une

raison connue que de lui-même, de me laisser pour quelques temps encore en total désaccord avec les premiers émois. Loin de me plier aux lois divines, je m'en écartais. Les plans de Dieu sont impénétrables, tout un chacun le sait. Il n'y a pas une manière pour retourner vers Le Père mais d'innombrables possibilités dont il est le Seul à en posséder les données.

« Ma conversion ne rentre donc pas dans un cliché classique et conventionnel ».

Je retrace ma vie personnelle en mettant chaque épisode important de ma vie dans une case, avertissant toutefois le lecteur que l'insaisissable, l'inexprimable et l'inconciliable vont être les trois voies d'accès, les trois marches, les trois degrés de mon initiation, alchimie parfaite pour me prendre, telle une mouche, au piège de la toile éclatante tissée par Dieu.

Dans mon oreille résonne le mot : Madame. Ma mère, inaccessible, sans tendresse, totalement lointaine, étrangère à toutes mes souffrances me porte vers un autre horizon. Je cherche à m'évader de ce manque d'amour en me faufilant dans une faille qui me permettrait de fouler un territoire vierge de toute altération humaine. Je ne cherche pas le contact avec l'homme, je m'adresse par contre à tous ceux qui m'écoutent sans pouvoir néanmoins me répondre. Si je ne m'invente pas un nouveau monde, un autre monde curieusement se présente

à moi. Il est étrange, impalpable. Ce monde irrationnel, à l'instar d'une nourrice va me porter, me protéger, me bercer. Ma sœur, quant à elle, trouve sa raison d'être dans la rébellion. Elle lui tient souvent tête. A l'escalade de la froideur maternelle, j'ai répondu par un esprit bucolique et frondeur.

Je recèle dans mon antre d'inextricables et impérieuses branches qui s'entremêlent. Je préfère le rire aux pleurs, et sous les mots et la joie, je cache ma tristesse.

Enfant, je me souviens d'avoir demandé à plusieurs reprises à ma sœur : « *dors-tu la nuit ?* » La nuit était et l'est encore le libre court de toutes les manifestations surnaturelles totalement désarmantes, obscurité dans laquelle pérégrinent de nombreuses âmes, bienveillantes ou malfaisantes. Quant au moment de l'adolescence j'intègre ma chambre personnelle, de grands effrois commencent à me rendre particulièrement insomniaque. Je ne parviens à m'endormir qu'au son des lourds grincements de la porte de bois qui isole le premier étage.

La présence de ma mère à mes côtés élimine toutes mes angoisses. Elle assure pour de très longues heures une lecture non-stop. Je peux passer des nuits blanches à dévorer quelques livres, lesquels enchantent ma curiosité intellectuelle tout en étanchant ma soif d'apprendre. Rassurée par l'omniprésence de la lumière, j'invite les visiteurs de l'étrange à rester tranquillement dans leur dimension. Dans ma quatorzième année,

une frappante aventure m'interloque une fois de plus. Je n'ose en parler à personne de peur que l'on se moque de moi. Qui pourrait me comprendre dans ce que je vis, ressens, éprouve ? Je ne sais pas ce qui me réveille cette nuit là...

Est-ce un bruit précis, une simple perception intuitive ? Me relevant promptement pour m'asseoir dans mon lit, cherchant malhabilement par la main droite qui s'égare la poire du lit, j'assiste à une pétrifiante chorégraphie. Devant moi, une grosse lueur orangée danse, flotte, ondule, sortant du pan de mur de droite pour s'enfoncer dans celui de gauche. Long ruban filandreux d'un mètre cinquante environ, elle est chaperonnée d'un faible vent froid. Mes yeux sont braqués sur cette manifestation, je suis impassible, je ne ressens ni frisson, ni affolement, comme si pour quelques instants on avait ponctionné tout sentiment, toute impression notable.

Peu de temps après, une forte odeur de pipe semble me poursuivre, attirant spécifiquement l'attention de maman. Elle examine les cendriers, puis reste dubitative. Aucun mégot, aucune trace de tabac n'ont noirci les objets qu'elle tient entre ses mains. Plongeant ses yeux dans les miens, je sens sa peur. Une semaine plus tard, une nuée de mouches venant de nulle part s'abat sur mon lit, comme des avions piquant du nez pour s'écraser sur le sol. Je suis bombardée brusquement par ces insectes furieux qui s'acharnent sur mon corps que j'essaie de couvrir à l'aide de mon grand drap. Par

mes cris stridents et répétitifs, ma mère arrive, me sors de cette chambre effarante pour me prendre près d'elle. Le lendemain matin, la pièce est emplie de mouches mortes, lesquelles s'entassent, nauséabondes en une couche surprenante sur le parquet et les meubles récemment cirés. Il y en a partout, elle n'a jamais vu ça. Personne ne peut expliquer ce mini phénomène.

Quelques temps plus tard, une voix me dit : « *ta mère mourra à l'âge de 67 ans* ».

J'annonce de suite à ma sœur ce que j'entends. Elle met ses mains sur son ventre, souffre, hurle dans la peur d'être de nouveau abandonnée. Nous le serons effectivement à l'âge annoncé par cette voix, maman va partir dans cet ailleurs, un cancer des ovaires ayant eu raison de son envie de voir grandir ses petits enfants. Pourtant je lui ai fait un dernier cadeau: en effet, en cassant le plâtre de la tour, je viens de mettre en évidence un superbe écusson représentant un aigle à deux têtes. Ses ailes grandement déployées lui confèrent un côté majestueux, amplifié d'une magistrale couronne. Il ressemble étrangement aux armoiries impériales russe et Orthodoxe. Ignoré par les précédents propriétaires, je lui redonne pleinement heureuse une seconde naissance.

Maman, émerveillée par « mon écusson », « ma merveille », « ma découverte », contemple silencieusement cet emblème que le temps voulut

éclipser. Je redonne curieusement la vie à mon aigle quand la vie s'éloigne de ma mère.

Dès l'âge de cinq ans, des pleurs abondants stupéfièrent ma famille nourricière. Ma marraine m'ayant offert un superbe poupon, me voit brusquement en pleurs. J'ai le sentiment de faire vivre dans ma poitrine un autre que moi. Je sais que « ce n'est pas moi ». Surprise, elle me demande si j'aurais préféré recevoir des bonbons. Je répons, hoquetant et suffoquant : « *non, c'est que je n'aurais jamais le monde de la connaissance* ». Tous se regardèrent, ne connaissant pas ce nouveau jeu de société pour lequel j'étais anéantie. Cette voix ! Elle me poursuit, me prend par surprise, joue avec moi, me guide, clarifie des problèmes, heurte ma raison, me fait entrevoir mon propre devenir.

Conduisant ma voiture, ne me dit-elle pas : « *tu mourras jeune, tu écriras un livre* ». J'arrête de suite le véhicule sur le bord de la route, éclate en sanglots, la tête sur le volant car je sais, tout est prévu, programmé, et je ne peux que me résoudre à accepter dans une attente interminable des faits programmés. Dans le logis noble familial, des spectres me regardent. Cette dame d'un autre siècle, avec une longue jupe noire assortie d'un chemisier blanc, un petit chignon gris à la base du cou, des lunettes au contour fin et argenté n'agrémentent en rien ce personnage de prime abord antipathique. D'ailleurs, je l'appelle « la

mort ». Je la traverse, elle me regarde et sait que je la regarde. Pourtant, je n'ai pas la sensation de différence entre moi et les autres, tout est paradoxalement normal. Je ne m'éparpille pas dans des émotions qui n'ont rien d'étranges. C'est mon univers, ma réalité à moi. L'étrange est mon monde mais mon monde est le monde de tous. Je ne me vois ni privilégiée ni différente. Je parle, il me répond ! Je pleure, il me console ! Je risque un accident, il me protège !

Les années se succèdent. Maman est maintenant partie. Anéantie, je cherche un sens à mon futur. Sans elle. Je l'ai aimée pour deux. Dans sa maladie, j'ai toujours répondu présente. Jour et nuit, entre les repas et la morphine, je l'ai assistée, gavée, piquée pour soulager cette douleur tenace qui décolorait son visage émacié. Devenue une petite chose entre les mains de la médecine, je vais quant à moi après son décès adopter une autre petite chose et lui programmer un meilleur destin. Prénommée Coca, mon Yorkshire va faire le dur apprentissage de l'extrasensoriel. Câlinée, choyée, elle a la possibilité de s'étirer dans une panière douillette tout en mâchouillant quelques jouets en plastique.

Un jour, alors que la nuit est installée depuis plusieurs heures, je retarde volontairement la fermeture des volets. Alexandre est parti en déplacement, il ne rentrera que tard dans la soirée. Je regarde les phares des voitures, petites torches furtives qui sécurisent une attente interminable.

Coca va docilement se coucher dans son petit panier, se frayant une place entre cet amalgame quand ces derniers se mettent brusquement à couiner tout en sautant en l'air.

Nous sommes totalement effrayés ! La chienne, quant à elle, se retrouve en un mouvement à l'opposé de la pièce. Dehors, des flocons de neige tels des papillons virevoltent délicatement puis se multiplient rapidement pour devenir abondance, tant par leur quantité que par leur épaisseur. Malgré l'air sibérien, nous sortons rapidement trouvant refuge et sécurité dans le jardin, enfonçant nos jambes molles dans cette ouate froide et consistante.

Cette générosité inattendue du ciel met curieusement le rire sur nos lèvres. Nous confectionnons nerveusement quelques boules de neige avec lesquelles nous nous bombardons joyeusement. Quand Alexandre arrive, nous lui fournissons hâtivement quelques explications mais il ne paraît pas surpris de cet étrange phénomène. Il n'avait pas voulu m'inquiéter quand il apprit par les parents de notre propriétaire que leur fils s'était suicidé d'un coup de fusil dans cette maison, plus exactement dans la pièce accolée à leur cuisine. Un drame conjugal s'était joué en trois actes : un manque d'argent, une femme infidèle, une famille trop envahissante pour ce jeune couple et leurs deux enfants.

Quelques temps après, subissant vertiges et autres maux divers, j'explique à mon compagnon que les médicaments prescrits sont à l'origine de ces étourdissements. Je suis persuadée que mon

mal être provient de ces quelques boîtes dispersées. C'est une manie, je laisse systématiquement traîner mes médicaments. Une raison secrète m'anime, car il y en a un que j'écarte systématiquement de ma vue avec dédain. Je suis d'autant plus alarmée que le médecin, malgré mes doutes vient de réitérer la même prescription. Réceptif à ce monde de l'étrange, Alexandre en comprend mieux mes émois, mes certitudes et incertitudes. L'irrationnel dérange en premier lieu celui qui le vit.

Dès cet instant, l'ordonnance que je n'ai pas encore envoyée à la sécurité sociale mais simplement placée en évidence sur le haut du réfrigérateur se soulève d'elle-même sans qu'il y ait eu un souffle d'air, pour venir se déposer doucement à mes pieds. La signature de l'invisible m'ordonne d'arrêter d'urgence ce traitement inadéquat et le fais sans aucune autre considération que celle de l'intime conviction.

Ces nouvelles expériences me réchauffent, me réconfortent car je sais que l'On veille sur moi. Une présence non manifeste m'entoure et me protège. Les adultes qui enfant ont vécu l'abandon ont en commun un vide affectif qui les rend vulnérables à toute séparation vécue comme un autre abandon.

Avec ces forces occultes, je peux enfin faire le point sur mes désordres relationnels, recadrer tous mes manques et mes souffrances afin de me donner un nouveau départ. La sollicitude de l'au-delà devient une dépendance qui bride les

sentiments de rejet et d'exclusion dont je fus victime. J'existe.

Je suis interpellée par cette phrase piochée dans un livre lambda : « *il n'y a rien de vraisemblable comme rien d'invraisemblable, tout est possible* ».

J'ai toujours aimé « *le Pourquoi ?* ».

Le Pourquoi est comme un élastique, il se balance, il frétille, il se dodeline. Ce mot fait remonter à la surface de mon âme de nombreuses questions éludées par un jugement superficiel. Cet énorme vermifuge me permet d'expulser des démons de longue date, sorte de petits diables irrévérencieux, malicieux, atrocement fourbes, passant par la serrure quand on ouvre la porte, se confondant avec la couleur du mur quand on entre dans la pièce, c'est à dire difficile à déloger. L'odeur de la mort, grand volatile noir planant au-dessus de ma tête, m'obsède. L'infime côté joyeux qui me reste laisse la place à l'apathie permanente.

Un matin, je me réveille dans un état de tristesse affligeant. Une force inconnue semble m'aspirer mais je ne peux l'analyser ou la maîtriser. Mon cœur bat la chamade, s'emballe comme un animal fou à la recherche de la liberté, me laissant l'amère impression de vouloir sortir de ma cage thoracique. La nuit suivante, alors que je me couche avec une appréhension apparemment non justifiée, je sens monter de mon corps vers mon âme une détresse violente, terriblement paralysante. Je me raisonne

bien évidemment, mais que peut-on faire contre un certain destin ? C'est une loi qu'il nous faut subir et accepter comme étant fondamentalement juste. La fatigue de ce corps lourd, ce bébé que j'attends qui ne demande qu'à vivre l'emporte face au magma de mes incertitudes. C'est dans cet état d'esprit que bientôt je m'endors.

Tout à coup, je me retrouve scotchée au plafond de la chambre. J'examine le corps de chair de cette femme qui semble se reposer mais dont la pâleur et la rigidité me font penser qu'elle n'est plus. L'homme qui dort à ses côtés, sous la torpeur du sommeil du juste, laisse exploser quelques souffles profonds. Quant à moi, je comprends que mon état actuel et conscient n'a rien de concret si j'analyse en toute impartialité cette subite transformation. Cette femme et moi ne faisons qu'une ! Je me mets subitement à hurler : « *c'est un cauchemar !* »

Je tente alors de me réveiller mais ce corps ne bouge plus. Non seulement il est un parfait étranger mais nous n'avons rien en commun. Ce sont deux réalités autonomes, différentes, qui n'ont ni les mêmes désirs, ni les mêmes souvenirs. Je suis une spectatrice regardant ce gros ventre qui mettra bientôt son enfant au monde. Etrangère à toute émotion, J'ai la sensation d'être une forme indistincte, incertaine, nébuleuse, collée au plafond comme un mollusque à un rocher.

Pourtant, comme un petit chiot impétueux, je sors de cette paralysie pour faire en toute hâte le tour de

la pièce, gardant l'unique perception terrestre qui me reste : la peur de me heurter aux plantes et aux tableaux, petites peintures familiales qui ornent modestement la blancheur des murs.

Je frôle un genre de grande porte derrière laquelle se profile un horizon orangé. Une chaude lueur éclaire singulièrement toute la pièce, comparable pour donner une image précise à une superbe journée ensoleillée d'été. Peu à peu, m'habituant à cette nouvelle enveloppe, j'observe de nouveau ce corps inerte quand une soudaine présence se manifeste derrière moi.

Deux superbes jeunes gens de haute stature, aux cheveux mi-longs noirs et bouclés, drapés d'une longue tunique plissée immaculée entourent une merveilleuse jeune femme rayonnante, étonnamment belle ! La régularité d'un ovale parfait fait ressortir son visage diaphane. Elle m'invite gentiment à regagner mon enveloppe. Je me tourne de nouveau vers les deux jeunes garçons lesquels sont maintenant totalement figés, fixant droit devant eux un monde non visible par mes sens. Seule la noble dame semble doter d'une gestuelle et d'une expression certaines. Tout auréolée de lumière jaune comme la couleur de ses cheveux, un blond doré très clair, cette parure longue et souple met en relief une face translucide à la douceur infinie. Elle dégage étrangement une abondance d'amour et de compréhension a priori stupéfiante.

Sans que je puisse donner une explication logique comme ma nature devrait pourtant me le

permettre, je sais à l'instant que c'est la toute Sainte Mère de Dieu. Ce qui est étonnant, c'est que cette présence ne me semble pas inconnue, qu'elle est incluse, j'espère en ce sens n'offenser personne, dans un environnement que j'ai par le passé fréquenté. Mais lequel ? Je n'ai ni la sensation de l'irrationnel, ni celle du merveilleux, ni la pensée d'une grâce quelconque, je suis radicalement pénétrée par la chaleur de l'amour, de la compassion, par un flux de douceur et de bonté. Cette identité m'aime, je la sens proche et lointaine à la fois.

Elle ne prononce que quelques mots : « *retourne dans ton corps* ».

Je rétorque immédiatement d'une nouvelle voix autoritaire, bizarrement masculine : « *ce corps est une prison, je m'en vais, vous entendez, je m'en vais, je... m'en... vais* ».

Je ne parle pas, je vocifère ! Soudain, un vrombissement terrifiant apparaît sur mon côté gauche pour laisser la place à un grand tunnel rond et noir qui peu à peu se dessine nettement. Une forme humaine se manifeste.

Je reconnais instantanément maman. Nous nous retrouvons après six ans d'absence. Vêtue d'une grossière robe de bure marron retenue à la taille par une cordelette blanche, elle marche pieds nus dans ce trou foncé et menaçant. Elle ne paraît pas heureuse de me revoir, dégageant bien au contraire une colère paralysante pour cette forme incertaine

que je suis devenue. Nous ne pouvions dialoguer sur terre, ce même schéma perdue au-delà de sa vie terrestre : maman est peu encline à me parler.

Dès cet instant, je suis convaincue que quelqu'un l'a dérangée de son endroit coutumier, du plan de conscience qui l'accueille et dans lequel elle évolue. Elle seule peut avoir l'autorité suffisante pour me faire réintégrer ce corps de chair et cette conscience limités qui me deviennent de plus en plus odieux. Sa voix tonitruante brise le silence. Pointant un doigt vers moi, elle me tance fermement par ces quelques paroles « *tu attends un enfant, je t'ordonne de retourner dans ton corps* ».

Sans aucune esquivé possible, je redeviens subitement une toute petite fille, réintégrant vivement cette masse repoussante afin de reprendre possession de ce véhicule que je sais maintenant indispensable à toute réalisation spirituelle.

Je m'engouffre par le premier chakra, appelé communément chakra racine, plonge dans cet amas lourd, grossier, tragiquement inerte pour reprendre vie au fur et à mesure que l'énergie remplit les organes orphelins. Dès qu'elle atteint le chakra coronal, c'est à dire le dessus de la tête, j'ouvre promptement les yeux. A posteriori une peur panique m'envahit à l'idée d'avoir voulu tout laisser.

Non pas le matériel, car cette entité n'y attache en fait aucune importance, mais renoncer tout simplement à donner la vie, me détacher à jamais

de mon aîné de onze ans sans occulter mon compagnon. Cette entrevue d'un autre monde, cette euphorie d'un autre bonheur entraînent une série de questions qui vient dès lors dérouter ma dominante rationnelle.

Cette certitude que quelque chose existe après la vie change indubitablement ma perception des choses. Je découvre, bonheur suprême, que ce passage n'est pas du tout angoissant comme on peut logiquement le supposer. Le grand mystère de l'après vie devrait être affranchi de cette peur absurde qui empêche la soumission totale de l'être envers son créateur par conséquent envers ses lois dont l'inexprimable mystère de la mort.

Loi fondamentale terrestre énoncée par de nombreux prophètes, il est depuis longtemps affirmé : *« dès la naissance l'homme est en train de mourir, par contre certains vont plus vite que d'autres quand le décès arrive par accident ou maladie »*. Il faut impérativement dédramatiser ce dernier voyage aussi les écritures religieuses s'imposent indiscutablement en ce sens pour qui sait décrypter ou décoder leurs symboles.

Les textes sacrés élèvent la conscience par la connaissance. Quelles que soient les religions, toutes parlent de l'après vie de l'âme, du grand voyage, du grand passage et des trois jours importants qui tels une barque mènent l'âme où elle doit aller.

L'homme ne peut que bannir ce non-sens qu'est la mort. Il se cantonne à oublier que tout a une fin, pensant que la vie dure toute la vie. Limité en tout, se brûlant à la flamme de l'éphémère, il a soif de palpable et de tangible. L'humain n'a manifesté qu'une chose : se suffire à lui-même, assurer par ses propres soins son bonheur affinant en conséquence son destin.

Cette volonté d'autosuffisance lui apporte temporairement de la joie, un épanouissement certain. Aveugle, il se complaît dans un monde totalement artificiel dominé par l'avidité matérielle. A l'opposé, celui qui cherche la lumière va mettre tout en œuvre pour n'apercevoir que l'infime rayon qu'on voudra bien lui accorder.

Dieu qui n'est qu'amour et bonté ne peut en aucune manière engendrer la négativité, les pleurs, la souffrance. Pourtant, on ne peut le nier, tout un chacun sommes un jour appelé à expérimenter ce sentiment profond d'inhumanité face à la douleur. Au 4ème siècle, l'écrivain Lactance écrivait : « *ou Dieu veut supprimer les maux mais ne le peut pas ou il le peut mais ne le veut pas* ». Simple, facile, rapide, la conclusion semble être décisive. Tout puissant, s'il ne peut rien faire, il est donc impuissant, s'il le peut mais ne le veut pas, Dieu est mauvais ! Qu'argumenter pour ceux qui croient fermement à la puissance Divine et défendent ainsi l'honneur du créateur. Chose ni aisée ni facile.

On dit souvent que la terre c'est l'enfer. Pas forcément faux comme affirmation, car si le mal est

permis, il l'est dans un univers imparfait avec des êtres qui ne partagent ni les mêmes intérêts ni les mêmes convictions, un univers déséquilibré dans lequel l'humain peut puiser son libre arbitre pour transfigurer cette animalité en divinité. Le créé comporte inéluctablement la souffrance et la mort.

Pour en revenir à mon expérience, j'ai en regardant ma mère l'étrange conviction qu'elle est au purgatoire. En robe de bure dans la sincérité de la repentance, je suis convaincue que le purgatoire existe. Les religieuses de mon enfance s'épanchaient sans retenue pendant des heures interminables de catéchèse sur les notions archaïques de péchés mortels, de purgatoire et d'enfer.

A cette époque, le mot religion est pour ma frêle personne surtout synonyme d'atteinte à la liberté. Je ne supporte aucun dogme et suis réfractaire à toute discussion. Je ne crois qu'à la puissance de l'amour avec un grand A. Mon crédo est le surnaturel, je cherche à communier avec des forces non terrestres car je connais précisément leur existence et leur importance. Cette expérience aurait pu en rester là.

Défiance est mère de sûreté, affirme le proverbe !

Je suis sur le qui-vive, j'ai le curieux sentiment que quelque chose de très spécifique va bientôt me heurter. Je me tiens doublement sur mes gardes,

car je n'ai pas envie de revivre une expérience similaire. Le velours de la nuit me permet de vaguer à des milliers d'années lumière. J'adore scruter les étoiles, ces petites lucioles du ciel qui répondent à mon âme captive d'une douleur sourde mais réelle. Personne ne pourra croire à cette expérience authentique.

Mon regard glisse vers une forme qui vient de me sourire. Le visage longiligne d'un homme mince, émaillé par deux perles translucides que représentent ses yeux, captive ma raison et toute sa défiance. La superbe couleur verte de son regard, d'une intense luminosité, fixe chaque repli de ma conscience. Après un sourire empli de tendresse il me dit : « *tiens-toi prête !* ».

Prête à quoi ? L'entité s'éloigne doucement tandis que j'observe plus amplement sa longue tunique plissée blanche qui contraste étonnamment avec le brun de ses cheveux très courts, raides et épais.

On m'a appris maintenant à faire très attention quant à ces expériences qui parfois s'imposent à l'être de chair que nous sommes, notamment en faisant le signe de la croix tout en disant : « *qui confesses-tu ?* ».

A cette époque, je n'en suis pas encore là ; je tombe par conséquent dans un grand effroi pensant que l'on m'a tout simplement accordée quelques jours de survie, mais que la fin arrive. Je l'attends

depuis longtemps, en conséquence, je ne peux lutter, simplement me résoudre à succomber sous la hantise de l'inexprimable. Je suis confrontée simultanément au paradoxe très intéressant d'une antithèse étonnante.

Un pope au teint lisse et frais, le menton caché par une courte barbe blanche, entièrement couvert d'un rason noir se manifeste à ma droite, me scrute curieusement puis disparaît magiquement pour laisser la place à un homme d'origine russe.

Racé, élancé, sa sveltesse est accentuée par une chemise blanche bouffante, si finement brodée et ajourée qu'elle se coordonne parfaitement avec des cuissardes couleur beige, veloutées, aussi fines que la peau de chamois. D'aisance aristocratique, ses cheveux neigeux flattent le haut de ses épaules. J'admire sa prestance, sa grandeur, son aisance.

Comme le pope qui vient de lui céder la place, il plonge son regard dans le mien, puis pleure démesurément, intensément. Maman avait les mêmes yeux à l'iris noisette, les mêmes paupières quelque peu tombantes, façonnées de ridicules en tout point identiques qui lui conféraient un visage expressif et supérieur. Est-ce un ancêtre ? Je n'ai reçu à ce jour aucune réponse objective. La seule chose que nous savons, c'est que mon grand-père ne serait pas mon grand-père.

Je redis une fois encore que l'étrange qui façonne ma vie n'est pas un mot usurpé !

Echangeant avec mon amie Mireille quelques

considérations professionnelles (elle est magnétiseuse), je joue nonchalamment de la pointe de mon index avec le verre renversé de son « oui-jà », instrument de référence pour ses conclusions thérapeutiques.

Brusquement, le verre part de gauche à droite, de droite à gauche, s'arrête devant des voyelles, des consonnes, il va vite mais j'ai malgré tout le temps de lire la phrase qu'une entité désire faire passer de son plan au mien. Elle énonce par ce verre interposé : « *je ne suis pas ton grand-père, tu ne dois pas être déçue* », Léon.

Le père de ma mère s'appelait bien Léon, mort en 1920 des suites d'une très grave maladie qui l'avait laissé des années entières cloué sur un lit d'hôpital. En 1915, alors qu'il dirigeait ses ouvriers étrangers, il donna un ordre à deux d'entre eux qui ne comprirent pas les paroles prononcées.

Léon avait différentes entreprises, dont une de traverses de chemins de fer. Faisant régulièrement des coupes de bois en forêt, il s'apprêtait ce jour là à leur payer la semaine quand ces deux hommes commencèrent à scier un arbre sans voir leur patron dessous. Il leur avait dit : « *ne coupez pas cet arbre car je serais dessous* ». L'arbre tomba, Léon eut le corps pratiquement écrasé. Ma mère me parlait très peu de son père, une chose pourtant m'étonnait. Elle avait toujours appelé son père « papa Lili » et non papa comme toutes les petites filles du monde. Une autre me laissait perplexe : par quel miracle, cet homme au corps quasiment inerte avait-il pu concevoir ? En outre, juste après la mort

de maman, alors que je débarrassais le grenier d'anciens papiers, je tombais par pure coïncidence sur des correspondances entre mes aïeux, lesquelles étaient en partie déchirées. Tout ce qui touchait mon grand-père et sa maladie avait été soigneusement détruit ! Par qui ? Par ma mère qui se trouva devant l'échéance d'une triste vérité. Effectivement, son père n'était pas son père.

Pour en revenir à mon apparition, trois jours passent quand se présente de nouveau l'homme aux yeux clairs. Je sais d'office qu'il sera momentanément mon guide. On me dit de ne pas avoir peur, je dois tout simplement me laisser conduire. Je n'attends pas sa venue, je ne suis pas en position d'interpellation, je suis seulement témoin de phénomènes qui dépassent mon entendement rationnel. Se tenant droit, face à moi, il me prend inopinément par la main pour permettre à mon corps astral de se détacher de ce grossier corps physique.

Je n'ai aucune crainte. Nous commençons par monter des plans vibratoires qui me sont totalement inconnus quand brusquement mon guide m'arrête. Je ne peux continuer à progresser dans cette condition. Un allègement ahurissant fait régresser mon physique dans la forme qui était la mienne quand j'avais quatre ans. C'est donc une toute petite fille aux cheveux ondulés qui franchit le seuil d'une salle immense.

Rectangulaire, strictement dallée de pavés

rudimentaires, d'immenses parois dénudées de tout artifice sont édifiées sobrement par de hauts blocs de pierre droits. Rigoureusement taillés, le tout laisse flotter une impression de sacré, de formel, de sanctifié. Cette sobriété est étonnante, peu rassurante. La matière n'y a pas sa place, le surfait non plus. Loin d'être tranquillisée, je fais le geste de tous les enfants du monde : chercher la main de l'adulte, la main apaisante, celle qui protège, cette même main qui nous empoigne fortement et semble nous dire : « *ne t'inquiète pas, je suis là !* »

Mes petits doigts sont réchauffés par une maîtrise émouvante, celle de mon guide. J'ai la perception instinctive d'être protégée. J'inspecte pour me rassurer cette haute stature, la gracilité de ses mouvements, l'aisance naturelle avec laquelle il se déplace et c'est en scrutant ses sandales en cuir naturel que je constate curieusement qu'il est un habitué des lieux. Il est un passager reçu, considéré, écouté. Une épouvante m'étreint.

Une peur manifeste fragilise mon petit état, car étudiée à ma droite et à ma gauche par des hommes âgés, « *on* » me regarde, je déteste cela.

Je calcule machinalement leur nombre. Ils sont douze de chaque côté, tous assis sur un grand siège de bois au reflet acajou, d'une discrétion déconcertante malgré le majestueux dossier qui en fait presque un trône. Graves, rigides, sévères, placés les uns près des autres dans une harmonie

qui exprime un ordre parfait, ces vieillards encouragent par cet alignement solennel le silence. Pas un bruit ne fait écho dans cette immense salle, ce silence est maître... Ce silence est respect.

Le dépouillement des lieux se fond dans la troublante discrétion qui m'entoure. Comme tout humain, de surcroît un « petit humain », je cherche un ami, un accueil un tant soi peu chaleureux, mais rien à moins que ce grand et sec vieillard, à la longue barbe blanche, style Merlin l'enchanteur, celui-là même me sourit avec amour et bienveillance.

Dès cet instant je me sens proche de lui, j'ai envie de me mettre à ses pieds et d'être prise dans ses bras. C'est le plus éloigné de l'endroit vers lequel nous nous dirigeons. Il est à l'extrémité de cette pièce, je ne le sens pas exclu, certainement pas, mais il est différent des autres, car il exprime la bonté, la magnanimité. Il ne paraît ni autoritaire ni austère. Sur quelle base les autres se permettent-ils de me jauger comme ils le font, de me toiser, de me juger si j'en crois cette dureté qui crispe leurs visages, marquant par ce cynisme évident un dénigrement pour cette petite fille qui ne comprend absolument pas ce qu'elle fait là !

Ces hommes entourent une longue estrade sur laquelle siègent deux trônes identiques. Si l'un est situé au centre, l'autre, proche du premier, se tient à sa droite. Mon regard s'égaré en premier lieu vers

la gauche mais j'ai juste le temps de repérer un genre de gouffre, de tunnel noir quand une injonction précise nous ordonne à mon guide et moi-même de nous coucher à même le sol. Le corps raide, les bras en croix, face contre terre, nous faisons allégeance à l'énergie souveraine qui occupe le trône du milieu.

Cette gestuelle de respect et de soumission, cet allongement tout entier me font comprendre qu'une autorité sacrée gouverne à la fois l'esprit, l'âme et la matière. Je suis portée brusquement vers une autre conscience. Ce corps n'est que le reflet de notre éphémère identité humaine. Cette vision me plonge au cœur de la quintessence d'une Réalité inexprimable et visiblement distante de notre timide incorporation charnelle. Une voix ferme nous ordonne maintenant de nous relever ; c'est alors que mon regard puéril scrute les deux formes qui prennent place chacune sur un trône. L'une est indescriptible car non identifiable à toute représentation humaine, l'autre est précisément une forme terrestre.

La première, évanescence, brille de trois couleurs : blanche, argentée et dorée. Non statique, elle semble bouger, avoir une vie indépendante.

A sa droite, un homme très grand, habillé de couleur pourpre, tranquillement assis, me regarde, m'observe... je le fixe !

Son visage énergique, un peu émacié, met en relief de hautes pommettes. Des cheveux soyeux,

couleur châtain moyen, légèrement bouclés en leurs pointes, frôlent ses augustes épaules. Ses yeux clairs, marron-vert, d'une intensité bouleversante interrogent les miens.

Il me sermonne par deux questions qui n'attendent aucune réponse : « *Que fais-tu de ta vie ? Que fais-tu à tes frères et sœurs ?* ».

Ce langage télépathique désapprouve tout mon vécu jusqu'à mes trente trois ans. Ce personnage ne me demande pas de m'expliquer, il affirme, tout simplement.

Sur ces quelques mots, sur cette tonalité froide, incisive, une partie de la forme nébuleuse qui oscille au cœur de l'estrade s'approche délicatement vers moi pour me toucher le front. C'est alors que je change de plan de conscience. Je ne suis plus dans cette salle d'apparence spartiate, je ne suis plus avec mon guide mais me retrouve inopinément avec celui que je peux nommer comme étant « Le Christ » devant cinq grands ponts. Nous sommes perchés sur un genre de colline. Jésus pointe son index vers un pont spécifique, tonne d'une voix autoritaire et sèche : « *regarde ta religion !* ».

Je vois alors un édifice qui me laisse perplexe. Les pierres de base sont si effritées qu'elles peuvent faire effondrer la structure massive de l'architecture. Ceci dit, ce qui m'interpelle, c'est que tout le dessus est bâti de pierres dorées. Des couches et des couches d'or parent ce pont

pourtant prêt à s'écrouler.

Il insiste aussi sur le sens du sacrement, notamment de l'amour joint à toute action sacrificielle ou cultuelle. Il s'exclame d'une voix puissante, sèche, intransigeante : *« je ne reconnais aucun sacrement, ni le sacrement de baptême, ni le sacrement de communion, ni le sacrement de mariage, s'ils ne sont pas noyés dans la notion d'amour ; Va et témoigne »*.

Difficile à faire ! Dire, c'est facile, être crédible, ça l'est moins, et encore moins par des hommes d'église qui vont me prendre pour une farfelue. Je n'avais pas l'âme prophétique, voilà que sans le vouloir je le deviens. Je dois assumer sans exagérer, avec circonspection, honnêteté, franchise les quelques mots dont il me gratifie. Jésus Christ ne donne de la valeur aux sacrements que si cette notion d'amour se noie totalement dans les paroles et dans les actes.

« Mais c'est quoi l'amour ? ». Eternelle question devant laquelle beaucoup se heurte. Je suis comme tout le monde, je ne me vois pas aimer mon prochain comme je peux aimer mes enfants. Qu'il est difficile d'aimer, c'est un combat sans fin, une application de chaque instant car l'amour se fond dans le don et le pardon. C'est le premier enseignement que doit suivre l'homme. Un jour que Mère Gabrielle dialoguait avec son ange, elle lui posa la question suivante : *« Où veut-il que je sois, le Seigneur ? Quel travail veut-il que je fasse ? Où*

dois-je être ? ».

« Peu importe, répondit l'ange, peu importe où tu vas, ce que tu fais, comment tu vis, si tu aides les autres ! Une seule chose a de l'importance : la qualité et la quantité d'amour que tu donnes partout ».

Il faut garder à l'esprit l'idée d'un Dieu amour et secours. Vivre des expériences mystiques est déroutant quand le plan de conscience n'y est guère préparé. Dur de décoder également les événements vécus. Pour en revenir à mon expérience, je relate ma rencontre avec ces hommes hiératiques et solennels à une amie quand elle m'arrête habilement : *« mais tu as vu les 24 vieillards de l'Apocalypse »* Interloquée par mon ignorance, je m'entends répondre : *« quels vieillards ? »*.

Je refuse formellement toute élucubration et explication fantaisistes. Par choix personnel, ma raison dépasse donc l'étrange, pourtant l'étrange frappe régulièrement à ma porte. Il y a très longtemps, je fis un songe impressionnant. Debout devant une petite crique fermée par de hauts rochers qui limitaient mon champ visuel, noyée dans un groupe d'adultes totalement désœuvrés, je me demandais réellement ce que je faisais parmi ces gens tous uniformes, tous semblables, sans spécificité ni variété. Muselés par un consensus de faiblesse, de paresse, d'apathie, ils s'enfonçaient dans le sable couleur ambre alors que je me

débatteis.

Mon feu intérieur m'ordonnait de fuir. Mon regard s'éleva vers les cieux, répétant à ma manière ce que de nombreux hommes avant moi avaient fait depuis des millénaires. Je me démenais brusquement, je jouais des coudes pour quitter ce lieu, entrave à toute liberté. Il fallait impérativement que je parte, de peur de devenir à mon tour stérile. Scrutant une eau trouble bien qu'immobile, ces hommes ne semblaient avoir aucun postulat, aucun devenir, aucune motivation. Une Volonté indéfinie désirait autre chose pour moi, il était dès lors impératif que je tourne la tête. Loin de vouloir faire l'économie des efforts demandés, c'est avec une détermination assurée que je faisais volte-face pour affronter du regard l'appel mystérieux. Je fixais avec intérêt le sommet d'une montagne qui semblait me protéger. Chapeauté par une petite église (sobre, séduisante, imprégnée de puissantes vibrations cristallines) ce minuscule monument me fit comprendre d'office qu'il était le symbole absolu de Dieu.

Je voulus désormais courir vers « l'Indicible ». Il était mon unique intérêt, mon seul but, ma seule Réalité. Le quotidien vécu dans la sécheresse du cœur et la pauvreté de l'esprit change l'humain en zombie. Cette raison, suffisamment répulsive, m'enjoignait de courir au plus vite vers lui. Mon regard d'aigle capta un étrange escalier devant m'amener directement de la plage à la petite

chapelle, demeure du Tout Puissant. C'est sans me faire prier que je tournais le dos.

Je transférais par conséquent toute mon attente, tous mes désirs sur ce fil ténu, cet escalier conducteur. Ce « oui » à Dieu ne devait pas suffire car plus j'essayais de me rapprocher des marches, plus curieusement je m'en écartais.

Une mystérieuse puissance m'empêchait de l'atteindre. Refoulée, l'accès direct m'était totalement interdit, je devais rallier Dieu par un autre moyen. Mon regard, rivé constamment sur cette chapelle, m'emplissait d'une détermination qui ôtait toute confusion. Cette puissance m'appelait. C'est ainsi que je me trouvais bizarrement sur une route goudronnée, mesurant l'impact de sa négativité par l'émanation pestilentielle d'une forte odeur suffocante.

Sur ma droite, une barrière verte m'incitait à venir me restaurer dans l'enceinte d'une immense maison aux volets peints également en vert de laquelle émanait une agressivité troublante. J'allais doucement me faufiler contre les murs ternes, évitant soigneusement les embrasures des portes et fenêtres fermées heureusement à double tour, cherchant au plus vite la sortie de ce repaire malsain. Me fiant à mon instinct, je devais m'en éloigner promptement. C'est alors que je vis, horrifiée, un énorme chien dégoulinant de bave, molosse que tenait heureusement en laisse un gardien tout aussi monstrueux et répugnant. Ils

avaient tous les deux reçu l'ordre de me tuer.

Sauvée par une force immatérielle, on me guida vers une autre entrée, distincte par son haut portail de fer rouillé. J'avais le sentiment que la perversion humaine se cachait derrière. J'arrivais sur un genre de place publique, outrageusement répugnante vue la bacchanale qui s'y orchestrait. Ce paramètre petitement terrestre était une offense constante faite au Seigneur. Une débauche lamentable, une vie diabolique fertile en malices, la fange des vices humains étaient tous ici rassemblés, dans une raillerie insolente que Satan ose opposer à Dieu.

Des femmes pulpeuses aux décolletés outranciers, aux paroles captieuses avançaient vers des hommes occupés à faire bombance entre la ripaille et la boisson. Perfides, leur grille de lecture était non le plaisir qu'elles pourraient en tirer mais l'argent soutiré ! Stupides, ivrognes, bêtes, grossiers, dépravés, acharnés dans leur recherche de jouissance primaire, ces créatures masculines inassouvis s'accouplaient avec ces insolentes, mères de vices et germes de chute ! Ces immondes formes de chair qui n'avaient d'autre préoccupation que le plaisir immédiat tombaient inexorablement dans le châtement suprême et les justes supplices. Ils ne se préoccupaient nullement de la douleur, de la colère ou de la fureur divine.

Assise sur un immense ballot de paille, mon cœur saignait en regardant cette débauche consternante. Mes yeux, persécutés par ces ébats immoraux convulsèrent profondément mon corps, le

propulsant par un élan soudain sur un sentier ombragé, bordé de platanes anciens, robustes, puissants, vigoureux, apparemment inébranlables. Contrairement à la scène précédente, tout n'y était que plénitude, sérénité, calme, quiétude et tranquillité. Cette brusque opposition, ce parfum de grâce inattendu me fit dire : « *dis-moi où tu veux que je me repose? Eclaire-moi, guide-moi, prends ma main mais ne me laisse plus seule, sans toi je comprends que nul avenir ne m'attend* ».

Après avoir juste formulé ces quelques paroles, je fus attirée sur ma gauche par la magnificence d'un château Renaissance. Je visualisais fort bien ses vitraux aux couleurs chatoyantes, ses dorures vaniteuses qui ornementaient chaque fenêtre ; j'admirais ses sculptures finement ciselées, dentelle de pierre interminable sacralisant le siècle des Lumières.

Brusquement ce château me parla : « *viens chez moi, viens me rendre visite, tu peux rester et habiter dans les plus belles pièces que je recèle, elles sont pour toi, elles t'attendent, elles sont ce que tu aimes, et ce que tu aimes, je te l'offre* » Quel discours ! Quelle tentation ! Pourtant, tournant la tête sur ma droite, flairant l'odeur de l'humilité de mon petit escalier rigide, froid, dépouillé, d'une rigueur exaspérante, opposé en tout point à la grossièreté que représente le ravissement des sens, cette consistance de pierre rappelait « son devoir » de me conduire vers le Divin. Mise en

demeure de monter les hautes marches, je me soumettais à l'obéissance absolue qui exige l'engagement et le renoncement : *« Je veux Dieu, hurlais-je, tu es assurément un très beau château mais tu ne m'attires pas. Je suis venue en ce monde pour trouver une réponse à ma destinée. Je te dis adieu et hurle « A Dieu ! » Je lui appartiens, tel est mon désir, tel est mon souhait ! »*

Les larmes de mon enfance refaisaient surface, mais loin du poignard qui pouvait m'accabler, elles devenaient semblables à de fines perles percées par le fil de la supplication. Forte de ma volonté, déchargée de toute convoitise, de tout intérêt personnel, hantée uniquement par le souci de persévérance, je gravissais encore et toujours la route montante.

Je m'étais exilée volontairement d'un groupe tourmenté, animée par une Volonté occulte que je ne pouvais nommer. Pourtant, bien que me protégeant et m'aidant dans chaque tâtonnement, Elle mit à l'épreuve ma confiance première. Arrêtée inopinément par une obstruction littéralement translucide, je ne pouvais plus avancer. Refoulée dans ma démarche, cette Puissance m'interdisait brusquement l'entrée des lieux, lesquels étaient gardés par une immense baie vitrée, mettant ainsi à la porte tout intrus non repentant, motivé uniquement par la vaine gloire et la vaine curiosité.

Cette colossale structure diaphane bloquait le chemin au pénitent sincère, qui se frappe la poitrine en criant : *« tu m'as amené ici, Toi ! Mon Juge !*

Permits-moi d'approcher le mystère de ton inaccessibilité, accepte ma hardiesse ». Immensément glaciale, fermée à mes péchés ou par mes péchés, qui viendrait intercéder en ma faveur et plaider ma cause ? Ne pouvant être ouverte que de l'intérieur, elle avait son gardien, son portier qui pour l'heure ne s'était nullement manifesté. J'étais à la porte, mais j'avais compris que l'attente était salutaire. Inutile de crier, de frapper, d'essayer de se faire entendre, car ce « visiteur » attendu devait faire preuve d'obéissance. Je devais respecter (sans m'égarer dans l'agressivité) cette ferme opposition.

Mon amour de Dieu, ce Dieu que je cherchais, ce « Tout » dans sa plus grande et haute manifestation était suffisant pour accepter ce brutal interdit.

J'attendais donc que quelque chose se manifeste. Sûre que l'on m'ouvre, il ne me vint nullement à l'esprit l'idée de faire demi-tour. Récompensée dans cette attente qui ne fut pas très longue, le barrage transparent s'ouvrit doucement pour laisser la place à une petite voiture blanche, conduite doucement par une superbe jeune femme aux cheveux longs, fins et dorés. Ce léger véhicule transportait précautionneusement sur le siège arrière un couffin maculé dans lequel un beau bébé joufflu dormait. Une voix annonça : « *La Mère de Dieu et son Fils* ».

Nullement désespérée, ni étonnée ou surprise, je contemplais l'icône vivante de la Vierge,

incorruptible, sans-souillure.

Comme je me sentais sale à ses côtés, mais je remerciais l'entité omniprésente qui me suivait dans ce douloureux périple. « La Toute Sainte vient au secours des isolés, des sincères repentants, elle ramène à son Fils ceux qui veulent se racheter. Elle est incontournable, on ne peut aller à Dieu et au Verbe de Dieu sans passer par elle » !

On m'ouvrait le chemin, on levait l'interdit rigoriste, on me donnait la permission de continuer ma route. Tel un pèlerin, je suivais un itinéraire manifestement tracé qui me permettrait de vénérer la Sainte Terre sur laquelle était érigé le lieu sacré. Toujours à ma droite, le petit escalier de pierre sans cesse me harcelait : *« alors, tu crois que tu peux me rejoindre directement mais quelle facétie, tu ne peux te rapprocher selon ta volonté ! Tu en fais du chemin, tu en fais des détours, je suis à tes côtés mais vois, que tu es malhabile car tu ne peux m'atteindre »*.

C'était totalement exact. Mon impureté était-elle qu'elle m'isolait de tout contact privilégié avec la présence directe de Dieu dans mon cœur. M'engouffrant dans un étrange couloir, je le traversais sans sensation particulière. Ma venue légitimée, puisqu'on m'ouvrait les portes, était proportionnée selon l'évaluation de mon aune spirituelle. Sans le savoir, je quémandais, je pourrais ajouter que je mendiais les mains jointes, cherchant l'effleurement délicat dans ma paume de la plus infime pièce de monnaie que Le Seigneur

charitablement déposerait dans le creux de mes doigts liés.

La route empruntée me faisait progresser vers le sommet que je ne perdais pas de vue. Je voyais toujours la petite chapelle qui m'attendait. Mes efforts, loin d'être vains me donneraient la chance d'aller vers l'Éternel.

Mon enthousiasme grandissant chancela quand je débouchais dans un genre de vestibule au parquet moulu et défoncé. En son centre, un immense arbre aux branches moussues, glissantes, allait me faire dévaler dans un gouffre noir et profond. Pourtant je n'avais pas le choix, je devais impérativement grimper dessus. J'étais désespérée face à cette ultime contrainte, amalgame de bois sur lequel on ne pouvait que déraiper. Je fus soudainement écarlate par une exaspération qui dormait sournoisement depuis le début de mon périple. Mon stoïcisme n'était en fait qu'apparent, il dissimulait un orgueil probant. Ne leur avais-je pas suffisamment prouvé ma détermination ? Quel autre pacte devais-je signer impliquant sans conteste mon total engagement ? Sur quel sceau devais-je apposer la garantie de ma sincère implication ?

Crapahutant cahin-caha entre l'axe du tronc et ses ramifications, voici que j'étais pratiquement arrivée au houppier quand je perdis subitement l'équilibre dans l'expectative immédiate d'un plongeon dans l'océan de l'irréparable. L'entité qui me suivait se manifesta subitement en une forme humaine, me prit sans concession les mains, puis

murmura : « *accroche-toi à moi, fais-le, accroche-toi vite* ».

La douceur de sa voix associée à sa vivacité imminente clôtura d'office une polémique que j'engageais ouvertement : « *je peux y arriver toute seule, laissez-moi tranquille, je n'ai pas besoin de vous, partez* ». Refus que l'on m'aide, que l'on m'assiste, comme une grande, je pouvais arriver au but fixé sans main secourable, surtout sans intermédiaire.

Entre Le Divin et ma personne, quiconque ne devait s'interposer, mais la nature de Dieu exige justement des intermédiaires comme les anges et les Saints. Je m'agrippais de la main gauche à une manche foncée qui faisait office de perche, quant à ma main droite, elle prit fermement et vigoureusement celle de mon précieux et nouvel ami.

Ce dernier, dont le visage était caché derrière une imposante barbe noire était habillé d'une ample tunique qui le couvrait du cou aux chevilles. Qui était-il ? Question finalement que je ne me posais guère ayant seulement en vue la graphie un que représentait mon petit escalier de plusieurs kilomètres de long, lien énigmatique, inexplicable par lequel je changerais de plan de conscience.

Il avait l'impérieuse charge de séparer l'axe du bas de l'axe du haut, le profane du sacré, le secondaire de l'important, le passé du présent, la multiplicité de l'unique. Il s'alliait à deux zones bien précises tout en les hiérarchisant et en les

organisant. Symbole de vie, cette construction fondamentale reflétait l'espace dans lequel l'homme commun devait agir pour « se fondre en Dieu ». Délaissant toute raison triomphante, je me baignais dans une force miraculeuse, purifiant ainsi mon instinct primaire en lui ordonnant de creuser plus avant. Je n'avais pas terminé mon voyage, il me fallait encore et encore avancer. Mais On allait m'aider.

Par quel étrange mystère une main cyclopéenne me transporta soudain dans ce monde non manifesté ? L'influx divin, tel un ascenseur, me permit de fouler une vaste étendue parsemée de hautes fleurs sauvages, magnifiées par un écrin de verdure permanent, résonnant et chantant au rythme des vibrations cosmiques ; gloire était rendue à la manifestation vitale par laquelle « tout existe ».

Leurs colorations superbes et flamboyantes accentuaient surtout les dominantes : rouge coquelicot, bleu violet et jaune mordoré.

Cette Volonté condescendante avait eu pitié de ma lourdeur, de ma grossièreté, de mon état de pécheresse, me permettant, grâce à ma détermination expressive, de fouler le Saint des Saints.

Mère nature avait pris possession de ces lieux sanctifiés, non dans un état de propriété absolu et sans appel, mais comme un gardien immatériel qui doit entretenir la flamme sacrée, vigile inflexible honorant et louant sans cesse l'Ineffable, en lui offrant des fleurs aussi variées que multiple. L'ode à

Dieu était aromatique au doux parfum incorruptible, à la suavité insoupçonnable, exhalant perpétuellement l'odeur de sainteté.

Une Volonté Singulière surpasse les différentes facettes de nos propres prétentions car sans cette main précise, je n'aurais jamais pu pénétrer en ces lieux. Ce n'était pas suffisant, On me mettait encore à l'épreuve.

En effet, une vague géante surgissant de cette petite plage ridiculement calme vint sauvagement refouler mon ardeur. Véritable raz de marée, son intention de me détruire me figea devant sa dimension, son immensité et sa rare violence. Mon désir émotionnel de trouver Dieu (cette sensation unique) eut raison de ma sophistication intellectuelle.

La pensée exclusive de pouvoir le rencontrer, la ferme assise de mon désir pour Lui, la soif de puiser dans Son abondance d'amour submergèrent toute prudence, crainte et peur. Je ne voulais pas être amputée dans mon avidité spirituelle par une mort que je qualifiais d'injuste. Regardant en arrière, je considérais les étapes que j'avais fermement et résolument franchies. C'est alors, qu'en dernier ressort, j'invoquais de toute mon âme la puissance du Nom de Jésus Christ !

Aussitôt, la vague s'arrêta dans son élan éminemment destructeur, devînt de plus en plus petite pour se retirer lentement, doucement, laissant à mes pieds comme accord favorable à ma recherche profonde un magnifique collier de perles

blanches.

La figure emblématique de Dieu, c'est à dire « ma petite église » disparut instantanément !

Seule, l'expression du sauvage et du naturel, fertilisée incessamment par l'engrais du Christ, perpétuait l'image de Dieu, l'unité fondamentale se fondant harmonieusement dans une poésie de formes et de tons. Cet hommage haut en couleur du Fils à son Père n'était que beauté, puissance, pureté, sensibilité. Ce territoire du haut existe, le chercheur sincère et solitaire peut le fouler, il a pour but le réajustement de l'indiscipline humaine.

L'homme a fait de son alliance avec Le Seigneur un misérabilisme. Il a transpercé de chagrin « son Créateur », en conséquence renouer avec Lui est possible par la mise à mort de nos diverses passions, en muselant nos désirs pluriels au profit de l'ascèse, notre seule prétention légitime.

Comme le pèlerin qui s'inscrit d'emblée dans un espace et un temps au fil desquels il va s'améliorer, se purifier dans sa quête spirituelle, mystérieusement plongé sur les routes et les chemins, engagé corps et âme dans un voyage dont il ne connaît pas l'issue mais guidé par une foi indéfectible ; ainsi en est-il pour le vagabond du Seigneur, dont le but est le franchissement de la frontière sacrée, courbant la tête et fléchissant les épaules sous la porte du sanctuaire par laquelle on passe dans un extrême abaissement.

En tant qu'humain, il nous faut travailler sans

cesse la terre spirituelle afin de voir notre héritage restitué. Il est vrai que devant l'effort demandé, l'homme tombe dans le découragement s'il n'est pas aidé car seul il ne peut rien faire.

Cette conviction est mentionnée par ailleurs dans l'Échelle 1,21 p.36 : *« Un grand, un très grand labeur sera nécessaire et beaucoup de peines secrètes, surtout après une vie de négligence, pour que notre intellect qui ressemble à un chien glouton et hargneux, en vienne à force de simplicité, de douceur et de zèle à ne plus aimer que la pureté et la vigilance. Cependant, prenons courage ; si dominés par les passions et si faibles que nous soyons, présentons au Christ, avec une foi sans défaillance, notre faiblesse et notre impuissance spirituelle, confessons-les devant Lui ; et nous obtiendrons certainement son assistance, bien au-delà de ce que nous méritons, pourvu que nous nous abaissions sans cesse jusqu'au fond de l'abîme de l'humilité ».*

La seule phrase, la seule qu'entend réellement Jésus est celle-ci : *« Seigneur Jésus Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur ! »* ou encore *« Aie pitié, Seigneur Jésus Christ, plein de miséricorde, aie pitié ! ».*

« Tu sais, quand je serais morte, je viendrais te faire des signes par l'intermédiaire des ampoules électriques » répétait régulièrement ma mère, assurée de mon authentique médiumnité. Nous

avons souvent parlé d'une de mes premières expériences imprégnée d'une empreinte diabolique qui me choqua durant de nombreuses années. Je ne sais ce qui me réveilla cette nuit là (une forme, une intuition...) quand je fus hypnotisée par la lumière hostile de ma lampe de chevet et intriguée par les deux tiroirs de ma table de nuit, éparpillés singulièrement sur la moquette, bref, comme si venions d'être cambriolés.

Tournant immédiatement la tête vers mon mari, je vis qu'il dormait tranquillement. Haussant un peu mon corps pour vérifier la béatitude nocturne de mon bébé (ce qui était le cas) rien d'anormal ne me fit prévoir ce qui allait soudain me faire basculer dans l'effroi du surnaturel. Un énorme moine tonsuré, petit et bedonnant, revêtu d'une robe de bure marron foncé, retenue au niveau de la taille par une corde rêche mettant en exergue son ventre ridiculement proéminent, se tenait à mes côtés tout en riant grossièrement de ma surprise plus que naturelle. Cette dernière se changea en terreur quand cette brusque apparition dévoila sur son épaule droite une petite gargouille démoniaque, diable nabot, n'étant que «cou et tête ». Hilare par ma confusion, par ma détresse, il se moquait de ma fragilité tout autant que son maître ou inversement. Car lequel dominait l'autre ? Tout à coup, le moine hurla : *« vous êtes chez moi, déménagez, sinon je vous tuerais ! »*. Je criais, je m'époumonais, mais aucun son ne pouvait sortir de ma gorge, j'étais seule face à cette attaque. Qui me protégea ? Je n'ai aucune réponse car une force suprême me fit

sombrier dans une inconscience profonde, inexplicable.

Je me remémore curieusement cette aventure, tout en déjeunant paisiblement dans un drugstore des Champs Elysées. Si cette avenue est considérée comme la plus belle du monde, j'aime particulièrement son côté cosmopolite. Ces cultures qui s'entrecroisent, mélange surprenant, atypique, révélateur de cette singulière hégémonie française. N'a t'on pas au siècle dernier appelé Paris « le Paradis sur terre ? ». Tout à coup, mon attention est subitement attirée par une toute petite librairie située presque en face du restaurant. J'entends une voix m'ordonner : « *vas-y et regarde à vingt quatre* ».

Me levant prestement, je règle mon addition puis me dirige vivement vers la petite boutique.

Impossible d'être discrète en ouvrant rapidement la porte. Mon regard se porte de suite sur un livre posé sur une étagère mobile. Habitée par une force non maîtrisable, je prends promptement ce dernier. Par le plus étrange concours de circonstance, sous la signature de ce fameux hasard, je parcours une page sur laquelle s'étalent ces quelques lignes : « *Vingt quatre, comme les vingt quatre vieillards de l'Apocalypse, vêtus de robes blanches, avec des couronnes d'or sur la tête, 24 sièges, un pour chacun d'eux autour du trône de Dieu. Après avoir participé à la lutte de la vérité dans l'histoire, ils partagent maintenant Sa Victoire. Ils exercent un rôle sacerdotal et royal, ils louent et adorent Dieu,*

ils lui offrent les prières des fidèles, ils l'assistent dans le gouvernement du monde et participent à son pouvoir royal ».

Tous sont différents. Comme sur la terre, il y en a des maigres et des replets, des petits et des grands. La seule caractéristique commune serait (en écartant volontairement leurs tuniques blanches) une barbe plus ou moins généreuse, couvrant partiellement leur visage rond, émâcié ou ovale. Tout ce qui est en bas est le reflet de tout ce qui est en haut et inversement... j'ai pu ainsi vérifier ce que les pères clament depuis deux millénaires.

Droits, rigides, respectueux, ces vieillards se font face en deux rangées de douze sièges. Une force et une énergie manifestes émanent de ces êtres radieux, « sans couronne ni nimbe ». Quant au silence qui règne dans cette salle, que signifie-t-il ? Le silence est le signe du contact réel avec le monde spirituel. Le silence met l'âme en contact avec Dieu. Le monde du silence est le fondement du mysticisme. Les 24 personnages de l'Apocalypse siègent dans la zone du silence perpétuel.

Le blanc est la couleur des élus de Dieu. La lumière, la véritable lumière qui illumine tout homme est la lumière incréée, donc blanche. Dieu est l'aspect divin de la symbolique du blanc. Cette couleur représente aussi la pureté, la virginité, l'innocence, la chasteté. Mais attention, si le blanc symbolise le bien, le noir n'est pas obligatoirement la manifestation vibratoire du mal. Il s'en faut ! Car

sur le plan spirituel pur, le noir symbolise le renoncement à la matière, au monde des tentations, des désirs. Le noir a pour fonction d'amener au néant, à la mort de l'homme ancien, cet homme grossier dominé par la chair. « Ils doivent mourir au monde pour naître en Dieu ».

« *Et si nous partions à Saint-Jacques de Compostelle ?* », dis-je à Alexandre.

J'entrevois depuis quelques semaines la possibilité de faire ce pèlerinage express. Mon guide, avant de me quitter, a exprimé le désir de me voir remercier et prier Saint Jacques. Mon bébé, qui a vu le jour après huit mois de grossesse est encore fragile. Ma famille va par conséquent le garder car je ne peux l'emmener. Si nous ne partons que pour une très courte semaine, je sais pertinemment, sans me l'expliquer davantage que notre avenir ; « mon avenir ? » dépend de ce pèlerinage. Il est essentiel dans ma vie, aube de multiples rencontres. J'aurais aimé le faire à pied, mais il faut être prêt pour cela, physiquement et spirituellement. Je me pose sincèrement la question : « *sans la naissance de ton enfant, aurais-tu été capable de t'investir pleinement, d'aller remercier ton guide par un effort important, privée de toute commodité, sous le joug non seulement de la fatigue constante mais victime en outre des intempéries qui ralentissent inéluctablement la route ?* ».

Je me connais parfaitement : évidemment que

non ! En tout état de cause, ma foi à ce moment là est bien trop modeste. Affronter soudainement l'insécurité des routes, vivre au rythme des éléments et des impérieuses nécessités me semble déroutant. J'admire toutes ces personnes qui oublient pour quelques mois tout ce qui les rattache à la vie sociale, souffrant, suant, marchant sous le soleil, la pluie, le vent, le froid, dans l'incertitude la plus totale avec comme seul et unique bâton la foi dans l'abandon. Je n'ai donc quant à moi, à cet instant précis, l'ivresse de l'effort.

Nous apercevons de loin la basilique se dresser fièrement dans le ciel lumineux de la Galice, région privilégiée car relais d'espérance, de désirs, de vœux, de remerciements profonds, de recherches mystiques. Nos cœurs battent à tout rompre. Devenant tout à coup de timides enfants, le seul fait de l'approcher est somme tout suffisant pour le pèlerin sincère, dont la foi ne se limite pas dans l'action mais aussi dans la soumission. C'est l'abandon après l'épreuve, les portes du sanctuaire s'ouvrant devant le mortifié, vassal parfait « du Roi du Ciel » qui connaît tout sur tout et tout sur nous-mêmes.

Je cherche d'un simple regard le tombeau si ouvertement convoité par des millions de regards, mais ne le trouve pas. Avant de partir, je pensais sincèrement que sa tombe devait se trouver dans la nef principale de l'église, comme on peut voir cela de temps à autres dans des édifices anciens Je ne voyais par conséquent aucun obstacle majeur à me

rendre sur la tombe. Ayant fait trois fois le tour de la Cathédrale, nous décidons de nous adresser à un guide qui nous regarde depuis une bonne demi-heure tourner et retourner sur nous-mêmes. Désireux d'aider ces deux français en détresse, quelque peu déroutés, nous glanons les renseignements opportuns en lui faisant répéter plusieurs fois le chemin indiqué. Il ne parle pas notre langue, je ne comprends pas son espagnol au rythme accéléré. Nous descendons parmi une foule de visiteurs dans un genre de nef souterraine située sous l'autel principal, étrange boyau étroit et obscur, rentrons dans une petite pièce un peu plus spacieuse, longeons une grande grille de fer fermée à clé. Derrière cette dernière, on identifie une autre pièce éclairée par une lumière diffuse, sobrement ornée d'un autel discret sur lequel repose une châsse en argent. Les gens passent, font le signe de croix puis sortent.

« *Mais où est le tombeau du Saint ?* ». Je murmure ces quelques mots, étant pratiquement étouffée par le nombre de personnes qui s'agglutinent devant et derrière moi. Elles passent toutes devant cette énorme barricade sans s'arrêter ni prier. Je ne m'explique pas leur attitude. Quand le guide nous voit courir de nouveau vers lui, penauds et désespérés, quand nous lui reformulons notre demande, il doit penser « ad libitum » que nous nous moquons de lui ou que nous sommes très stupides.

Nous n'avons pas compris que la dépouille de

mon protecteur n'était que de simples reliques déposées précieusement dans cette boîte en argent massif, devant laquelle évidemment les croyants se prosternent. On ne peut pas prier en s'arrêtant ne serait-ce que pour quelques minutes. Le tombeau en tant que tel est inaccessible au public, personne ne peut approcher de près le reliquaire, du moins aucun de nous visiteurs ou pèlerins. Je suis légitimement abattue, exténuée et confondue. Cette énigme met naturellement en doute la demande formelle de mon guide, je me questionne sincèrement sur toutes les paroles entendues.

Je pense à Saint Jacques. Je l'imagine austère, à l'esprit quelque peu ficelé par l'entremise d'une tradition qui ne permettait guère à l'imagination de se libérer.

« Le Christ vous ouvrit au subtile, vous donna une autre conscience, vous fit don du regard de l'Eveillé ». Je lui parle : « La loi du Christ, cette loi de respect, de tolérance, d'Amour, cette mamelle à laquelle vous deviez constamment vous abreuver finit par changer radicalement vos regards et volontés passablement humains, vos humeurs assurément aveugles. Les Douze enfin existèrent, prirent une consistance réelle. Sa mort sur la croix fut sans nul doute une horrible douleur, un épouvantable déchirement, une souffrance inacceptable, injustifiée ».

« Ton cœur éclatait de mille meurtrissures. Il était pour vous les douze non seulement vos deux

parents mais toute votre famille. A lui seul, Jésus avait comblé l'affectif en déclinant cet équilibre primordial et vital sous deux approches capitales : la première dans la tendresse, la seconde dans la mystique. Tu n'avais donc de cesse de vouloir Le retrouver » .

Les siècles passèrent...« Me voici devant toi, Seigneur, moi Pelage, pêcheur parmi les pêcheurs, implorant ton pardon et quémandant ta bonté. Ne détourne pas ton regard de ton humble serviteur, celui qui n'est pas digne d'une quelconque grâce " .

Tandis que ses mains travaillent quelques ares de terre, largement suffisants pour sa nourriture terrestre, les lèvres du vieil ermite louent l'Éternel. Depuis de nombreuses années, il a renoncé aux plaisirs des hommes pour mener dans une extrême solitude le plus grand des combats, la plus impérieuse des luttes : une ascèse austère. Les passions peu à peu éteintes lui ont permis d'atteindre un état spirituel élevé. Aussi, n'habite en lui ni gloire ni malice. Noble d'âme, bon pour tous, son amour purifié guérit instantanément l'homme égaré et tourmenté qui par chance croise son chemin. Les nuages sombres se déplacent rapidement dans le ciel lézardé.

« *Il va pleuvoir aujourd'hui* » pense-t-il en lui-même. Ce voile du ciel va s'ouvrir pour laisser tomber la manne humide qui permettra à la végétation de croître et d'abonder. Pelage observe particulièrement un bosquet de verdure, détonnant dans cette aridité coutumière.

« Au temps du Christ, que devaient penser les gens qui l'écoutaient ? »

Pelage se pose régulièrement cette question souffrant dans son cœur et dans son âme des guerres fratricides qui lèvent l'homme contre l'homme. *« Ce que disait Le Christ dépassait la mesure humaine. Il n'y a sur terre que des hommes pêcheurs. Les apôtres furent rachetés par le Souffle de l'Esprit Saint. Rachète-moi par ton amour, Seigneur Jésus, ne me fais pas tomber dans le piège de l'illusion. Si tu vois une lumière au-dedans de toi-même ou à l'extérieur ne te fies surtout pas à elle si tu ne ressens à ce moment précis un profond attendrissement pour Dieu, un amour indicible pour ton prochain ».*

Pelage se répète souvent cette maxime, il l'aime bien, pensant ainsi échapper aux pièges de l'ennemi.

Brusquement, dans ce ciel qui commence à s'assombrir, une vive lueur trace des reflets mordorés sur l'emplacement de ce qu'il appelle « le buisson de Moïse ». La foudre vient de tomber, mais il n'entend aucun craquement, nul bruit ne perturbe ce calme étonnant, maître de toute la contrée.

« Humilie-toi de suite, se dit-il, ainsi, si ce que tu viens de voir n'est pas de Dieu, ce trouble s'éloignera de lui-même et la lueur ne reviendra pas ».

« Mon paradis, mon paradis, mon merveilleux paradis, chantait Adam et moi comme lui, je te cherche, Seigneur, je te cherche dans mes

larmes ». Pelage s'endort, en murmurant ces quelques paroles.

« Bonjour Pelage, je suis l'ange de la Nouvelle, l'ange de la Réconciliation. Après des années de guerre, l'Espagne doit retrouver son trésor, le mettre à jour et c'est toi que Dieu a choisi pour rallumer un des plus glorieux flambeaux de l'Eglise du Christ. La lueur qui a éloigné les ténèbres ne vient pas du diable mais du Créateur. Un trésor est enterré à cet endroit précis. Ni d'or, ni d'argent, il est précieux et unique. Vas, réveille-toi, cours vers ton évêque, répète : Ô Esprit Saint, Ô Grand Roi, merci pour ta grâce ».

Se soulevant brusquement de sa paille, l'ermite sait que quelque chose d'incompréhensible vient d'arriver. Il court immédiatement vers l'archevêché sollicitant d'urgence une entrevue avec l'évêque Théodomire. Connaissant le saint homme pour sa pureté spirituelle, ce dernier le reçoit sans hésitation dans ses appartements privés. *« Le Seigneur t'a visité et comblé de Sa grâce Pelage, supplions-le de nous aider encore, nous savons tous les deux que les démons tenteront par tous les moyens de nous détourner de notre devoir ».* Théodomire appelle de suite des personnes avisées, ordonnant à tout ce petit monde de se mettre immédiatement en route. Ils arrivent tout énervé à l'emplacement indiqué par la lueur divine. A l'aide d'instruments agraires, ils débroussaillent, désépaississent, coupent cette

compacte arborisation.

Une pioche frappe une immense plaque de marbre. Ils entourent de suite cette dernière, l'observent, comprenant immédiatement que cette forme régulière et structurée est un tombeau. Une mémoire religieuse vivace perpétue le souvenir de grands pèlerinages qui s'ordonnaient autour de la dépouille de l'apôtre Jacques. Le roi fait élever de suite trois églises. Une grande cathédrale sera érigée en 1075, largement remaniée au cours des siècles. Avant de rentrer dans cette dernière, comme Pelage, le pèlerin pêcheur doit se repentir, se purifier et se vêtir de neuf pour ne pas souiller les lieux sacrés.

Cette notion d'expiation et de pureté m'habite. Nous décidons de rester devant cette grille, de nous mettre à genoux et de prier. Attendant quoi ? Je ne sais, mais le miracle assurément !

Tout à coup, une envolée de cloches rappelle tous les pèlerins éparpillés dans la nef principale, en vue d'une messe programmée en l'honneur du saint. Quelques hauts dignitaires espagnols y participent. Nous n'avons quant à nous aucun mérite à rester tranquillement dans la pénombre de la crypte. Brusquement, surgissant de nulle part, une sœur nous agresse nous ordonnant dans un charabia sans fin de quitter illico ce petit coin sombre, frais et discret. Elle ne parle pas, elle crie. Sa gestuelle exprime une colère qui s'amplifie devant nos mines interdites. Nous restons quelque peu angéliques. Elle baisse les bras, accuse un

geste de renoncement puis nous tourne le dos.

Je remercie pour la première fois Dieu d'avoir eu la bonne idée de multiplier les langues. J'ai appris l'espagnol, matière qui m'est particulièrement chère, aussi je comprends en quelques brides que nous ne pouvons rester simplement ici, même dans le silence le plus formel. Ces deux pollueurs de la Sainte Eglise, en l'occurrence Alexandre et moi caricaturons par un rire compulsif cette pathétique attitude. Quelques minutes passent. Je suis faiblement reliée à un ultime espoir quand un prêtre japonais assisté d'un cameraman et de deux choristes ouvrent les portes inaccessibles afin de célébrer sur la châsse ornementée un office religieux. Notre présence devant cette grille ne les étonne pas, c'est même bizarre car j'ai réellement l'impression qu'ils ne nous voient pas.

Notre ardeur nous pousse à les suivre, c'est ainsi que nous pouvons approcher le reliquaire. Je regarde avec admiration le couvercle en argent, sur lequel se détachent le chrisme, l'alpha et l'oméga. C'est fabuleux de constater que le destin a une fois de plus tout prévu et orchestré d'une magistrale mise en scène.

Avec le recul, ma joie reste la même, aussi intense et émouvante, perpétuellement étonnée par la grande manifestation d'amour qui nous entoura durant notre très petit séjour. On ne s'habitue jamais aux grâces divines, elles sont particulièrement vivaces dans le souvenir, l'âme les absorbe encore et encore, comme si elle se nourrissait d'instantanés particulièrement intensifs pour

vivifier la brèche spirituelle dans la conscience limitée de l'être humain. Sur la route du retour, j'ai le sentiment que je dois orienter différemment le cours de ma vie. Comment ? Je n'ai aucune réponse, mais une voix me dicte que tout va changer.

Le lâcher-prise est indispensable quand on éprouve une telle sensation ; il ne faut surtout pas essayer de l'étayer par un imaginaire qui irait à l'encontre de ce qui est prévu pour nous. Mais ces rêves étranges que je fais presque chaque nuit, dans lesquels évoluent des hommes de race noire habitant sous des huttes m'interpellent. Leur récurrence ne fait aucun doute : c'est une orientation divine, une parole émise par une force supérieure, me donnant une direction, un ordre explicite. Je ne peux déroger à ce qui est prévu pour moi. Hommage à celui qui sait tout : *« tu me sondes Seigneur et tu me connais, sur ton livre, ils sont tous inscrits les jours qui ont été fixés et chacun d'eux y figure »*. Je dois me laisser conduire. La case de l'oncle Tom n'a jamais été pour moi une lecture préférentielle, il s'en faut, aussi, toutes ces cahutes africaines qui hantent mes heures de repos me laissent perplexes.

Devant impérativement aller à la pharmacie, je profite de ce petit moment pour revoir une connaissance, pharmacienne dans une bourgade voisine. Elle est toute bronzée, faisant ressortir la noirceur de sa peau par une décoloration intense qui pâlit ses cheveux en un blond cendré. On peut

penser que cela lui donne mauvais genre, je la vois quant à moi extravagante, point final. J'aime bien son assurance par rapport aux potins, aux rumeurs, cible facile d'une catégorie de femmes revêches et jalouses. Epouse d'un fils de grande famille, jolie, habillée et parée avec soin, elle exclut de sa vie le commun et le populaire. Marie Clarisse se baigne non pieds nus mais en talons aiguilles, prends des leçons de ski avec des bottes de vernis noir et un parapluie vuitton. Insouciante, heureuse de vivre, elle puise dans les voyages une énergie qui anime ses quarante ans passés. J'aime son côté enjoué, son sourire, son humeur linéaire, son extrême gentillesse.

« Vous êtes toute bronzée Marie Clarisse, vous étiez à Saint Raphaël ?

Non, nous étions en Guadeloupe ».

Le clandestin fraternise. Je vacille sous ce nom.

Oui, c'est là où nous devons aller, dans ce département qui n'a comme attrait que le rhum et les bananes. Cheveux au vent dans ma décapotable rouge, je sympathise avec le charme de la douceur estivale. Ma sensibilité médiumnique libère une modeste méditation. Je ne veux pas rentrer dans la spirale infernale du symbolisme de bas étage et de ces indignes dérives. Je sais que le réel symbole possède un double caractère et toute figure ou tout signe doit être interprété avec justesse. Il nous catapulte dans le domaine de ce qui est au sens commun et sa signification hermétique. Une force obscure m'a dirigée dans

cette pharmacie, m'a expliquée les multiples rêves qui façonnent mes nuits.

Alexandre joue à l'acteur, pour reprendre une expression chère aux artistes. Il voit la vie comme une comédie, transvasant dans un contenant le cocasse et son contraire. Nous allons jouer à pile ou face notre futur. J'ai l'image de ma vie flottant sur la vibration du chiffre un, nouveau départ, nouveau commencement, nouvelle orientation. Ce chiffre contient tout en lui-même, car sans le 1 les autres chiffres n'existeraient pas.

Un est aussi le symbole de Dieu le Père, on lui attribue ce nom. Il est l'Un, le Tout, la Puissance, la Force, la Gloire ! Bien réelle pourtant est cette création humaine, cette pièce argentée qui se permet de diriger ma destinée. Mon futur dépend de un franc. Lançant fortement la rondelle d'acier, elle virevolte, tournoie puis s'affaisse dans sa main tendue. Il ferme aussitôt sa paume. J'ai l'impression de me jeter du haut d'une falaise sans savoir voler. Joueur, gagnant, Alexandre me regarde avec assurance avant de libérer délicatement la pièce captive. *Adieu la France, c'est Face, le sort en est jeté.*

Je suis appelée pour des raisons inconnues à cheminer durant un certain temps à dix milles kilomètres de chez moi, parmi des gens opposés en tout point à mon milieu social et culturel. Elevée dans une cellule familiale peu propice au croisement des ethnies, je vis cet état de fait dans une perplexité qui loin de m'apaiser m'opprime. Je

suis tout à coup cernée par un mélange de crainte et de faiblesse.

Je ne sais qui a dit : « tu joues de la flûte pour que je danse, Seigneur, permets-moi cependant de noyer mes larmes dans des pleurs incessants, afin qu'une fois tariées, je parte sans regret ni repentir »
Je ne parle pas à Dieu, mais à une entité qui dirige ma vie et vers laquelle je crie : *« quitter mon pays, c'est tout laisser, tout vendre, ne rassembler que le strict nécessaire. Je pars quasiment nue, moi qui avais tout et bien plus encore ».*

Qui est cette force qui ne me permet pas de posséder ? *« Tu te tais et passe pour un sage, mais je te vois despote, hargneux, ignorant les demandes primaires de ta créature, ton œuvre. Tu prends, tu laisses, tu enlèves, tu redonnes mais à quel titre, au nom de quoi ? De ta prédominance sur la faiblesse humaine, du pouvoir qui est Tien faisant de Ta Nature le seul Décideur et le seul Penseur ? Est-ce cela l'amour ? Fait-on sciemment du mal aux gens que l'on aime ? ».*

Un écho particulièrement distinct de mes jérémiades m'ordonne le silence.

« Paix, ma fille, accepte avec sérénité le programme imposé. Oublie les figures libres car sur ton chemin des pièges sont cachés ! Si tu fonces sur eux alors tu te perdras. A bout de force tu crieras vers moi, je te tendrais la main mais tu me diras: pourquoi me persécutes-tu ? Je suis sans souffle, mon cœur s'épouvante, tu me délaisses. Pourquoi suis-je entourée d'un monde de

ténèbres ? Dans ma détresse je t'en supplie, relève-moi ! Que je puisse au matin de ma renaissance entendre le murmure de ton amour quand pour la première fois je t'appellerai par ton nom, car alors je le connaissais ».

Entre l'euphorie d'un départ proche et la déchirure de tout un pan de vie, trop bien dissimulée, s'éveille en moi un étrange sentiment de rejet ; je ne sais sincèrement si j'accepterais la différence de couleur dans cette sensation malsaine de dissemblance. Le racisme naît justement du principe de la différence. Quelle ironie ! J'ai peur de ce que je méconnaissais et que tant de générations ont décrié.

*Je rêvais d'océans autres que l'atlantique,
je rêvais de bougainvilliers,
Je rêvais de voyages initiatiques,
Et voici que l'On m'y conduisait...*

*C'est pour toi que je souffre l'insulte,
Que l'humiliation me couvre le visage,
Que je suis un étranger pour mes frères,
Un inconnu pour les fils de ma mère ;
Car le zèle de ta maison me dévore,
L'insulte de tes insulteurs tombe sur moi. »*

J'aurais droit à l'insulte, mais pour le moment, plongée dans la liquidation des affaires courantes, je suis dans le présent, ici et maintenant... je boucle mes valises.

La Guadeloupe est la plus grande et la plus

haute des petites Antilles.

Vu du ciel, on distingue nettement les deux grandes îles qui la composent, deux grandes ailes déployées qui la font ressembler à un gigantesque papillon. On la surnomme : « le papillon d'émeraude au milieu de la Caraïbe ». Je regarde Cédric tout aussi perplexe que moi, puis saisis le couffin dans lequel dort Maxence. La passerelle nous attend, nous allons fouler le sol de l'aéroport. J'étouffe sous cet air ambiant chaud et humide, la température caniculaire m'abrutit. Je ne peux plus avancer, j'ai subitement très peur. Je décide brusquement, sur un de mes fameux coups de tête légendaires, de repartir manu militari en Métropole.

On appelle cela le syndrome du dépaysement culturel. Statufiée, déconcertée, à la limite entre le rêve et le cauchemar, je me tance intérieurement pour bouger car mes jambes se dérobaient sous mon corps. Hébétée, des sanglots montent à ma gorge. Je cherche des yeux le guichet de notre compagnie d'aviation, en vue d'acheter illico nos billets de retour. Je m'y dirige fermement quand Alexandre me retient par un bras. Il me persuade de ne rien tenter avant quelques jours.

Je dois nous laisser une chance d'intégration, après nous verrons... cette moiteur me suffoque mais ai-je le droit de ne pas saisir cette opportunité, cette avancée sur ce chemin que je qualifie de glissant, mais chemin quand même de ma vie ? La location de notre appartement n'étant pas encore conclue, nous séjournons durant quelques jours dans un hôtel proche du marché. Je profite de cette

première journée pour faire du shopping, fouinant par-ci, par-là, histoire de me mettre dans l'ambiance. Je me sens étrangère à cette agitation populaire. C'est une dure épreuve que l'on met sur ma route. J'essaie toutefois, grâce à l'enseignement promulgué par l'Hindouisme, de travailler sur moi-même et surtout sur la mansuétude.

Basse terre: plus calme et plus vraie. Occupée par une dense forêt tropicale, nous nous sentons plus à l'aise dans cette végétation exubérante. C'est pour moi la vraie Guadeloupe, l'autre est surfaite, touristique, peu amène pour ceux qui cherchent à exploiter toute authenticité.

J'admire les gigantesques fleurs de balisiers rouges ou celles plus délicates de la jacinthe d'eau. Variées à souhait, on compte environ 2700 espèces de plantes à fleurs dont une centaine d'orchidées. Cédric saute en l'air sous de grands arbres qui s'étalent en longueur voulant atteindre le ciel. L'eau est abondante, l'air sain, cette partie de l'île rayonne de toute sa splendeur.

Nous louons une grande maison au pied de la Soufrière. Une terrasse carrelée donne sur la montagne, deux autres dominant la mer des Caraïbes. Une ravine, dans laquelle poussent abondamment des bananiers, des avocatiers, des grenadiers, des caramboles, des pommes cithères, des pommes cannelles, des goyaves, des corossols, juxte notre habitation pour la plus grande joie des enfants.

Cette manne frugale met à notre disposition tout

au long de l'année de surabondantes et succulentes gourmandises pays.

Je commence à me déplacer seule avec mon bébé. J'aime particulièrement aller à la plage du Vieux-fort, petit bourg connu pour sa magnifique broderie. Avec « *mon ti moun* », traduisez « *mon enfant* », je ne passe pas inaperçue. J'écoute la rumeur des vagues, au rythme saccadé, qui s'approprient en fin d'après-midi une rive pratiquement déserte.

Attendrie par la beauté qui m'entoure, je commence à prêter à tout un chacun des qualités. Je regarde avec amusement les minuscules sucriers, appelés « oiseau-mouche, colibri, frou-frou »...C'est le plus petit des oiseaux du monde, mais aussi le plus rapide, le plus léger et parfois très agressif. Je les vois voler verticalement, horizontalement, en arrière ou faire du surplace pour approcher de très près l'hisbiscus rouge qui se joue du vent tiède par un imperceptible tremblement. Leurs becs fins et incurvés puisent le nectar fruité du calice tout en emprisonnant les insectes imprudents qui se font piéger. Parfois, un tout petit lézard, hideux mais non menaçant, le mabouya passe près de moi : « *argent en case pour toi* », car dans la légende populaire c'est un porte-bonheur financier qu'il ne faut pas négliger.

J'arrive à communiquer avec mon entourage lilliputien. Quiconque ne peut rester insensible à la sagesse qui se dégage de ces minuscules

occupants fragiles et discrets. Un concert de grillons, une succession plus ou moins discordante de sons, de fluettes modulations entonnées par les sauterelles ou les criquets aux notes monocordes, graves, intenses, parfois longues, parfois brèves donne lieu à maintes suggestions. Les superstitions sont tenaces et vivaces, tout porte chance ou malchance. J'aime l'aubade des cigales aux stridulations qui montent, qui montent mais que l'on ne peut suivre. Mes insectes musiciens désarment mes frayeurs.

Avant de quitter la Métropole, j'avais fait l'acquisition d'une boule en cristal, envoûtée par l'esthétisme de cette sphère maculée. Pourquoi l'ai-je emmenée ? Je ne cherche aucune réponse, mais je ressens en la scrutant de la sérénité. Je la sonde longuement me plongeant dans une sensation unique de chute sans fin. Je titube quand mon regard se décroche vivement de cette nébulosité statique. Un jour... pourquoi ce jour là ? Un grand œil doré se dessine étrangement à l'intérieur de cette brume déliée. Puis, semblant émerger furtivement d'un nuage, il se projette en surface pour me fixer attentivement. Il m'observe.

La Stupeur pour ce regard venu « d'ailleurs », cette réalité qui essaie de communiquer me fait penser à quelqu'un de jeune, endormi depuis des temps immémoriaux ramené brusquement à la vie. Son étonnement s'associe au mien, une fugace complicité se noue, une interrogation mutuelle prolonge pour quelques secondes une rencontre

inattendue, hors du temps, hors de la raison, hors de toute logique.

Cet œil a quelque chose d'égyptien. L'iris noisette est auréolé d'une matière dorée que je qualifie de fard royal utilisé sans doute pour des occasions spécifiques, peut-être religieuses. Tout en me ressaisissant, je cherche un sens objectif à cette surprenante apparition. Curieuse, impatiente, désireuse de renouer un contact avec cette contemplation lumineuse, j'essaie à plusieurs reprises de la ramener en surface, dans un rappel incessant, mais plus rien, tout s'est éteint. Je me range une fois de plus du côté de la mesure, en laissant dorénavant l'objet transparent embellir la table du salon.

La méditation quotidienne devient mon refuge, pourrais-je parler de fuite en avant quand on la fait plus que de raison ? Oui ! La réalité de la vie ordinaire ne m'interpelle pas, ne me concerne pas. Je me rends compte que le piège se referme sur moi, devenant subitement vulnérable et totalement asociale. Tranquillement allongée sur un hamac en cette fin d'après-midi particulièrement lumineuse, emportée par l'élan de mon âme, j'en appelle à tous ceux qui comme moi cherchent la quête de l'ultime. Aucun bruit ne vient perturber l'élancement de mon cœur. L'odeur sucrée des papayes vient délicatement réveiller mes narines. La joie insigne de me trouver bientôt en présence de la pureté nocturne, moment sacré par excellence, me renvoie à mes plus tendres souvenirs d'enfance. La tête

dans les étoiles, toujours dans les nuages, voilà comment on me qualifiait.

Sous la voûte des cieux constellée d'une myriade de points lumineux, je m'agenouille devant la grandeur de la conscience supérieure. J'écoute le langage secret des planètes qui en scintillant se racontent mutuellement des histoires. Elles avisent les hommes du danger encouru, mais sourds, disent-elles, ils ne peuvent entendre. Que font donc ses petits êtres avinés qui attendent tout d'eux-mêmes ? Chaque individu n'est que le quart d'une poussière de sable ! L'immense extension nommée alpha et oméga engloutit cet infime qui se vante d'être l'étendue entière. Orgueil et vanité, l'homme pense se suffire à lui-même.

Ce singulier dialogue qui s'impose à mon esprit me fait prendre tout à coup conscience de notre relativité.

Je sais que nous devons passer notre existence à nous préparer pour un autre destin. Une autre histoire. Une histoire sans nom. Les hommes n'ont pas d'amis. C'est la première leçon de la relativité justement. Ils se confortent d'amitiés passagères, de liens fastidieux, de rencontres opportunes servant leur intérêt du moment. Mais dans tout cela, rien de profond, de vital ne leur permet de se structurer face à l'autre existence, l'authentique et solennelle réalité qui les attend : *« quand les hommes seront seuls, face à eux-mêmes, quand ils remonteront du crépuscule dans lequel par orgueil ils ont chuté, quand ils feront face à la lumière de La*

Vérité... »

Je médite sur ces quelques phrases quand, la fatigue faisant son œuvre, je clos vite mes paupières. La moiteur qui s'accouple avec le concert mélodieux et imprévu de mes minuscules amis, l'humidité oppressante de la nuit m'empêchent de trouver le repos salvateur.

Un petit vent léger vient de se lever, ce qui n'est pas de bon augure. Un cliquetis par-ci, un par-là, une pluie fine puis abondante tinte sur la toiture comme pour dire « *bonne nuit* ». Je ne dors pourtant pas car une sécheresse dans ma gorge m'incite à me lever. Malgré mon engourdissement, l'envie nerveuse de fermer les yeux, je me fais violence au sautant vivement du lit.

Tout autour de moi n'est que silence.

Nul signe distinct n'évoque une quelconque présence. Par conséquent, je deviens discrète, et c'est à tâtons que j'emprunte lentement l'étroit corridor qui dessert le coin nuit de la maison pour arriver dans la cuisine. Soudain, penché sur l'évier, comme buvant à son tour quelques gorgées d'eau fraîche, un spectre blanc se tourne vers moi pour me faire face. Immensément grand, flou, il avance doucement vers ma personne frigorifiée par son énergie glaciale. Il me frôle en me croisant, en prenant surtout soin de ne pas me toucher, réempruntant à son tour l'étroit couloir pour se réfugier dans la chambre de Maxence. Il veille sur l'enfant, j'en suis intimement persuadée. Je sais aussi qu'il n'est pas méchant, qu'il n'a aucune

intention négative à l'égard de ma famille, qu'il a aussi peur que moi.

S'il partage discrètement notre toit, cet étrange habitant silencieux est indéniablement présent. Lors d'une énième méditation, on me montre une grande falaise tombant à pic dans un océan. Je comprends que nous allons bientôt déménager. On me donne un indice géographique précis quant à notre nouvelle destination.

Notre année sabbatique de malaises, de mélancolies et de tourments va bientôt se terminer. Nous partons pour l'île de la Réunion, mais avant, un petit détour par l'Inde nous permettra de rencontrer le gourou Sathya Sai Baba.

J'erre calmement dans l'ashram, mais je me demande ce que je fais là, je ne me sens pas à ma place et j'ai l'envie pressente de repartir. La première nuit, peuplée de moustiques, ne me permet pas de dormir. Ma deuxième nuit est plus intéressante car je fais le rêve suivant : je vois un jeune bonze, gardien du temple dans lequel il vit, rappelant régulièrement aux offices religieux les autres ascètes par le maniement du gong. Alors que le Gange se trouve en crû, une horde de brigands déferle sur le village puis sur le temple, tuant tout ce qui bouge, lui en premier. Ils sont deux à le tenir par les bras, quant au troisième, il transperce son cœur d'un couteau long et brillant. A cet instant précis, je sens la lacération brûlante de cette arme blanche, la douleur qui s'ensuit sur ma chair, chaque seconde m'approchant calmement aux portes de l'arrêt du souffle. L'épouvante me

saisit, c'est alors que je me réveille brusquement.

Depuis ma tendre enfance, j'ai une peur panique des couteaux et du danger qu'ils véhiculent. Pourquoi ne pourrais-je pas naturellement attribuer cette phobie à ce meurtre ? Un second songe vient confirmer le premier. C'est totalement hallucinant, il n'y a pas d'autres mots, aujourd'hui encore je ne peux l'expliquer. Si le premier me paraît cohérent, puisque je suis en Inde et que les paramètres de ce rêve le situent dans ce pays, l'autre reste énigmatique.

Je suis un religieux marchant dans la cour d'un château qui ressemble étonnamment à celui de Blois. Mes cheveux couvrent le bas de ma nuque qui lors d'un petit vent sec frôlent une courte barbichette soigneusement coupée. Ma tenue rouge sang est celle d'un cardinal. Une étole d'hermine repose sur mes épaules en cette fraîcheur matinale. Nous sommes au petit matin, tout le monde dort encore. J'ai la nette impression d'être à l'époque des guerres de Religion. Alors que je traverse un tout petit endroit pavé, deux hommes dont je distingue nettement les cuissardes noires et montantes, tenant leur épée par la main m'empoignent de chaque côté, quant à un troisième, il sort une dague pour me transpercer le cœur. Je m'écroule. Pendant un très court instant, je sais ce qu'est la mort après un choc brutal et inattendu. Notre partie astrale est brusquement détachée de notre partie physique, comme avalée par un aspirateur très puissant.

Pourquoi ces songes ? Dois-je impérativement dans cette vie travailler le pardon et la soumission face à ces décès que je qualifie d'injustes, même si je vis ici et maintenant, et même si l'orthodoxie n'admet en aucune manière le principe de la réincarnation?

Père Placide Deseille est formel sur ce point! *«La pensée chrétienne est absolument unanime pour affirmer que notre existence terrestre est unique. La foi chrétienne est inconciliable avec toute idée de vies successives et de réincarnation. Ce sont des conceptions qui se retrouvent souvent dans des courants philosophiques ou religieux non-chrétiens, surtout d'origine extrême orientale, mais elles sont absolument étrangères au Christianisme. C'est une donnée fondamentale de la foi chrétienne que la vie terrestre est unique, et que le destin éternel de l'homme se joue durant cette unique existence terrestre ».*

Je pense parfois que l'homme est obéré ou couvert de dettes à sa naissance, tout du moins tant que le Saint Nom de Notre Seigneur Jésus Christ n'emplit ni son âme ni toutes ses pensées. Je suis quelque peu gênée par le fait que l'entrée dans la vie peut alors ressembler à une grande loterie. Pour avoir fréquenté ces indiens mais non servi leurs idoles, ils sont garants dans leurs convictions que prier les dieux Shiva, Vishnu, Krishna ou Brama leur ouvre les portes de la mansuétude divine, du repentir et du rachat des dettes passées.

La notion de karma, base de toute philosophie

orientale, peut enchaîner l'homme dans une certaine passivité. Il peut argumenter:« puisque je dois vivre cette épreuve, alors autant la vivre », sans essayer de sortir de ce tunnel. Elle peut gêner le religieux en ce sens que l'homme ne sera non patient, persévérant et dans l'espérance, mais apathique, indolent, totalement inactif. S'il est vrai qu'un ashram est un refuge, une protection, un support puissant sur lequel le sentiment religieux semble trouver sa place, je crains mon prochain retour dans un monde affairiste et bruyant. Ce qui m'attend ainsi que ma famille, c'est l'inconnu du sol réunionnais.

Ille bienveillante ou malveillante, son charme se résumerait-il à ce paradoxe naturel qui sévit autant qu'il le sert ce point dans l'océan ?

Calme, paix, soleil, quiétude, paradis, chapelles, saints...

Cyclones, éruptions volcaniques, pluies torrentielles, sorcellerie, magie noire, requins...

Joie et peine, tranquillité et violence, vie et deuil...

C'est la vraie Réunion: tout et son contraire, qui se dévoile pudiquement et lentement pour ne pas offenser de façon brutale son obligé.

On l'aime, on la déteste, mais elle ne laisse pas indifférent !

Nous allons habiter dans le sud de l'île, notoirement plus calme et plus ensoleillé. Nous optons pour une belle demeure à la vue imprenable sur l'océan indien. Je vaque entre mes occupations

journalières et la méditation que je néglige régulièrement.

Un soir, alors que nous sommes tranquillement installés par terre sur des coussins devant notre poste de télévision, un petit scorpion se dirige vers mes jambes quand je fais brusquement cette réflexion : « *la mort rôde encore autour de moi* ».

Mon compagnon dédramatise ce moment en prenant l'arachnide pour le placer délicatement à l'intérieur d'une boîte d'allumettes, dans l'attente de le montrer dès le lendemain matin au pharmacien local. Pourtant, j'ai la certitude que le destin a dirigé ce dernier devant mes pieds pour m'inviter à une réflexion profonde, mise en garde d'une épreuve future.

Je ne m'endors pas sans lire quelques pages de la Bible. Ce rituel pieusement orchestré, je termine en remerciant mes guides qui toute la journée m'ont dirigée dans mes pensées et mes actions. Je leur exprime vivement mon attachement en leur parlant simplement comme à des parents. La spontanéité, le naturel font partie de mon être, c'est ainsi que ma spiritualité serpente entre le méthodique sacramentel et le bouillonnement vivace de la naïveté.

Mes yeux sondent l'obscurité ambiante, indispensable à mon épanchement affectif. Tout à coup, alors que rien ne m'y prépare, un squelette aux yeux rouges, fluorescents (comme deux petites lampes fluo), recouvert d'une peau hideusement blanche surgit du néant. Il se précipite vivement

vers moi tout en essayant de passer ses mains autour de mon cou. Je vis l'effroi de la strangulation.

L'enserrement est de plus en plus violent. C'est horrible, mais je parviens à hurler. Mon compagnon monte prestement en entendant mon cri strident. Je suffoque ! Tremblante, je lui relate en mots saccadés et confus cette vision. Il prend la Bible, la pose dans mes mains avant d'allumer une bougie et de l'encens. Nous allons dire une série de psaumes contre les démons, mais l'épouvante ne cesse de me tourmenter. Aussi, je décide de laisser la lampe de chevet diffuser dans cette sobre pièce un rayonnement éclatant, censé éloigner toute entité indésirable.

Allumée jusqu'au petit matin, ma compagne bienfaisante dans cette insomnie très particulière comble mon besoin impérieux de sécurité. Je me gratifie de qualités suffisamment conscientes et rationnelles pour comprendre qu'un phénomène occulte insoutenable vient d'avoir lieu.

Ignorant les raisons de cette horrible agression, je maudis certaines de mes facultés extrasensorielles, n'ayant brusquement qu'un désir : vivre comme tout un chacun ! Mais ce n'est pas pour moi, car j'expérimenterais encore d'autres violences de ce genre. Il me faudra quant à moi attendre des années pour comprendre que d'autres personnes vivent comme moi d'étranges événements !

Curieusement, peu de temps après, recommence en deux temps la valse de l'étrange.

Debout près d'une fenêtre du salon, méditant sur

cette phrase : « *Dieu ne châtie qu'au nom de la justice* ». Je cherche dans cette réduction symbolique le sens de la souffrance.

Soudain, je vois devant moi un homme affublé d'une barbe rousse affichant un rictus méprisant et un sourire dédaigneux. Comme si je regardais un vieux cadre ovale et ancien, le personnage occupe seul tout le médaillon, mais un élément me rend perplexe : le fond de cette photo vivante est d'un noir absolu. Je coupe vivement avec cette manifestation par une technique bien connue des médiums. S'enchaîne une autre rencontre. Cette entité prend le relais de la première pour me raconter son histoire. Apparaissant de la même manière mais sur fond blanc (différence majeure), je la laisse discourir car elle pleure abondamment sur un unique désir : entrevoir, ne serait-ce que pour un instant, la lumière de Dieu.

« *Je suis Sitarane, on m'appelait Sitarane* », voilà ce que j'entends. Deux présences totalement différentes viennent me percuter. Je ne suis sur l'île que depuis peu, je ne connais personne et surtout pas l'histoire locale. Il m'est donc impossible de cerner avec exactitude l'identité de ces désincarnés. Pourtant, si le premier se moque de moi, le second hurle de douleur en quémandant de l'assistance. Me renseignant auprès de quelques locaux, qui me regardent comme si j'étais porteuse du mauvais œil, je comprends à la suite de quelques explications vaguement énoncées la finalité de ces deux apparitions. Qui étaient-ils ? Le

premier s'appelait La Buse.

Entité malsaine (fond noir), pirate de son état, ce forban écumait les mers, pillait les galions qui croisaient au large, s'étant même attaqué en 1721 à un gros vaisseau portugais amarré dans la rade de Saint-Denis. Olivier Levasseur de son vrai nom, né semble-t-il en Normandie, aurait enterré ses trésors de guerre dans un endroit si escarpé qu'ils seraient introuvables, bien que régulièrement recherchés par des aventuriers d'un jour. Personne ne peut prétendre avoir déjà trouvé le butin maudit, mais si tel était le cas, la légende assure que toute personne détenant entre ses mains cette fameuse prise serait tuée sur-le-champ. Capturé par les autorités, il aurait été enterré dans le carré des maudits au cimetière de Saint-Paul, tombe régulièrement fréquentée par des touristes avides de sensations fortes, mais sa dépouille est-elle réellement inhumée dans ce lieu précis ? D'aucuns assurent que non, que seule la légende le pérennise dans ce petit coin que tous contournent, soumis sans le vouloir aux affres de la terreur. Chaque fois que je passais en voiture devant ce cimetière, je m'arrêtais de respirer. Je ne m'autorisais pas à laisser entrer dans mes poumons l'atmosphère qui s'en dégageait.

Sitarane reste pour moi une énigme quand on m'apprit que ce monstre sanguinaire s'abreuvait du sang de ses victimes sauvagement égorgées ! Je ne comprends toujours pas ses pleurs et son

puissant désir de trouver Dieu. Voilà un mystère que le petit homme spirituel ne peut appréhender. Avec ses acolytes, ils terrorisèrent le sud de La Réunion dans une période plutôt paisible. Tuant pour tuer, jouets de forces maléfiques incontrôlables et puissantes, ils étaient assiégés par le pouvoir de destruction. Ce Mozambicain condamné à mort maudit la foule en lui jetant un mauvais sort. Il fut décapité le 20 juin 1911.

Je sais que les regrets et remords incessants interdisent le repos de l'âme. J'entends alors une voix convaincante déclarer : *« allez dans la petite église que vous connaissez, cette petite église où tu aimes te recueillir. Tu verras un bouquet de marguerites aux pieds de la Vierge, à ce moment précis je t'aviserais. »*

Nous partons mon compagnon et moi de suite vers cette petite église, située un peu en hauteur sur une route passagère qui relie Saint-Pierre vers Saint-Philippe, minuscule chapelle dans laquelle effectivement j'aime me reposer. Aux pieds de la statue de la Mère de Dieu, un énorme bouquet de marguerites attend notre arrivée. Marguerite veut dire « perle » en latin. Pourquoi associent-ils là-haut la marguerite à la délivrance de Sitarane ? Cela me paraît totalement absurde. En prenant le symbole seul de « *la perle* », on sait qu'elle était utilisée en médecine pour traiter la mélancolie, l'épilepsie et la démence. Selon la coutume orientale, déposée sur un tombeau, elle régénère le mort en l'insérant dans le rythme cosmique. Elle symbolise la sublimation

des instincts, elle préfigure le royaume des cieux. La perle est aussi l'embryon d'une naissance spirituelle. La clarification de l'ordre supérieur me replonge de nouveau dans la loi des symboles.

Je suis rentrée sans le vouloir dans une spirale qui n'entend pas me lâcher aussi facilement. Je demande à Jésus de libérer cette âme des excès terrestres qui la rattachent encore à notre matière. Nous avons soudain l'impression que la libération est enfin acceptée, qu'elle peut désormais pénétrer dans un endroit méconnu afin de se repentir et d'expier pour les fautes passées. La tombe de Sitarane est un lieu de magie noire sur laquelle on retrouve régulièrement mégots et verres de rhum.

Sur le moment, bouleversée, je désire ardemment me reposer dans ce silence qui amène la paix, mais je constate amèrement que ce mot est un idéal qui ne me sera pas permis de savourer. Comme du baume sur une plaie, des grâces divines vont me réchauffer. Scène de théâtre, point de chute de divers plans qui se superposent sans jamais se pénétrer, deux metteurs en scène vont saisir l'espace de ma chambre, m'enfilant d'autorité « la tenue de vedette ».

Réveillée par un bruit doux et feutré, on m'éloigne doucement du calme nocturne censé remplir à lui seul cette pièce que je désire ascétique. Un vent léger, un murmure sibyllin rappellent à la majesté de mon l'âme un rendez-vous programmé. Mon corps et mon esprit suivent

ce chuchotement invisible.

Réveillée, mes yeux rivés sur le plafond (comme si une volonté m'obligeait à considérer cet endroit précis) se figent soudain devant un escalier en colimaçon qui s'abaisse d'un plan supérieur pour se fixer délicatement sur le carrelage blanc. Un homme emprunte ce dernier, mettant posément ses pieds sur des marches qui se dessinent au fur et à mesure qu'il avance, matière devenant dès lors stable et inerte. Dans une démarche souple, digne, mesurée, il continue doucement sa descente. S'arrêtant inopinément au milieu de l'escalier, il m'observe attentivement d'un regard qui s'interdit d'être sévère ou accusateur, enclenchant systématiquement par cette bonté suprême un lien de sympathie. Il continue ensuite sa progression vers mon plan matériel et animé selon un code précis et calculé. Je contemple dans un premier temps sa tunique blanche, fluide mais ajustée. Se mettant face à moi, Il m'inspecte ! Son rayonnement pur m'embrace. Singulièrement passive, je suis muette. L'être de lumière plonge ses yeux dans les miens avant de prononcer : « *On me dit que tu peux guérir* ».

Sur cette phrase anodine, il prend ma main gauche, la scrute intensément puis me regardant de nouveau droit dans les yeux ajoute : « oui, tu peux guérir, n'oublie pas tu peux guérir ». Me tournant alors le dos, il réemprunte l'escalier pour le gravir en sens inverse, accompagné d'un cortège de formes qui flottent autour de Lui dans cet espace

réduit mais incroyablement pur. La montée improvisée va brusquement disparaître pour laisser de nouveau mon mental en fusion. La profondeur sombre de mon âme se révolte. Qui est ce « *On* ».

« *On m'a dit* ». Je suis non seulement perplexe mais curieuse. Qui peut avoir prévenu cette forme corporelle que j'authentifie incontestablement ? Je suis hébétée car l'entrevue est grandiose, impressionnante : *JE RECONNAIS JESUS !*

Le Christ est une fois de plus venu vers moi, mais je ne comprends rien à cette conjecture totalement incontrôlable par ma logique et pourquoi ne pas l'admettre, et oui...une certaine hostilité.

Que veut dire tout ceci ? Je ne suis pas bigote, de plus le don de guérison au sens propre du terme n'est pas mon leitmotiv. Je suis hindouiste. Je vis selon l'enseignement d'un gourou, aussi, je pense que Jésus est venu personnellement me sortir de l'ornière dans laquelle je suis tombée. Pourtant encore aveugle, je fustige toute personne qui me rappelle au Catholicisme. Récalcitrante, je suis éminemment fatiguée et désabusée. Je ne prie ni Le Christ ni ses dignes représentants (les Saints) mais un être vivant, idolâtré, que je pense supérieur à tout autre tant par ses miracles que par un certain charisme.

Je pense que toute cette histoire va s'arrêter là, point final, à moi d'en comprendre la fabuleuse trame. Tout me permet de penser que j'ai

effectivement raison, car j'ai fait un rêve. Un rêve de taille par lequel Saï Baba impose de nouveau son autorité.

Il est là, sur le sommet d'un toit, pointant son index vers un horizon flou et obscur. Brusquement, je vois surgir près de moi papy de Pau qui me demande : « qui est ce petit homme sur le toit ? » Cette question m'est posée avec une certaine violence, une peur tangible. Ce petit nain qu'est brusquement devenu Swami l'inquiète au plus haut point. Pourquoi a-t-il pris cette forme de nanisme ? Je m'interroge mais plus je m'interroge, plus Baba me montre cet horizon menaçant. Ce paysage désolé, abandonné et aride ne présage rien de bon.

Lors de mon réveil, je garde pour moi cette impression amère que je veux murer dans le fond de mon cœur. Dans la matinée, le son strident du téléphone rappelle le quotidien et son cortège d'impératifs. Je prends mon carnet de rendez-vous quand j'entends la voix de Denise, ma marraine et sa fille m'annoncer : « *papy est mort cette nuit* ».

En toute modestie, je pense que je suis arrivée à l'extrême limite du défendable et du concevable.

Ils en jugent autrement...

Trois nuits plus tard, se reforme aussi étrangement que la fois précédente l'escalier fantôme. De nouveau en descend un Jésus diaphane, toujours vêtu de sa tunique neigeuse portant cette fois-ci entre ses mains une coupe argentée. Me la présente-t-il ou me force-t-il plutôt à examiner son contenu ? Un liquide rouge et épais semble bouillir à l'intérieur. Je le vois en ébullition,

prêt à sortir de son récipient pourtant conséquent.

Sur le bord de ce dernier se tient sagement en équilibre une colombe blanche, qui scrute l'âme que je suis non pas d'un pâle et obscur regard d'oiseau mais d'une étrange douceur de laquelle émerge une incommensurable puissance d'amour.

Majestueuse, elle reste parfaitement droite sur la bordure brillante, le temps nécessaire à Jésus de me faire boire, gorgée par gorgée ce breuvage spécial. Véritable mixture, je n'en saisis ni l'odeur ni le goût, mais je ne veux pas le boire.

Aussi, il prend ma tête dans son bras droit et me force à l'avaler. Je suis seulement dans l'instant présent, sans émotion quelconque. Au-delà de toutes formes de peur, de joie, d'étonnement ou d'orgueil, je suis anesthésiée par une force dominatrice contre laquelle je ne peux lutter.

Le lendemain matin, inévitablement une multitude de questions heurte mon conscient. On me fait comprendre pourtant de ne prendre que « *ce qui me sera donné* ». Quelques semaines plus tard, je vais plonger dans le monde de la connaissance et en ce sens, voici ce que je peux dévoiler.

Ma partie astrale s'éleva dans les airs, propulsée par une dynamique manifestement harmonieuse, maîtresse d'un code « royal » très éloigné de toutes nos conceptions basiques. Cette force occulte gratifia Kémit (ancien nom de l'Égypte). Je ne me suis jamais intéressée de près ou de loin à cette

civilisation mais elle me rattrapa. Pourquoi ? Je ne le sais toujours pas. Ma partie astrale prit une forme nouvelle. J'étais une silhouette immense, statique, face à une étendue qui s'ouvrait doucement devant moi comme un éventail, jusqu'à sa béance totale. Plongée et immergée à ce moment précis dans La Connaissance, nous n'étions pas deux entités autonomes et étrangères, mais Une, Unies, fondues, amalgamées. Je *savais* « *tout sur Tout* ».

Toutes les connaissances de la terre y étaient répertoriées, enregistrées à moins qu'elles ne fussent originaires de ce berceau très particulier, car une femme aux cheveux noirs et mi-longs, coupés droit au carré, posait lascivement sur cet éventail. Elle me paraissait vêtue avec le strict minimum. Je ne voyais ni sa poitrine ni le bas de son ventre, par contre, je voyais l'étendue restante de sa peau. La connaissance non statique n'en finissait pas de m'avaler pour ne faire qu'un seul corps avec moi. C'était incroyablement édifiant ! Chaque homme sur cette terre m'était familier.

Qui suis-je pour me permettre d'affirmer tout cela ? Rien, ni personne, seulement je retranscris ce qui m'a été donné de recevoir. Sans commentaire, sans affabulation (c'est déjà douloureux comme expérience) je donne et redonne avec un nom d'emprunt. Si je veux faire une ébauche de synthèse sur ce parcours jusqu'à présent complexe, je m'échoue inévitablement sur le rivage de la confusion. Un soir, alors que mon

égo prend la décision arbitraire de ralentir le rythme rapide de cet enchaînement ésotérique aux formes plurielles, je suis de nouveau réveillée par une présence que je devine proche de ma tête.

Je distingue une petite forme habillée de couleur safran, qui se penche mollement vers moi. Encore traumatisée par ma lutte avec le squelette de la mort, je hurle : « au secours maman, au secours ».

J'appelle ma mère, j'ai soudain besoin de sécurité, de tendresse, de force. Cette présence me terrifie mais je reconnais immédiatement celui que j'appelle mon gourou. Incliné vers moi, il me regarde surpris par mon attitude quand je devine sa question : « *pourquoi cette peur, qu'as-tu, que t'arrive-t-il ?* ». Brusquement, sans que j'analyse précisément comment, je me retrouve sur le seuil de ma chambre avec l'étrange impression de porter la couette de mon lit sur le dos. Cette curieuse forme que je suis, actrice et spectatrice, transcende le manifesté.

Je défie de nouveau le monde des lois rationnelles. Si je me dirige vers un endroit non défini par mes sens visuels, je me souviens m'être retournée afin d'observer une fois de plus le père de mon enfant. Je me vois endormie à ses côtés, mon double physique se reposant loin de sa partie astrale. Cette nouvelle forme présuppose un événement pour le moins bouleversant. Je ne me trompe guère ! Brusquement, on me pousse dans un immense gouffre noir. Je chute vers un fond infini, sorte de grand puits noir. Je suis une

démence qui essaie par tous les moyens de reprendre ses facultés pour sortir de cet endroit glauque dans lequel on m'a volontairement précipitée.

Soudain, je vois de nouveau Saï Baba à mes côtés qui me prend par la main pour me sortir de ces ténèbres, me remontant tout en écartant les bras comme s'il volait. Je plane derrière lui dès que nous sortons tous les deux de ce tunnel. Nous survolons le sentier très enchevêtré d'une obscure forêt qui débouche inopinément sur un mont.

D'immenses vignes aux rangées parallèles et parfaites s'épanouissent dans un climat doux et tempéré. Il n'y fait ni trop chaud ni trop froid, c'est une ambiance idyllique, la douceur de la vie. Je survole toutes ces vignes, j'en admire chaque pied de cep. Je prends conscience brusquement que Baba n'est plus à mes côtés, il a étrangement disparu, je suis seule mais non perdue quand je me retrouve de nouveau ex-abrupto dans mon lit. Dès lors, ma vie prend un tout autre sens. Je demande à tous mes amis célestes un semblant de réponse, je désire ardemment comprendre le motif de ce voyage astral. Pourquoi me fit-on approcher de ces vignes, lesquelles n'ont pour moi aucune signification symbolique ? J'essaie de trouver l'ouvrage qui va enfin m'apporter la ou les réponses à toutes mes expériences que je qualifie d'initiatiques.

Remontant le cours du temps, je m'accroche néanmoins à cette dernière aventure pour le moins

déroutante. Que veut dire cette rangée de vignes, et d'ailleurs pourquoi des vignes alors que nous sortions d'une forêt? Depuis quelques semaines, je vis un malaise intérieur déstabilisant.

Je ne supporte plus ces gens qui font preuve d'une foi très superficielle, appelant Dieu lors de moments pénibles puis le délaissant aussi soudainement quand leur requête est « *bénie* » ou « *refusée* ». L'homme ne supporte pas l'insensibilité du Seigneur face à sa demande ponctuelle et intéressée. Que dire de sa haine quand cette dernière n'est guère exhaussée? Pour de nombreuses personnes, l'obligation manifeste de Dieu à leur égard passe par l'écoute de leur supplique et l'arrangement soudain de leurs problèmes égotiques. Je dis souvent que « le Père » n'est pas une vache à traire, que l'appeler uniquement par intérêt est totalement voué à l'échec, sauf quelques exceptions qui relèvent d'une grâce inexplicée. Quant à moi, j'essaie de communier de mon mieux avec les êtres de lumière, communion dure et laborieuse de mon côté. Cet accord imparfait fait naître de curieuses expériences.

Par une chaude après midi de mai, rompue par une matinée professionnellement chargée, je mets mon corps en état de relaxation en adoptant la position du lotus. Je n'ai pas le temps de m'impliquer dans ma méditation quand je suis transférée d'office dans une autre époque. Saï

Baba, encore à mes côtés, me fait pénétrer dans une immense salle.

Chose curieuse: nous sommes comme deux miniatures, deux lilliputiens, deux insectes que l'on peut aisément écraser.

Nous squattons innocemment l'angle d'une gigantesque pièce. Je regarde de suite les alentours, cherche l'obstacle majeur et imprévu qui viendrait nous importuner, voire, horreur suprême nous aplatir mais rien.

Tout à coup, un être magnifique rentre dans la pièce mais je ne le vois que de dos. Je suis décontenancée à la vue de ce dernier car il est quasiment nu. Je peux en toute objectivité admirer ses fesses bien qu'il ait sur le sexe un semblant de pagne. Venant d'une famille très conventionnelle, la nudité est pour moi la conséquence d'un laisser-aller inacceptable. Mon gourou ne cesse de ricaner surtout quand nous voyons l'étranger s'étendre sur un genre de couche dure, identique à un gros rectangle de pierre en granit gris. Epilé sur tout le corps, je fixe particulièrement ses joues aux pommettes proéminentes qui accentuent la précision de grands yeux larges et bridés. De type oriental, sa bouche est charnue, pulpeuse, admirablement dessinée.

Deux félins domestiques, dont une superbe panthère noire quémangent quelques pitances. Etendant le bras vers une coupe, il se délecte d'une modeste collation composée de grappes de raisins et de fruits secs. Saï Baba me présente quelqu'un tout à fait inconnu par ma culture trop superficielle

de l'histoire Egyptienne : Akhénaton.

Appelé également Aménophis IV, on date son règne aux environs de 1364 à 1347 av. J.C. L'Egyptien voyait en l'astre solaire la force créatrice et vitale du monde manifesté.

J'ai devant moi, en sa personne, un homme qui a mal au dos et qui grâce à la chaleur solaire soulage ses douleurs dorsales. Soleil guérisseur par conséquent adoré. Soleil divin, bénéfique, non seulement pour la culture et les récoltes, mais aussi pour l'homme dont il soulage les maux. Si je peux le contempler à loisir, Akhénaton par contre n'a aucune idée de notre présence dans cette pièce.

Nous voguons dans une autre perception, une autre dimension incompréhensible par la logique. Je ne peux donner de plus amples explications mais c'est ainsi. Nous avons également le loisir de contempler la voûte céleste, comme si ce palais en plein désert ne supportait aucune toiture.

Le pharaon habitait Tell-el-Amarna, lieu sacré par excellence, peut-être le témoin du berceau originel de la religion universelle. Mains tendues vers le soleil, ainsi priait-il dit-on! Si certains parlent de « prier » au sens classique du terme, je suis témoin et ce que je vois n'a pas de sens commun avec le désintéret et l'amour que l'on porte à la divinité en l'aimant chaque jour, pour l'aimer sans rien lui demander en retour. Le pharaon interpellait le soleil pour le soulager des maux quotidiens dont il souffrait.

Les vertus de la chaleur lui apportaient ce bien être qu'il obtenait, naturellement. Si l'on se rend au

centre thermal de Serre Chevalier, on peut voir ce genre de plaque éclairé actuellement par des lumières artificielles.

Sidérée, muette, je me trouvais il y a quelques années seulement, face à cet objet qui avait l'air de me dire: « *non, tu ne t'es pas trompée, je soulage par ma chaleur les maux lombaires, je suis comme tu m'as vue, rassure toi, tu n'as rien inventé* ».

Baba et moi partons de ce lieu particulier, étrange, magnétique, hautement chargé de puissantes vibrations. Je scrute pour la dernière fois les étoiles scintillantes dans ce ciel couleur encre bleue. Je suis à présent dans un autre endroit. Bizarrement, je me retrouve de nouveau seule sans Baba à mes côtés.

Une femme marche vers moi. Au premier abord, elle manifeste à mon égard une haute bienveillance. Je ne suis pas rejetée, mais encore une fois attendue. Mon passage est prévu et le décor planté.

Me précédant, elle me fait pénétrer dans une grande pièce sobre, d'une hauteur impressionnante qui permet à de grands et hauts voilages blancs d'en accroître l'éclat et le prestige. Cette étrangère qui se montre à mes yeux de profil me regarde brusquement de face. Je vois nettement l'ensemble de son visage.

Il est coupé en deux, plus exactement une moitié est jeune et lisse, l'autre vieille et ridée. Sans savoir qui elle est précisément, la partie astrale que je suis la connaît parfaitement. Elle me murmure alors :

« *je te soulève le voile de la connaissance* ».

Apparaissent derrière ce voile fin, nacré et transparent la barque Solaire des Egyptiens, puis à sa droite, se dresse une énorme croix de bois, foncée, lourde, triste, impressionnante, qu'ils dénomment : « *la Croix du Christ* ». Quand cette femme retourne son profil jeune vers moi, je m'entends hardiment questionner : « *parle-moi d'Osiris* ».

Je ne me suis jamais interrogée sur les caractéristiques de l'Égypte, que ce soit sur le plan religieux ou la vie traditionnelle. Je connaissais par quelques bases scolaires la prépondérance du divin dans la vie usuelle. Nous sommes tous, à différents niveaux, interpellés par les traces laissées, nous montrant ainsi l'incontestable grandeur de leur culture avant la fatale décadence.

La civilisation égyptienne s'étend avec une continuité remarquable. Quant à moi, je parle d'Osiris ! Je ne sais absolument pas pourquoi je fais cette répartition presque impudente, sauf s'il me reste peut-être un acquis d'une autre vie ? Elle rétorque vivement : « on ne peut rien dire sur Osiris, sauf ceci, regarde ». Tout en parlant, elle soulève un autre voile qui protège une grande boule translucide, extraordinairement pure dans laquelle évolue une énergie filamenteuse et bleutée. Le bleu est la plus profonde des couleurs, la plus immatérielle, la plus froide et dans sa valeur absolue la plus pure. Le bleu est le chemin de l'infini qui dématérialise tout ce qui le touche. Le bleu est

la couleur de l'oiseau du bonheur, oiseau proche mais pourtant inaccessible. Le bleu n'est pas de notre monde, il suggère une idée d'éternité d'où son importante signification dans la métaphysique.

Couleur supraterrrestre, elle colle à l'idée de la mort. Les murs des nécropoles en Egypte sur lesquels se détachent des scènes en ocre rouge représentant le plus souvent le jugement des âmes, sont recouverts d'un enduit bleu. L'Égyptien considère cette couleur comme la couleur de la vérité. Vérité, mort, et Dieux vont ensemble dans l'azur élyséen. Le bleu est synonyme du détachement de ce monde, synonyme aussi de l'envol de l'âme libérée vers Dieu. Cette couleur peut aussi représenter la castration, l'ablation, le manque.

J'ai envie de m'étendre quelque peu sur la barque solaire. Cette barque que j'ai pu contempler, d'un bois aussi sombre que la croix, de couleur identique, comme si ces deux objets avaient été taillés dans le même tronc d'arbre. Posée à gauche de la croix du Christ, la barque solaire s'aventure sur les territoires de l'au-delà ! Halée par les dieux à l'aide d'une corde, elle est non seulement guidée par l'intuition mais aussi protégée par la magie. Dieu agraire, Osiris est étroitement relié à la nature et à la végétation. Il symbolise également le cycle des naissances et des renaissances. Dieu des morts du panthéon égyptien, on en fait également un dieu ressuscité.

L'histoire égyptienne me rattrape maintenant

dans mon présent, car je découvre qu'un dieu appelé BABA faisait partie de la suite d'Osiris. Dieu obscur, il ose insulter le maître universel en lui reprochant son manque d'autorité. Blessé, le maître se retire dans son palais tout en se confiant à sa fille Hathor sur ce manque évident de respect. Hathor, femme énergique, persuade son père de reprendre le cours du procès dans lequel Baba est intervenu, lequel procès voit aussi s'affronter Horus et Seth. Excédée, Isis propose de placer cette haine devant Atoum, le prince puissant de l'Héliopolis et devant également Khépi qui réside dans sa barque. L'intervention D'Isis provoque la colère de son frère qui refuse de poursuivre tout débat devant cette présence féminine non désirable. Les débats vont se poursuivre dans une île appelée « l'île du Milieu ». Le passeur (le dieu Anti) reçoit l'interdiction formelle de faire passer toute femme ressemblant à la déesse.

Mais on sait qu'elle est une grande magicienne, aussi, grâce à un subterfuge puissant, elle se change en vieille femme courbée et ridée. Le passeur reçoit en guise de paiement pour cette traversée un anneau d'or. Arrivée dans l'île, la déesse reprend son apparence de jeune femme, belle et racée. L'anneau possède des pouvoirs magiques sur le plan ésotérique. Toute la puissance d'Isis se résume au mot « *magie* », cette domination matérielle et spirituelle. Dans tous les cercles ésotériques, elle incarne l'initiatrice, celle qui détient les secrets de la mort, de la vie et de la résurrection. On connaît ses pouvoirs infinis. Elle

incarne le principe féminin, le seul principe qui permet la fécondité et la transformation. La magie est omniprésente en Egypte.

Vierge de toutes ces connaissances, je reprends brusquement possession de mon corps, surprise de l'enseignement hermétique soudainement prodigué, émerveillée par cette remontée subite dans le temps. « *La connaissance est un vaste océan, mais on ne connaît de ce dernier que les quelques coquillages et galets ramassés sur le sable* ».

Peu, fort peu en vérité ! Je veux ajouter aussi ceci : je ne suis pas égyptologue, je ne m'intéresse toujours pas (pour en mesurer avec maîtrise la parfaite et totale connaissance) à cette antique culture. Elle m'a poignardée par sa légende et sa mythologie. Je suis marquée à jamais par une balafre inexplicable. Par cette soudaine révélation, avec tous les symboles identifiables explorés, personne n'a le droit d'avancer, ni de supputer que ces mystères passés, ces archétypes divins relèvent d'une pure allégorie. Un historien doit ouvrir son troisième œil s'il veut en pénétrer tous les mystères. Le climat général qui se dégage de cette brusque remontée dans le temps ignore la composite pourtant importante de la notion d'amour.

Si j'explore un inconnu aux antipodes de la science, ce manquement pourrait être le facteur majeur de la décadence de cette civilisation.

L'Egypte aurait-elle fait les frais de cette absence totale d'amour ? Remplaçant par des pratiques magico-religieuses cette loi fondamentale qui

permet à la création de coexister avec des énergies opposées dans l'ordre universel ; système inintelligible qui est à la base même de la vie, en provenance directe de la clémence et de la bonté divine.

Si mon entrée dans cette dynastie pharaonique reste une énigme totale, réaliste, je bloque toute nouvelle ouverture médiumnique. Seule avec moi-même, je suis comme le petit homme de Folon qui flotte de long en large dans le ciel, aplanissant par ses bras étendus des forces différenciées et indisciplinées...

J'assiste alors passivement à la vulgarisation de phénomènes occultes, salve tournoyant autour de moi, testant ma résistance. Ces esprits plaisantins se précipitent sur moi, me réveillent dans la brûlure de cette chaleur nocturne, me tirent par les chevilles tout en allumant la lumière du plafonnier avec audace, désireux de me sortir du sommeil profond et paisible qui m'enveloppe.

Une jeune réunionnaise, morte en couche, met sur mon drap blanc divers documents, quémandant mon intervention rapide dans une succession qui semble au premier abord léser ses deux aînés. Notre conversation purement télépathique est uniquement en créole (le créole est un français importé qui s'est modifié et adapté pour servir de véhicule entre les maîtres et leurs esclaves) mais ce qui est étonnant, c'est que je comprends parfaitement tout ce qu'elle me dit. Derrière elle, passe et repasse un petit homme d'un âge avancé,

décédé depuis quelques décennies. Fut-il le propriétaire de cette maison ? Connue pour être hantée, de nombreux locataires partirent dans la précipitation en entendant un vacarme de portes et de placards s'ouvrant à l'unisson, en voyant sursauter sur la gazinière la marmite préposée au carry, le trouble fête plaquant parfois sa main glacée dans le dos d'une femme qui prend tranquillement son bain. Il éteint la lumière des toilettes. A notre exaspération foudroyante : « *arrête, ça commence à suffire, allume* », la loupiote brille de suite.

Maxence, cible fragile, jouet sensible de ces paramètres aliénants se réveille brusquement tout en pleurant, se lève en hurlant, marche comme un somnambule. Malgré ses yeux ouverts, bien que le secouant, il ne me reconnaît pas. Je dois impérativement le dégager à l'encens. Maxence régulièrement éprouvé dans son corps, charnellement possédé, d'où la grande complexité de la lutte que je dois engager.

Cédric qui vient se faufiler en pleine nuit dans mon lit tant il a peur dans sa chambre en entendant un « *glouglou* » dans son armoire, laquelle armoire renferme une gourde de rhum laissé par un copain de peur de se faire semoncer par ses parents. Comment dois-je réagir face à cet œil blanc qui me nargue à un mètre du sol, inactif, immobile mais présent ! Annihilant toute peur justifiée, je me lève promptement pour me diriger vers lui, le traverse avec la gloire du vainqueur, narquoise envers ce

globe inerte. Mon corps se hérissé instantanément au contact d'une froideur morbide avec laquelle je me querelle.

Roulez, roulez petites billes, le choc de vos sphères de verre réveille toute la maisonnée. Quel est donc ce mini-coup de poing donné avec force sur mon genou droit, si précis que je ressens chaque phalange de ce membre téméraire et hostile ?

Allongée sur mon canapé, tenant dans mes mains une revue, mon regard s'obstine à inspecter une longue forme grise qui, un court instant, se place statique devant moi. L'inspection faite, le spectre fonce vers mon corps recroquevillé sous l'effet d'une vive contorsion, n'osant me percuter puisqu'au dernier moment, il prend le soin de m'éviter préférant prendre possession d'une fougère touffue qui orne l'angle du mur. La plante tressaille de toutes ses branches sous l'inconvenance de cette manifestation intempestive.

Cette apparition n'est peut-être pas méchante, cherche-t-elle plus simplement une présence humaine, synonyme de compagnie ?

Je pourrais dire et redire : « dur, dur d'être médium ».

Je ne désire pas entrer en communication avec ces âmes, elles viennent me perturber sans que je les sollicite. Au-delà de toutes ces manifestations, j'étais et reste convaincue que toutes ne montent pas, certaines restent en stagnation ou attente sur

cette terre, communiquant d'une manière ou d'une autre, dans le seul but d'attirer notre attention.

Quelques nuits plus tard, je suis réveillée par la caresse d'une main douce et chaude, sensation étrange dont le seul but est d'atténuer toute notion de peur et d'effroi. Chose inimaginable, quand j'ouvre les yeux, un œil colossal me donne l'ordre de prier en répétant sans cesse « prie, Joëlle, prie »! Je regarde le réveil qui affiche deux heures vingt deux du matin. Alors, sans bien comprendre ce que je récite, dans une semi léthargie, petite chose endolorie, immergée sous les vapes d'un sommeil brusquement écarté, je retourne vers la religion de mon baptême en récitant de façon très mécanique une série de « *Notre Père* ».

Mon cœur devient organe obéissant, qui se met d'office en osmose avec l'appel impérieux. Délicatement l'oeil reprend la parole. J'entends : « *cela suffit, arrête de prier* » S'étiolant doucement devant moi, il finit par s'effondrer totalement en devenant spirale pour se perdre dans le néant. Je décide de repartir vers la Métropole, non seulement pour faire le point sur toute mon histoire, mais pour prendre aussi une décision personnelle qui touche l'affectif.

Pourquoi choisissons-nous la ville de Nîmes ? Réelle question pour laquelle je n'ai toujours pas trouvé de réponse. Est-ce la douceur du climat, la perspective de nous plonger dans les paysages à la Pagnol de cette Provence souvent chantée par les

troubadours ? L'attrait pour ces couleurs lumineuses qui ont fait rêver tant de poètes, d'écrivains ou de peintres ? Une lumière éclatante, une torpeur sensuelle, presque impudique provoque le travailleur laborieux. Le gardian veille avec son petit cheval blanc sur le dieu camarguais, cet animal roi qu'est le taureau. Il nous regarde curieusement avec ses gros yeux sombres et saillants ; il balance de droite à gauche une queue plantée bas ; il impressionne par son côté dédaigneux, fier et arrogant qu'il revêt en rentrant fièrement dans l'arène.

L'étang de Vaccarès, immense réserve nationale permet aux oiseaux d'y venir y nidifier en toute liberté. Simple halte dans leur longue migration, ils côtoient les sarcelles, les hérons et les flamants roses. Le petit cheval blanc se fait complice dans l'amour des grands espaces. On observe en silence les poules d'eau qui vivent cachées dans la végétation des marais. On remarque une buse, perchée sur son arbre, l'œil à l'affût, cherchant l'erreur fatale d'un audacieux qui s'éloigne de sa colonie...« *oisillons et mulots, l'épervier rôde, faites attention !* » « *Pâquerette, pâquerette, il y a des gouttes d'eau sur ta collerette et tu plies un peu le dos avec tes jolies sœurs* ». Fleurs éclatantes du printemps aux nuances toujours nouvelles. Les iris et les genêts gonflent par leur couleur dorée quelques touffes esseulées, jouant de leur ambre pour faire oublier le tamarin, les camomilles, les giroflées mauves, rivales de la saladelle, la fleur

sacrée du Camarguais ! « *Petites mignonnes, vous vous faites belles mais gare au vent printanier qui peut vous balayer* ».

La Camargue à elle seule est un poème que l'on ne se lasse pas de déclamer. Mes seuls moments de bonheur sont les jours de marché, me promenant nonchalamment dans cette cohue explosant par mots et par gestes. En français ou provençal, les commerçants chantent les vertus du thym et du romarin. J'admire les étalages des légumes bigarrés, subtilement superposés, savamment organisés, chatouillant nos narines par leurs odeurs et leurs couleurs. Ce langage secret de l'agriculteur au converti de l'équilibre et de la symbiose avec mère nature me fait renouer avec la création.

Je suis en accord avec des notes de musique jouées agilement sur un mystérieux clavecin. Il y a la mélodie mais pas les artistes.

Je m'avance trop vite car « *on* » n'a pas prévu de me laisser tout simplement inactive et oisive. On veut me faire danser, ils vont m'y obliger. Je ne connais pas les Saintes Maries de la Mer ! J'ignore tout de la légende qui s'y rattache, par conséquent, quand j'entre dans cette église forteresse dans le but de visiter un lieu pur, je suis loin de me douter qu'une fois encore les témoins du Christ désirent se manifester. Sans bruit, c'est sur la pointe des pieds que je lorgne une chaise vide au milieu d'une rangée de personnes attentives au sermon prêché. Il faut attendre la fin de la célébration pour

déambuler librement dans cet ensemble d'un intérêt architectural exceptionnel, comme l'a fait remarquer l'abbé Jean Morel.

Cette petite église aurait été bâtie sur un ancien oratoire élevé par les Saintes en lieu et place d'un temple païen. Les murs épais et les ouvertures étroites permettaient aux habitants de se protéger en cas d'invasion des peuplades venant du Nord ou du Sud. Relève-t-elle d'une église ou d'une sainte fortification ? On reste toutefois pantois devant cet édifice pittoresque qui est décrit comme « *une chapelle moult avenant, dévote et belle* ». Je trouve cette messe longue et ennuyeuse quand mon regard se pose sur une quantité d'ex-voto dédiés à « je ne sais qui ». J'ose écarquiller mes yeux devant une barque miniaturisée sous laquelle quelques bouquets délicats sont déposés. Je vois en cette manifestation la dévotion des marins envers Dieu pour des vies sauvées de la violence des flots. Ceci est très logique, car une barque dans une église, élevée face à l'océan, est la représentation symbolique par excellence de l'hommage, de la déférence et des louanges rendus à Dieu par les hommes de la mer.

Brusquement, je ne me sens pas bien. Deux présences impérieuses viennent de m'encadrer. Je suis oppressée par deux forces complémentaires, extrêmement influentes, d'une magistrale radiation. Cernée par ces deux gardes du corps infiniment protecteurs, je sais intuitivement que ces volontés

ne me veulent aucun mal, elles désirent seulement m'assurer et m'informer de leur réelle existence.

Alexandre qui me voit toute blanche accourt vers mon siège. Il me tient par le bras tandis que j'essaie de m'asseoir doucement.. La messe se termine, je vais nettement mieux. Croisant l'officiant, outre le bonjour courtois que nous échangeons, il nous propose de visiter la crypte. L'odeur qui y règne me dérange, je n'ose respirer la fumée des cierges intercesseurs, surabondante et asphyxiante. La chaleur est pesante ! En toute hâte, je regagne l'extérieur, fatiguée par cette foule qui se presse autour d'un reliquaire. Je déteste la cohue pour l'agitation et potentiellement le danger qu'elle dégage. Je propose aux enfants d'aller prendre une boisson chaude. Le bistrot serait-il plus attirant que la maison de Dieu ? Ma sophistication intellectuelle frise la caricature. Je pose maintenant quelques questions au garçon de café. Quel est donc ce saint que l'on vénère dans la crypte ?

- *Vous n'êtes pas de la région !*

- *Non, nous venons de l'île de La Réunion, bien que Métropolitains.*

- *Vous ne connaissez pas les Saintes !*

- *Les Saintes... l'île proche de la Guadeloupe ?*

- *Non, nos Saintes Marie Jacobé et Marie Salomé ?*

- *Je regrette, mais ces deux noms ne me sont pas familiers.*

Il commence : « *Peu de temps après la mort de Jésus, juste après les premières persécutions qui*

virent la lapidation d'Etienne et la décapitation de saint Jacques, les juifs décidèrent de se débarrasser de tous les disciples et amis du Christ.

C'est ainsi qu'ils jetèrent dans une barque sans mât, sans cordage et sans vivre Marie Salomé, mère de Jacques, Marie Jacobé une des deux amies de La Vierge, Marie Madeleine, Sara une très jeune servante égyptienne, Lazarre et Joseph d'Arimathie.

Le pouvoir juif pensait que les tempêtes, la famine, tous les dangers recensés venant du ciel ou des eaux auraient raison de cette petite colonie. Mais Dieu protégeait ses enfants. Ils arrivèrent sains et sauf bien que totalement épuisés sur la côte camarguaise. Ils durent construire une cabane pour se protéger. Peu à peu, la communauté du Christ décida de se disperser. Lazarre partit en direction de Marseille accompagné pendant quelques temps de Marie Madeleine, qui s'éclipsa rapidement pour rejoindre un endroit appelé «la Sainte Baume», grotte perdue dans le fin fond d'une forêt dense. Joseph d'Arimathie partit dit-on avec le Saint Graal pour les Pyrénées puis gagna la région de la Bretagne avant de s'installer définitivement en Angleterre; quant aux deux Saintes, malades et âgées, elles restèrent sur place en compagnie de Sara la servante ». La légende affirme aussi qu'un autre membre faisait partie de l'équipage et qu'il s'agissait de Maximin. C'est lui qui aurait construit par ailleurs un petit oratoire dès leur arrivée. Cet oratoire devint vite un lieu de

pèlerinage, et dès 532, l'archevêque saint Césaire approuvé en cela par le pape Jean II y établit une communauté religieuse. Peu à peu, de nombreuses habitations s'établirent tout autour, fondant dans un premier temps un village, puis un gros bourg.

Le Xème siècle fut bouleversé par une série de ravages exercés par les Wisigoths, les Sarrasins, les Danois, y compris divers piratages de peuples africains. La Camargue fut quasiment détruite, il ne resta du gros village que l'oratoire de Maximin auprès duquel reposaient les deux saintes. Avant de partir, les habitants avaient eu l'initiative de protéger les deux tombes par une grande plaque de pierre, qui permettrait ultérieurement de les identifier de suite.

Un vieil ermite, quasiment centenaire, en était le gardien. En 1447, la renommée des lieux était-elle que le roi René d'Anjou, comte de Provence ordonna une enquête approfondie afin d'établir l'authenticité des reliques. Au-delà de toute espérance, les résultats furent si concluants qu'il se rendit d'office sur place. Sur l'ordre du pape Nicolas V, elles furent consacrées puis enfermées dans une châsse. En 1793, les révolutionnaires pillèrent et saccagèrent l'église, mais là encore, Dieu veillait sur ses servantes, car des villageois, avec à leur tête le curé Abril, retirèrent de la précieuse châsse les reliques, les enfermèrent dans une grossière toile de lin pour être enterrées dans la propriété d'un homme pieux. Elles furent restituées à l'église en 1797.

Actuellement enfermées dans deux châsses

accolées en bois de cyprès, les reliques de Marie Salomé et de Marie Jacobé attirent des milliers de fidèles. Sara, leur servante fut officialisée « Patronne des Gitans ». Elle repose dans la crypte creusée sous le chœur ».

Je ne sais toujours pas pourquoi les deux Saintes sont venues de cette manière si particulière me prévenir de leur réelle présence dans ces lieux saints, mais je revins souvent par la suite leur demander aide et protection. Assise tranquillement sur mon lit, je demande la clarté sur toutes mes faiblesses. Devant moi, un meuble japonais accapare mon attention car je ne l'avais jamais vu aussi beau. Je l'ai pourtant acheté, mais je découvre divers décors cachés dans le moulage principal.

Brusquement, je ne suis plus devant ce dernier, mais en altitude ! Je le vois de haut, je comprends alors que je lévite. Assurément ma partie astrale. Instinctivement, je baisse la tête et aperçois maintenant le dessus de ce dernier.

C'est totalement fou comme expérience. Sans comprendre ce que j'expérimente, je vois soudain un grand labyrinthe aux chemins étroits et obscurs, renfermant le genre humain que nous sommes. Ces hommes fiers et arrogants sont représentés par une multitude de fourmis noires et agressives. Elles foncent activement contre des murs sombres, fourmis noirâtres méprisant magistralement la lumière abondante qui éclaire pourtant un méandre contigu. Une voix grave tonne : « voilà l'homme ! »

Si la fourmi est le symbole de la vie industrielle et laborieuse, elle est aussi celui de l'attachement excessif aux biens de ce monde. Des années plus tard, alors que je compulsais des livres dans une bibliothèque, je fus séduite par une couverture représentant un ange gardien, l'ange de l'annonciation de la Cathédrale de Reims.

Etrangement, l'auteur, Jeanne Bourin, expliquait son retour à la foi Chrétienne grâce à deux songes. Le premier mettait en vedette des anges, encadrant une charrette emplies d'âmes, dans le but de la conduire au séjour des morts, quant au second, il m'interloqua totalement. *« Assise en face de moi, disait-elle, il y avait une petite femme noire aux gros yeux saillants. Elle ressemblait à une fourmi, je le savais de façon certaine, je savais que j'avais devant moi une personnification de la mort. Cette fourmi était la mort »*. Très connue pour ses romans à succès, Jeanne Bourin n'est pas une farfelue, ni une illuminée. Ces deux songes ont changé radicalement le cours de sa vie, comme cet au-delà qui m'a brutalement pénétrée, pour ne plus me quitter. On ne choisit pas, on est choisi !

Peu de temps après cette lévitation inexplicable que je ne désire nullement approfondir car je sais d'office que ce n'est pas nécessaire, une sourde présence me réveille aux alentours de minuit. Reposant mon oreiller derrière ma tête, j'écarquille les yeux devant le spectre d'un petit prêtre peu avenant, que je trouve franchement laid. Sa coiffure est loufoque, son nez que je qualifie de *« cyranien »*

défigure ce visage duquel émane pourtant une immense tendresse. Habillé d'une soutane noire et d'un genre de chasuble blanche, courte et brodée, il se tient droit au pied de mon lit, lève haut les bras m'offrant comme spectacle la vision d'un superbe ostensor en or.

Le paradoxe entre la laideur corporelle et la beauté de l'âme est désarmant. Je vois une profonde souffrance sur le sillon de ses rides faciales, une grande piété sur son front dégarni, un courage exemplaire sous ses frêles épaules, une grandeur réelle malgré sa petite taille. Il me parle de façon succincte en répétant par deux fois : « *communie, Joëlle, communie, va communier !* »

Le plus étrange dans tout cela, c'est qu'en arrivant à Nîmes, j'avais eu l'occasion de parler à un prêtre sur l'intransigeance de l'Eglise face aux personnes divorcées. Elles n'avaient plus le droit de communier. Trahies par la vie, elles devaient briser les liens du mariage, liens bafoués, salis par des mœurs parfois violentes, par des conjoints menteurs, cavaleurs.

Comme dit cette amie à son mari en apprenant que non seulement il l'avait trompée mais aussi fait un enfant à une autre : « *ce soir tout est mort, tu as tout sali, tout pourri, sois fier et content de toi, respire la tête haute, je m'en vais* ».

Victime, cette femme devient fautive, la communion s'éloigne d'elle, elle n'est ni respectable ni respectée, mise au ban des accusés ! C'est ce

que je compris quand cet homme qui entendait diffuser la bonne parole m'objecta : « *vous êtes une femme divorcée, je vous interdis de communier* ».

Je rétorque : « *je suis hindouiste et je n'en ai rien à faire* ».

J'accomplis de surcroît avec ces mots lancés comme des flèches, le geste de « raz le bol » de vos bêtises en mettant ma main sur le dessus de ma tête afin de dire: « coupez ».

Non membre de cette église de cathos entêtés, je ne connais pas l'existence de ce pieux personnage qui se présente à moi. Mais la subtilité, la finesse divine se sont appropriées du corps de ce saint pour me donner raison dans ce débat.

Je suis heureuse pour l'instant de recevoir l'aval Suprême. Quant à moi, je désire repartir, quitter la Métropole. « *Marthe, aide-moi* ». Je demande l'intervention de Marthe Robin. Dès que nous redescendons de la ferme dans laquelle j'ai pu me recueillir devant son tout petit lit, Alexandre me regarde et dit : « *Demain je pars te chercher ton billet d'avion, tu retournes à La Réunion* ». Hourra, Youpi, merci Marthe !

Deux nuits plus tard, mon corps astral bascule dans une grande piscine pleine de cendre noire que j'associe à de la Vibhuti, la cendre de Baba. A mon réveil, je ne reconnais plus Alexandre! Je fais la subite analogie entre sa masse inerte et celle d'un tronc d'arbre. Je suis sans émotion. Il est brusquement devenu un parfait inconnu. Je me dis

tout bas : « qu'est-ce que tu fais avec cet homme que tu ne connais pas ? » La passion est morte, vive la vie. Je ne peux partir sans montre, aussi ai-je programmé la nécessité de cet achat ce jour même. Rentrant dans une bijouterie nîmoise, je vais vivre un phénomène totalement inexplicable.

Une jeune femme s'avance vers moi me demandant si elle peut m'aider dans mon choix. J'écarquille les yeux devant l'image étonnante de cette fragile personne. Je la vois comme si elle se tenait derrière un écran de radiologie. C'est une forme squelettique abondamment couverte de masses blanches, censées représenter ses désordres organiques. De manière péremptoire, je lui expose tous les maux dont elle souffre, notamment un problème gynécologique (ce qu'elle me confirme).

Je vois aussi des problèmes sur son fils d'origine parasitaire. L'exactitude de mes visions la bouleverse. Je ressors aussitôt, affectée par cette voyance qui mélange les genres.

Trop c'est trop, je leur hurle dessus ! Mais qu'attendent-ils donc de moi ?

J'ai l'impression d'être ballottée entre des forces non maîtrisables qui se jouent les unes des autres. Pourtant, je n'ai jamais fait de spiritisme, de magie noire, c'est extrêmement dangereux d'appeler des énergies totalement inconnues et incontrôlables. Oui les fantômes existent, oui après la mort il y a la vie, mais il y a aussi une quantité d'esprits qui ne montent pas, qui ne sont pas de Dieu, qui n'évoluent pas et qui affectent gravement celui ou

celle qui les appelle. Ils n'ont pas pour mission d'aider les hommes mais de les détruire.

La destruction peut prendre plusieurs formes (drogue, alcool, folie, suicide). Que les jeunes s'éloignent de ces jeux qui ne sont pas anodins mais particulièrement désastreux ! Toutes ces pratiques sataniques, la démonologie, les magies diverses ne doivent pas être prises à la légère ou seulement pour en rire et se moquer, ce qui est encore plus grave. Je vais relater un des cas qui m'a le plus éprouvée face à une mère .

Annick vînt me voir après la mort de son fils de seize ans. Maigre, affaiblie, exténuée par la peine et la douleur, elle restait seule alors que son enfant venait de se suicider. Elle désirait me consulter pour comprendre et connaître la raison de son geste.

Cadre dans une banque, donc aisée financièrement, elle lui avait tout donné mais Sébastien, privé de l'affection d'un père, était devenu un être fragile, bancal. Que pouvais-je lui dire sinon la réconforter et lui prêter toute mon attention ? Elle n'avait pas de photo sur elle, tant mieux pour moi ! La nuit suivante, je me trouvais face à un jeune garçon, seul dans une petite pièce carrée, totalement obscure, criant : « au secours, viens me délivrer, au secours » Il mettait ses mains contre les murs étroits pour pouvoir tenir debout. En outre, la pièce semblait se refermer inexorablement sur lui. Il essayait de se maintenir droit, mais ses forces l'avaient abandonné. Coûte que coûte, il bloquait les murs par ses bras tendus mais c'était

trop tard. Prisonnier, son âme était retenue dans un plan inférieur, celle des suicidés.

Il était mort d'une overdose, sans raison, si ce n'est celle d'un énorme blues qui se jour précis l'avait fait plonger dans l'enfer de la drogue, se dopant au maximum pour « oublier ». Quoi ? Il ne pouvait répondre, ne le sachant lui même ; *« ce n'était pas mon heure, tu sais, je ne voulais pas mourir ! Je ne veux pas rester là, je veux revivre, ce n'était pas mon heure, je ne voulais pas mourir »*. Il désirait déprogrammer sa mort et revenir dans la matière. C'était hélas trop tard !

Accompagnée d'un petit vent coquin qui ébouriffe un peu plus mes cheveux épars, je dis en regardant le vide de l'horizon : *« adieu Sarah, Adieu Salomé, adieu Jacobé, merci Marthe pour ton aide précieuse, merci à tous pour votre assistance, votre appui et votre collaboration et que vogue la galère, que le vent m'emporte loin, très loin de la douleur et de la souffrance »*. Mon âme désire plus que tout vivre en harmonie. Le journalisme ne me laisse guère de repos. Mon rédacteur en chef me congratule par une charge importante de responsabilités, car non seulement je suis pugnace, d'une audace certaine mais qui plus est extrêmement sérieuse. Je ne supporte ni l'indolence, ni la paresse, encore moins le manque d'initiative.

Il faut augmenter les ventes qui sont en train de s'effondrer, aussi, mettons-nous en place un cahier ésotérique dont j'ai la pleine responsabilité. Outre la

voyance, nous y avons adjoint une rubrique astrologique et numérogique. L'astrologue recruté ne me donne guère de satisfaction car cet homme s'avère trop tranchant et trop direct dans ses prévisions. A ma grande consternation, diverses plaintes se sont accumulées sur mon bureau. Il me faut impérativement trouver une personne fiable et mesurée qui apporterait une aide réelle au lecteur quémendeur. Il ne se doute pas de sa mise à mort quand il me parle d'une très bonne astrologue prénommée Marylène qui cherche depuis quelques temps à me rencontrer.

Elle habite le sud de l'île, quant à moi, je ne peux m'affranchir de la tonne de travail que je dois gérer. Je repousse constamment cette entrevue mais les plans de Dieu sont impénétrables ! Quand il « décide », rien ni personne ne peut contrecarrer ses desseins. Voici comment : Les visions ne m'ont pas quittée. La lumière de l'ordinateur joue un rôle de capteur qui me transporte ailleurs. Je ne vois pas mon texte mais des visages. C'est déconcertant car il me faut impérativement me concentrer pour ne pas partir en astral surtout à mon bureau. Un après midi, une voix me dit: « *arrête de travailler, va à l'église* ». J'obéis prestement, car cette voix m'accompagne depuis trop longtemps pour lui témoigner une quelconque désobéissance. Arrivant dans l'église, je regarde une toute petite statue qui ressemble trait pour trait au prêtre qui était devant mon lit à Nîmes. Il s'appelle « le curé d'Ars » Bonjour, lui dis-je, nous avons déjà fait

connaissance. Une vision, une réponse. C'est dans le détail que je mets ma confiance, car le détail ne s'improvise pas, il ne peut s'inventer. Je suis sur la route...Mais laquelle?

En rentrant d'une journée particulièrement éprouvante, je me mets en paréo puis me prépare un café. Désirant faire le vide dans ma tête, ce qui est très dur à appliquer surtout quand on a mille idées à la fois, une série d'articles en attente, des reportages à organiser, je suis brutalement ramenée dans mon monde intuitif par une forme sombre. C'est celle d'un moine vêtu d'une robe de bure foncée, portant une cordelette en guise de ceinture et des sandales de cuir. Son visage, bien que camouflé par un capuchon épais et imposant, me laisse entrevoir une barbe blanche. Lui me connaît. Tout comme le curé d'Ars, il est à l'opposé de toutes mes convictions et intérêts philosophico-religieux. Un inconnu de plus au bataillon. Il n'est pas question de faire une quelconque concession à cette église pétrie de rigueur et d'obscurantisme.

Quelques jours passent quand je vais faire la connaissance d'une dame qui m'offre spontanément une médaille de ce prêtre. Je la mets dans mon portefeuille en attendant. Mon ami Evan désire rencontrer Marylène. Il aimerait que cette dernière lui fasse son thème. Dirigé par la curiosité et l'intérêt pour l'irrationnel, il fixe d'autorité un rendez-vous. Grande, svelte, elle nous attend au portail de sa maison. Des cheveux bouclés couleur

corbeau contrastent avec ses yeux bleus clairs, accentuant paradoxalement une douleur cachée qu'elle essaie au mieux de juguler sous un air effarouché, nerveux et inquiet.

Tout en montant mon thème, elle le commente quasi instantanément. Pour être franche, je suis assez troublée par l'exactitude de ses propos. Elle ne connaît rien de mon passé, mais l'étale devant moi, y compris mon divorce. Mon futur paraît plus sombre. Une planète détestable, en l'occurrence Saturne, va passer dans mon signe, bombardant toutes les occupantes de ce dernier : vénus, Lune, Soleil et Mercure. Son passage entraînera des désordres et des bouleversements. Elle voit l'échec de ma relation affective, trois années particulièrement difficiles, ne s'aventure pas à m'en dire plus que ne pas me perturber.

Mon regard balaie son bureau: un portrait, une photo. Ce prêtre qui m'est apparue est dans ce cadre, elle le prie régulièrement comme sa grand-mère avant elle, on l'appelle « Padre Pio ». Elle rejoint alors l'équipe rédactionnelle. Je pense avoir bien agi en l'engageant, vu l'événement qui va suivre : alors que nous montons vers le cirque de Cilaos qui fut longtemps un repaire de « marrons », c'est à dire des hommes fuyant l'esclavagisme pour se réfugier dans « les hauts », d'où le terme de marronnage ; mes oreilles bourdonnent pour laisser dans un second temps la place à une voix douce et calme qui s'accorde sur ces magnifiques paroles : « tu n'as toujours pas compris pourquoi je suis venue vers toi quand la vie a quitté ton corps ».

Cinq années se sont effectivement écoulées, jamais cette question ne m'a hantée. J'ai crié: « *excuse-moi* » tant ma confusion est grande.

Je l'ai honteusement oubliée, reléguée au plus profond de ma mémoire, ne laissant aucune place à la plus infime reconnaissance, rien, j'ai totalement occulté La Mère de Dieu.

« La Toute Sainte » par contre, continue de me protéger, de m'assister. J'aurais encore droit à un miracle, ce dernier étant relaté à la fin du livre. Elle finit sa question par la réponse appropriée : « *je protège les mamans, des petits enfants je suis leur mère, voilà pourquoi je me trouvais près de toi* ». Cette phrase résonne dans mon cœur comme un glas de cloches, heureuse finalement de me sentir si jalousement entourée, aimée. Le curé d'Ars explique dans quelques écrits que: « *l'homme ne peut aller au ciel sans passer par le concierge, le concierge des Cieux est la Toute Sainte Mère de Dieu* ».

Cela me ramène à mon fameux songe, quand, derrière la baie vitrée, je ne pouvais monter plus haut et accéder à l'autre réalité. Grâce à la jeune femme blonde qui sortit avec sa voiture pour me laisser entrer, je compris qu'elle et elle seule était le plus grand intercesseur qui soit. Il faut aussi cultiver la crainte du Seigneur, car c'est par cette porte que l'on arrive au Divin sanctuaire. La crainte est la conscience de la distance entre l'homme et son Dieu, seule notre humilité peut nous permettre de combler peu à peu les ornières de ce chemin

redoutable.

C'est ainsi, par manque de crainte doublé d'orgueil, que je ne prends pas garde d'un ferme avertissement au sujet d'une chute de pierres tombant sur la route du littoral, jugeant sottement que la protection divine est plus importante que les intempéries et leurs conséquences bien terrestres.

Je faisais justement ce jour là un reportage sur le Téléthon, couvrant seule l'événement. Comme la cause était juste, je mis volontairement de côté cette sommation au profit de l'action.

La chute de pierres fut si terrifiante que j'arrivais à Saint-Paul toute tétanisée. J'eus le cardan cassé et les roulements à changer. Je m'en sortais heureusement avec un minima de frais.

Un autre avertissement survint peu après : un dimanche matin, partant à la plage de Boucan Canot avec Maxou, je suivais un camion qui transportait des bouteilles de gaz. Tout à coup j'entendis : « *ralentis, ne le suis pas de si près, ralentis* ». Vu le fait précédent, j'enlevais mon pied de l'accélérateur pour prendre de la distance, quand tout à coup, une bouteille de gaz se détacha du chargement, rebondissant sur l'asphalte comme une sauterelle, allant de gauche à droite et de droite à gauche. Je mis instantanément mes feux de détresse. Maxence hurlait dans la voiture, il avait saisi instinctivement la gravité de l'éventuel accident, car la bouteille se dirigeait droit sur nous.

J'appelais mon ange, tous mes guides, tous ceux qui veillaient sur nous, dans l'expectative imminente

d'un impact sérieux. Elle butta maladroitement contre la barrière de sécurité puis stoppa sa voltige inconcevable.

Deux jours passèrent quand de nouveau ma voix amie me dicta la conduite qui devrait me diriger toute ma vie : « *vis ta vie comme si tu allais mourir dans les minutes qui suivent* ».

Peu après notre rencontre, Marylène décide sur un coup de tête de quitter son compagnon, grand séducteur devant l'Éternel. Il ne peut résister aux femmes, bien qu'après coup, il les assène des plus odieux adjectifs. Evan, Grégoire (un ami de ce dernier), Cédric, et moi allons faire le déménagement en alerte cyclonique 2 qui signifie : danger imminent (en alerte 3 on ne sort pas de chez soi). Une pluie abondante masque toute visibilité, je conduis n'importe comment, les vagues s'arrachent des flots pour s'aplatir dans des répliques rugissantes sur la route. Nous sommes à la merci d'éléments violents qui pourraient à tout moment faire basculer ma petite voiture dans l'océan. D'impérieuses cascades chutent inlassablement, entraînant derrière elles toutes sortes de caillasses dangereuses. C'est alors que je place visuellement cinq anges sur ma voiture, un à chaque extrémité, plus un sur le toit, en guise de protection.

Evan, Grégoire et Cédric partis avec une voiture plus adaptée sont arrivés sans une once de difficulté. Marylène et moi avons toutes les peines

du monde à rallier Saint-Denis. Arrivées à bon port, nous allons rire de bon cœur mais quelle aventure.

Je passe mes fins de semaines chez Evan, sa maison se situe face à la mer. Je retrouve ce week-end précis un Grégoire tout heureux de se fiancer. Il me demande une voyance, histoire de savoir si justement cet amour rimera avec toujours.

Terminant la vaisselle, je trouve l'endroit et le moment particulièrement inadaptés pour faire ce genre de prédictions. On ne rit pas avec ces choses là, le sérieux implique un silence, une rigueur, une grande disponibilité de la part du voyant et du consultant. La cécité n'est donc pas la bienvenue, je n'ai pas pour principe de « voir » pour voir, dire que je vois si justement rien ne se déclenche. Nous ne sommes pas des ordinateurs ni des robots, il faut aussi accepter nos faiblesses, nos erreurs et nos glissades.

Me retournant pour lui signaler que nous nous verrons en fin de journée, dans un bureau tranquille, loin de toute agitation et brouhaha qui désorientent ma concentration, je capte une image très étrange. Je vois au-dessus de sa tête un énorme cube d'acier. Je ne comprends pas le sens symbolique de cette image, mais j'entends : « *terre, dis-lui de rester sur terre, terre dis lui de rester sur terre*! ». Je pense bêtement qu'il sera représentant ou aura une situation qui l'emmènera loin de son sport favori, le surf. Il me dit vouloir s'associer avec mon ami. Je lui annonce sans ménagement,

presque brutalement que lui et sa fiancée vont se quitter dans les trois jours qui suivent d'une rupture soudaine, instantanée et que jamais il ne s'associera avec Evan.

Ce n'est pas moi qui parle mais une volonté qui puise dans mes réserves toute la force et la réflexion nécessaires pour le faire réfléchir, douter, dans tous les cas prendre du recul, jouer de la prudence. Il sort déconcerté expliquant à Evan que je l'ai déstabilisé, persuadé que je lui ai sciemment caché tout un pan de vérité. Pourtant il n'en est rien.

Le lendemain soir, alors que nous dînons tranquillement dans la salle à manger avec Marylène, je vois soudain Saï baba, debout au fond du couloir qui dessert le coin repas, tenant entre ses mains une rose noire aux longs pétales flétris. J'annonce: « *un destin funeste se présente dans ta maison* ».

Nous basons nos regards, nous louchons les uns vers les autres transis de peur, non pour nous même mais pour nos enfants. Lequel des quatre (un pour Evan, une pour Marylène et deux pour moi) est destiné à partir de l'autre côté ? La peur, l'angoisse hantent nos esprits, mais la vie reprend son cours, car finalement où est la vérité ? Ce n'est qu'une vision, à laquelle personne ne veut croire. Je laisse de côté toute arrière idée de surnaturel, dans la démarche rationnelle que toute chose à son explication et sa logique. Je m'investis dans mon travail quand les trois jours effectifs vont dans quelques heures se terminer. Alors que je tape un

article sur mon ordinateur, je sens soudainement deux mains s'attacher à mes chevilles.

Devant moi mon voisin et collègue téléphone. Il n'y a personne sous mon bureau. Je suis perplexe. Quelques secondes plus tard, je sens de nouveau deux mains s'agripper à mes jambes.

Simultanément, le téléphone sonne, je décroche. Marylène m'annonce que Grégoire vient de mourir. Devant sa fiancée assise sur un amas de galets, alors qu'il surfait avec un copain, un requin l'a sauvagement attaqué, lui arrachant un bras et une jambe, lui cisillant le ventre, avant de l'entraîner au fond de l'océan. Grégoire est mort noyé (rapport du médecin légiste) dans le mélange apocalyptique d'une eau boueuse et salée mélangée à un sang chaud et rouge. Grégoire, dans un sursaut inexplicable, s'était délibérément attaché à mes chevilles. Je suis persuadée que ce fut quand il coula à pic, emmené dans les fonds marins par le requin tueur.

Un autre fait me revient à l'esprit : alors que des amis dînaient chez moi, je poussais un hurlement en servant la salade. Ils me regardèrent tous stupéfaits, convaincus que je venais de me couper, mais il n'en était rien. Pourtant, je vivais la douleur d'une coupure intenable, j'avais réellement l'impression d'avoir perdu une phalange. Peu à peu, la gêne s'estompa. Nous passâmes le reste de la soirée sans problème, tout redevenant entre parenthèse normal. Le lendemain matin, le mari me téléphona pour m'avertir qu'au moment précis où je criais, sa mère qui habitait Paris venait de se

couper un doigt nécessitant une hospitalisation d'urgence. J'avais saisi et ressenti sa souffrance à plus de 8000 kilomètres de distance. Quand j'éprouve un malaise quelconque, tant corporel que psychique, j'étudie en priorité l'origine de ce dernier, ayant maintes fois subi des parasitages anormaux.

Seuls les médiums peuvent comprendre cette situation, totalement inconciliable avec le rationnel.

Pour en revenir à Grégoire, son destin funeste était tracé, le cube représentant l'éternité et l'acier le tranchant, les cisailles, la faux, les mâchoires coupantes.

Evan et moi vivons de durs moments car je lui fais peur. *« Tu sais sur moi des choses que je ne saurais jamais moi-même tant que je ne les aurais pas vécues »*. Oui, c'est sûr, je sais des choses mais elles doivent voir le jour, c'est à dire naître et mourir comme tout le reste. Je suis dans le devoir de réserve. Le destin nous largue dans une rupture non décidée, non désirée, non programmée. Nous projetons sur cette souffrance soudaine l'autre souffrance que représente une mort atroce, inacceptable, injustifiée, d'autant plus intolérable qu'elle aurait pu être évitée. Pourquoi n'ai-je rien compris ? Pourquoi suis-je restée insensible quant au décryptage de l'indice sur sa tête ? Je n'avais pas la connaissance du symbolisme, je ne me suis pas investie dans une recherche approfondie mais les questions majeures, sans occulter toute responsabilité personnelle sont les suivantes : m'aurait-il cru si je lui avais annoncé sa mort

prochaine? En avais-je le droit, puisqu'une voix précisait: « *dis-lui de rester sur terre* ». Son destin eut-il été irrémédiablement changé s'il avait accepté l'idée d'une fin imminente pouvant être écartée par le Tout Puissant (l'équivalent d'une seconde naissance) ou était-ce son heure, que Seule la Volonté Divine me permettait d'entrevoir ?

Beaucoup de questions pour une seule réponse : la fin, le néant, l'irrémédiable, le sort fatal. Je repense à la phrase de Jésus : « *que fais-tu de ta vie ?* » mais « *que fais-je de la vie des autres ?* »

Telle est l'interrogation qui meuble mon nouvel environnement : le silence. Evan et moi nous nous revoyons, mais je comprends le relativisme des rapports amoureux, la solitude affective et morale qui se cache sous les « je t'aime », « je tiens à toi », mots tendres qui bernent les plus censés quand il me dit avec arrogance : « *tu vois, tu as pris le grand mât avec ses trois voiles mais tu as fait plouf dans la mer, alors que moi avec mon petit optimist je suis arrivé à bon port* ». Sidérée, je comprends en une fraction de seconde qu'il désire en fait vivre toutes mes expériences spirituelles, avoir les mêmes facilités d'échanges ou de réceptions, les mêmes grâces. L'amour et l'harmonie se changeant sournoisement, hypocritement, insidieusement en duel. Deux amoureux devenus de sérieux rivaux, drapés des diverses mesquineries ou tromperies qui se conjuguent avec l'habit de l'offensé, faisant inexorablement de nos personnes des adversaires

mais non des complices. Notre relation s'était changée en rapport de force, comme pour Grégoire, je n'avais rien vu, rien compris sauf une rupture décelée dans mon tarot de Belline, que coûte que coûte que voulais éviter. Ce quotidien qui apporte le pire comme le meilleur. Marylène, longtemps perturbée, plonge maintenant dans le charme d'une joie de vivre irrésistible. La mort appelle la vie, c'est une suite logique.

Une nuit, un nouveau songe s'impose, toujours accompagné de cette puissante voix qui de temps à autre se rappelle à mon bon souvenir. Je vois un bébé me regarder avec beaucoup de souffrance, ses jambes étant ficelées dans un genre de bandelettes blanches identiques à celles des momies. L'enfant ne peut marcher, il se traîne par terre comme un petit vers de terre mais semble me dire « *sauve-moi* »

La voix énergique et tonitruante se surimpose nettement à cette vision pour clamer : « *Nicolas, Nicolas* ».

De plus, on me montre une pierre dure et verdâtre que l'on appelle jade. Le lendemain matin je téléphone à Marylène. Exaltée de cette auréole qui lui sied parfaitement, elle est la seule femme enceinte qui m'entoure de près et qui pourrait bien être le sujet de cette révélation. Heureuse de la venue au monde de son prochain enfant, elle prie la Toute Sainte Mère de Dieu se mettant avec conviction sous sa protection. Je lui relate de long en large mon songe lui intimant la plus grande

vigilance. Je désire ardemment qu'elle garde ce bébé, mais je sens la mort, je l'ai par ailleurs révélé à des proches. L'enfant ne naîtra pas. Elle ne m'écoute pas, commence par m'injurier sous le coup d'une puissante colère.

Surprise par la véhémence de mon amie, laquelle n'entend donner aucune suite à l'injonction divine (non pas la mienne puisque je ne suis qu'un transmetteur), je raccroche. Pour lui faire comprendre l'importance du message, il faut qu'elle se calme, qu'elle en analyse avec logique et circonspection les infimes brides données. Je ne connais « absolument pas » le langage des pierres et si je ne sais pas que le jade sert à la protection des femmes enceintes, je sais encore moins qui est Nicolas. J'appris par la suite qu'il était le saint protecteur des enfants. Notre seule connaissance commune, Alain, journaliste dans ma rédaction, consterné par notre dispute désire calmer les esprits. Est-ce l'histoire de Grégoire, la peur de la révélation, la hantise de la mort, de sourds reproches qui n'auraient de sens que pour elle ? Le fait est qu'elle ne me rappelle plus. Je l'interpelle, je la mets en éveil, je me donne le droit d'intervenir dans son futur. Il ne faut surtout pas que la ronde mortelle recommence.

Cet enfant appelle la vie. Il m'a prévenu par ce « *sauve-moi* ». Je suis déboutée de facto par la future maman, elle occulte mon don par des propos excessifs. Je suis devenue le diable, je suis Satan.

Pour conjurer le sort, elle jette à la mer tous mes cadeaux, dont un superbe tapis d'orient.

Suivie par un médecin du sud, spécialiste dans les énergies, elle hurle de douleur quand il lui annonce avec toute la réserve possible: « *votre enfant n'est pas rattaché à la terre* », cela veut dire : « *votre enfant ne vivra pas* ». Se tordant sous une série de convulsions hystériques, elle prend d'urgence un autre rendez-vous avec un gynécologue de Saint-Denis. Il ne fait hélas que confirmer le diagnostic de son confrère généraliste. Marine souffre d'une grave déformation au niveau de la colonne vertébrale. Après cinq mois et demi de grossesse, on lui conseille d'avorter. Une belle petite fille est morte sous le verdict d'une prévision médicale sans appel.

Avertie par Alain du douloureux calvaire de la maman, je reprends de façon épistolaire contact avec elle. Nous allons nous revoir, chacune lourde de peine et de détresse. Marylène devait vivre seule « une », sinon la plus grande souffrance de sa vie, et s'il est difficile de comprendre le langage divin, il nous est d'autant plus difficile de l'accepter sans répulsion ou propos anarchique déplacé. Marine n'a pas vu le jour, mais avec recul, on peut sérieusement se poser la question sur les compétences médicales qui l'entourèrent à ce moment précis. Il n'y eu aucune autopsie, elle était toute belle, rose, apparemment en très bonne santé. Erreur médicale, erreur de diagnostic ? Il m'arrive un jour une drôle d'histoire : une femme me

fait part de son inquiétude prochaine, devant en effet intégrer en fin de semaine l'hôpital local.

Elle doit se faire prochainement opérer, une batterie d'examen étant d'avance programmée. Me parlant de son problème, je lui dis qu'effectivement je vois l'hôpital, mais pas dans la tristesse, bien au contraire, cette hospitalisation sera source de joie, elle sera entourée de cadeaux et de fleurs. Les médecins ont diagnostiqué un kyste ovarien qu'il faut rapidement enlever.

Je lui conseille prudemment de consulter un autre spécialiste, par simple sécurité. Le thérapeute après auscultation lui annonce sereinement sa maternité prochaine. Enceinte de quatre mois, quelques hommes d'art avaient confondu le kyste avec un fœtus. Ce n'est pas un fait unique, de sérieux bruits courent dans les couloirs hospitaliers.

Je découvre un nouvel art de vivre : le Chamanisme. J'entre dans un monde obscur, puissant, secret, qui reconnaît l'Univers comme étant de Dieu. J'espère sincèrement que cette nouvelle méthode va me permettre de décoder mes propres lacunes. J'appelle mes animaux de pouvoir, nous nous regardons, nous faisons connaissance pour cette nouvelle coopération active et réaliste. Je dialogue avec un curieux ami, « mon ami à la peau de loup ». Inexplicablement, il vient vers moi, me prend par la main pour m'emmener vers une tente dans laquelle il vit seul, loin du village indien qui attend ses puissants augures. Non exclu, il s'exclut de lui-même. Sa place n'est pas parmi son peuple,

il est le magicien, celui qui parle aux esprits, celui qui guérit et qui prédit. Recouvert d'une peau de loup, c'est pourquoi je le dénomme ainsi, il s'assied jambes croisées devant un grand feu de bois, et tandis que nous parlons, il lance de temps à autres des feuilles d'arbres, des brindilles, une sorte de poudre dans ce singulier feu qui se met brusquement à crépiter. Il m'invite à prendre conscience de mes vraies valeurs, celles qu'humainement on ne reconnaîtra jamais.

Je vogue vers d'autres connaissances, d'autres réalités si étranges que je n'aie guère envie de redescendre sur terre. Je communie avec l'écologie spirituelle. Je ne désire aucunement survivre dans un monde de technologie intensive qui déshumanise.

Une poignée d'individus se rebelle et cherche une autre vérité. L'humain n'est plus qu'un matricule qui le poursuit de la naissance à la mort, il doit se doter de sa propre éthique dans une société qui n'en a plus. Le monde est sous la domination économique, esclave de cet absolutisme mais paradoxe flagrant: conquis par elle. Cette omnipotence est une fine séductrice, il est sous le charme de son filtre : celui « du fric ». L'autre monde qui vient vers moi est un monde d'ouverture. On m'a montrée un grand cahier sur lequel les âmes sont identifiées. Comme à l'école elles sont notées, leurs représentations symboliques ressemblent à une balance stylisée (un demi-cercle inférieur et un trait au milieu). A droite ou à gauche de cette balance est annotée une série de petits

points.

J'ai eu accès à la pesée des âmes que l'on appelle aussi psychotasia, je ne savais pas ce que cela était, mais j'ai vu. Là aussi, je tiens à témoigner. Je ne suis pas Chamane, j'ai seulement eu la grâce d'accéder à cette autre forme spirituelle.

On me donne le bonheur furtif de coopérer avec des entités pour lesquelles les forces et les magies de la nature sont présentes afin de permettre à l'homme de se soigner, de se développer, de maîtriser les énergies, les éléments. Cette possibilité de se rallier à la terre mère, au ciel et aux mondes souterrains ne doit pas être laissée pour compte, mais reconnue dans son authenticité et sa fiabilité. Tout Est, dans son ensemble, dans son essence, loin des divers antagonismes qui emplissent notre cartésianisme courant. L'union et non la division, voilà ce que je découvre.

Inculte, ne connaissant pas le fondement de cette nouvelle « lumière », je suis réveillée un matin par un son de flûte. Je fixe un Indien, qui debout devant moi, joue habilement de cet instrument. Il me tend alors une corde de chanvre, m'invitant ainsi à monter au-dessus de mon espace « terre », dans cet autre espace qu'est le ciel bleu et blanc. C'est magnifique car tout y est pur et, immaculé. Je respire à plein poumon, enfant candide ayant enfin atteint une énergie subtile, non identifiable, non explicable. Je fais en outre des rêves pour les moins étranges, me voyant plonger dans une mer

profonde, à la recherche d'une coquille d'huître contenant une énorme perle de culture. J'emprunte de temps à autre un grand tunnel noir, un genre de gouffre, descendant lentement dans les boyaux de la terre, conduite par une lumière qui ne me lâche pas. Un passage se dessine, s'ouvrant sur un paysage inexploré que j'ai la permission de « fouler ».

Je roule dans les herbes garnies de fleurs colorées et odorantes, riant à grands éclats, accompagnée de mes petits animaux de pouvoir ou animaux totem. Nous parlons, ils m'expliquent, me soignent et m'habitent. Petits parasites bénéfiques, ils me préparent à un curieux songe. Sans prendre le temps de bien sortir de mon corps (pour cela je suppose qu'ils ont fait des arrangements antérieurs face à cette brutalité indomptée), je me retrouve devant un grand jardin, dont j'identifie clairement le vert de l'herbe et la majestueuse hauteur des arbres.

Je dois pénétrer dans ce dernier étant attendue par des forces triomphantes. Je fixe un genre de barrière en fer, renforcée par des barreaux fins et pointus quand mes yeux se glacent sur un géant, un colosse de chair siégeant sur un trône taillé dans la pierre. On me le présente sous l'appellation de gardien du seuil. Réciproquement attentionnés, nos regards se croisent. Soudain, cette masse puissante et musclée s'avance vers moi pour m'interdire le passage. Je ne peux rentrer dans ce lieu sanctuaire sans mettre à la place de mes organes génitaux des attributs masculins.

Je suppose que j'obéis promptement, mais reviens dans la réalité du petit matin sans aucun souvenir de mon entrée dans ce grand jardin vert.

Lors d'une énième méditation, je suis inopinément transformée en aigle. Ma vision s'accorde sur un arc de 180°. Je survole une forêt, repérant chaque détail avec une netteté édifiante. J'ai toujours en ma mémoire cette surprenante faculté visuelle inconcevable pour l'humain. Plumes, je suis devenue une touffe de plumes, marrons, épaisses, chatoyantes, je vole et m'enfonce dans cette douceur que procure l'ouate mais qui m'introduit dans le marbré de l'horizon. L'Aigle dans son symbolisme est le roi des oiseaux, le messager de la plus haute divinité. Lui seul peut fixer sans se brûler les yeux. Il est la perception directe. Attribut du Christ, ses ailes déployées évoquent les lignes de la Croix. Symbole de la contemplation, on le rattache au verset de l'apocalypse de saint Jean l'Évangéliste : « le quatrième vivant est comme un aigle en plein vol ». « Symbole de la régénération spirituelle, le chaman emprunte ses attributs pour participer à ses pouvoirs. Cet oiseau mythique représente les plus grands dieux comme les plus grands héros. Oiseau tutélaire, initiateur et psychopompe, il emmène le mal dans ses vols magiques ».

« Seigneur, dis-je, je ne peux continuer à me perdre dans tous les sens ! Où suis-je attendue ? Paix, je vous demande à tous la paix ». Mais tout

est cohérent, logique et homogène, je me permettrai d'ajouter « surtout » dans le monde spirituel.

Ils me disent que notre volonté ne suffit guère, la vraie liberté c'est l'acceptation, ils n'ont pas l'intention de me laisser chômer. Marie-Rose, la cinquantaine, désire se remarier. Elle sollicite mon aide concrète qui se résume à l'accompagner chez une célèbre voyante de l'île, exerçant à Saint-Benoît. Je me propose avec plaisir de l'y déposer devant réaliser un reportage dans les alentours. Sur place, une peur panique l'envahit, elle craint brusquement les prophéties. Me suppliant de rester près d'elle, je ne peux en tout état de cause laisser seule cette femme sur le point de s'effondrer.

Assises l'une à côté de l'autre, devisant légèrement sur la voyance et ses conséquences, je lui ordonne sereinement de rester prudente.

« Gardez votre libre arbitre, ne vous laissez pas influencer, ne prenez surtout aucune décision rapide, ne vous investissez pas trop hâtivement dans une relation que vous pourriez amèrement regretter ».

Tout à coup, un homme au visage crispé par la colère, l'impatience et l'animosité surgit devant moi. Habillé d'une tenue de soirée (un genre de smoking noir), je suis frappée par un détail bête mais qui revêt en fait une grande importance : mon regard s'appuie sur les ganses de satin qui agrémentent chaque côté de son pantalon. Cette tenue est particulièrement comique et grotesque sous cette chaleur asphyxiante et dans cette situation précise.

Fumant cigarette sur cigarette, on dirait un futur papa dans le couloir d'une maternité.

Il fait les cent pas, passe et repasse devant moi, tourne et retourne dans tous les sens, homme malheureux et trahit par une femme chérie, à laquelle il a tout donné. Si Marie-Rose ne le voit pas, je me dois de lui relater dans les plus infimes détails au nom de la convenance et de la confiance cette insolite attente à trois.

Confondue, elle reconnaît son défunt mari, car outre sa description physique très pertinente, grand fumeur invétéré (je pense que la cigarette fut la cause de son décès) elle l'habilla lors de sa mise en bière dans la tenue de soirée qu'il affectionnait tant. Aucun membre de sa famille n'étant présent, le couvercle fut scellé sur ce secret bon enfant. Louis s'opposait à un quelconque remariage, il le manifestait à sa manière, sans embarras, sans condescendance pour une veuve qui en avait assez de la solitude. Louis était amer, impatient, il dénigrait manifestement cette voyante qu'il jugeait manipulatrice.

A cet instant précis, je sais que la valse des entités me reprend pour une danse sans volupté. Les gens savent que je suis médium et donc constamment sollicitée. Pourtant, je m'interdis d'appeler un défunt, je ne vais en aucune manière déranger un esprit qui a le droit et le devoir de se reposer. Outre cette sollicitude, la Bible interdit d'invoquer les désincarnés, c'est abomination aux yeux de l'Eternel. Mais quand ils se présentent devant vous, c'est une autre histoire. Ces âmes

viennent vers moi, je les écoute. C'est ainsi qu'un homme me montre un jour une banale photo représentant un ruisseau entouré de hauts rochers.

Médium, cet endroit qu'il a longtemps fréquenté l'a maintes fois interpellé. Pourtant, il n'a jamais rien vu de probant, seulement ressenti des impressions vivaces mais lourdes, assurément morbides. Il ne me dit rien, me montre sans un mot, sans une explication cette image. Je scrute derrière l'élément liquide une sombre forêt, un peu terrifiante.

Tout à coup, sans explication cohérente, je vois apparaître une jeune fille sautillant légèrement de rocher en rocher. Elle fait le tour de la photo tout en étant dedans, dans le plus grand silence et sans la moindre émotion. D'allure altière, fragile, gracile, sa tenue médiévale de mousseline blanche est complétée par un voile blanc, couvrant partiellement sa coiffure : un genre de macarons portés sur les oreilles. Blonde et très belle, l'immaculé de sa parure met en relief un teint de porcelaine qui parfait sa fluide tenue. Ahurie, j'ai devant moi une femme en miniature qui bouge, parle et danse dans une autre dimension tout en se projetant dans ma propre dimension. J'ai l'impression qu'elle est damnée et condamnée à sautiller sans cesse sur le contour pierreux duquel elle s'est jetée. C'est inexplicable, totalement fou, inconcevable, je l'admets sans conteste mais saine de corps et d'esprit, en prenant comme témoins les êtres Célestes qui m'accompagnent, j'affirme haut et fort

que c'est la stricte vérité.

Aussi, quand on me dit que dans ma vie « rien n'est comme les autres », que voulez-vous que je réponde ?

Parallèlement à toutes ces manifestations, un doute horripilant s'installe. Je ne crois plus en la réalité divine de mon gourou. Je suis fortement persuadée que c'est une énergie noire, satanique, qui émane du plus grand manipulateur et du plus grand escroc spirituel qui soit. A partir de cet instant, je fais tout au nom du Christ. Je fais un songe consternant : je vois mon gourou droit devant moi, tout habillé de blanc, riant de ma bêtise de façon grossière, ironique, grotesque. Je constate avec effroi qu'il n'a pas de jambe humaine, mais un pied d'animal et je fixe avec horreur son sabot de bouc.

Je me réveille en sursaut, tout en analysant impitoyablement la triste réalité. Il est un support satanique, il est un envoyé du malin pour faire choir de nombreuses âmes en quête d'une espérance salvatrice. Je me remémore toutes ces années que l'on peut qualifier de perdues. J'ai « adoré » cette entité. Un immeuble s'effondre sur ma tête ! Je me remémore soudainement que nous n'avons jamais fait le signe de la croix à l'ashram. Pourtant, le Christ y est dignement représenté tout comme Mahomet, Bouddha et Zoroastre. Je désire également mentionner la phrase glacée de Monseigneur Joseph, archevêque orthodoxe : « le diable peut faire de grands prodiges, comme Dieu, il

peut faire des miracles et ressusciter des morts ».

Abasourdie, soit je sombre, soit je me relève, pour aller enfin dans la bonne direction. Laquelle ? Je dois me relever, retrouver des assises, une liberté. Marylène qui vient de quitter de nouveau son compagnon s'envole pour la Métropole.

La mort de son bébé, après coup, lui redonne une conscience. Nous nous sommes réconciliées, devant son drame, je ne pouvais rester insensible. Son père, gravement malade demande sa fille à son chevet. Avant de repartir en Alsace, elle passe quelques semaines chez une connaissance qui vient d'acheter une vieille bâtisse dans la Drôme. Ingénieur, cet homme particulièrement intelligent, amoureux d'elle depuis des années vient d'embrasser pour lui faire plaisir la religion Orthodoxe.

Elle me propose de venir habiter durant quelques semaines avec eux. Depuis peu des écrits m'interpellent. On les appelle les apophtegmes des pères du désert. Ce sont des phrases qualifiées de très grande sagesse. Dieu nous appelle tous, mentionne le starets Siloine, mais tous ne répondent pas à son appel. Ceux qui ont répondu sont sévèrement éprouvés et le degré de la rigueur de cette épreuve est proportionnée au degré de notre fidélité et de notre abandon à Lui. L'homme qui aime Dieu passe par des souffrances telles, que celui qui n'a pas une foi ferme ne pourrait pas les supporter et tomberait psychiquement malade. Si le

croyant sincère savait combien Dieu exige de lui, seraient-ils nombreux « les croyants sincères? ».

Celui qui choisit Dieu éprouve de grandes épreuves. « Garde le mental constant, dit le saint, parvient à une profondeur et une finesse inconnues jusqu'alors ». Autre fait du hasard : un songe me donne la réponse vitale que j'attends depuis de longs mois, me signifiant d'office que ma place n'est plus désormais dans l'Hindouisme.

Je me vois empruntant une petite ruelle, quand j'entends des bajans chantés par un groupe de fidèles à l'intention de Baba. Par l'interstice d'une porte étroite, j'entrevois une masse compacte de dévots assis par terre, tapant des mains tout en vénérant un homme assis tranquillement dans un fauteuil ! C'est mon gourou. Je ne comprends pas pourquoi je suis seule dans cette ruelle au lieu de me tenir parmi cette foule que je considère comme ma deuxième famille.

Naturellement, je pénètre doucement dans ce lieu dépouillé quand cesse brusquement la musique et les chœurs qui s'y raccrochent. Des centaines de personnes me regardent de façon hostile, les rides de leurs visages deviennent haineuses. Je suis brusquement suspecte et non plus amie. Baba m'invite à prendre place à ses côtés. Il clame dans un silence glacial : « *viens et regarde* ». Il tient entre ses mains une toute petite boîte bleue que j'ouvre délicatement. J'y découvre stupéfaite une superbe croix en argent.

Ce style cruciforme ne m'est pas familier, je le

méconnais totalement. Il ajoute : « *quant à tes enfants, je les protège* ». Oui, c'est un fait que mes enfants élevés à l'école de l'hindouisme sont de tendres et jeunes proies, moi je fais tâche.

Quelque chose cloche, cette seconde famille me renie. Je n'en suis pas peinée, bien au contraire, j'ai acquis la certitude que cette prétendue réalité divine n'est qu'un escroc parmi tant d'autres, ornée hélas de pouvoirs surhumains, d'où le danger de celui que je nomme « 666 ». Je suis très contente de mon nouveau surnom : « la traîtresse ». Oui, je vais maintenant clamer haut et fort le satanisme qui entoure cette entité terrestre au magnétisme sulfureux et puissant.

Marylène me parle longuement de la religion Orthodoxe, de tous les Saints qui la composent et qui en sont les glorieux piliers. Je reconnais justement la croix orthodoxe dans la croix en argent de Baba. Cette précision frôle une fois de plus le délire.

En Métropole, Maxence découvre avec émoi ses premiers flocons de neige, ses premiers gants de laine, se protège de la morsure toute nouvelle du vent dans une grosse doudoune moelleuse et bien épaisse. Chaussé de bottes fourrées, il joue à l'aventurier, explorant une forêt touffue qui jouxte la bâtisse. Le goût de vivre refait surface, la possibilité de reprendre ma vie en main m'apparaît comme certaine. Nous avons projeté le dimanche suivant de nous rendre au monastère de Saint Antoine le Grand qui se trouve au pied du massif du Vercors.

Si notre avenir spirituel s'ordonne doucement, notre avenir professionnel s'auréole de la plus grande incertitude.

Nous avons obtenu un rendez-vous à la maison de l'emploi. Nous sommes attendues par deux jeunes femmes qui devront nous aider dans nos recherches. Notre CV à la main, reçues indépendamment l'une de l'autre, je peux apercevoir Marylène par la grande baie vitrée qui sépare les deux pièces appelées pompeusement bureaux. Je suis momentanément absente.

Car se présente ex abrupto un moine. Il est là, droit comme un i, sa très haute stature impose d'office le respect. Habillé d'une longue soutane noire, elle a davantage l'air de l'ensevelir que celui de le vêtir. Très maigre, il balance sa main gauche du haut en bas et de bas en haut, me regardant droit dans les yeux comme pour me dire : « *patience* ». Par trois fois, il va réitérer ce geste précis puis disparaît. Je ne sais qui il est, je le vois tout simplement.

Dès que nous sortons de ce bureau, je fais part à Marylène de ma vision. Elle non plus ne peut mettre un nom précis sur cette forme venue nous soutenir, pleine d'amour et de probité.

J'élargis pourtant mon commentaire peu flatteur osant affirmer qu'outre sa grande taille, ce moine était assurément nourri au trognon de pain. Immense, sec, une petite barbe noire accentuant un visage longiligne aux traits rigides, voilà la description exacte de la succincte apparition. Son

attitude austère me laisse subrepticement entrevoir une bonté suprême. Cette conviction profonde fomenté une violente insurrection : je veux assister à une liturgie, je cherche coûte que coûte mes racines spirituelles malgré les embûches notoires mises sur mon chemin pour me faire douter.

Petite et précieuse perle dans une coquille verdoyante, il émane du monastère un sentiment de quiétude inoubliable. Je vais enfin me faire une idée précise de cette Eglise Orthodoxe. Méfiante, je garde dans mon souvenir la constante apparition de mon ex-gourou avec ses pieds de bouc. Choquée, je dois admettre que j'ai réellement du mal à me relever. Je ne suis plus réceptrice à autre forme d'enseignement, mais réfractaire, vindicative, totalement critique.

La peur de me tromper de nouveau me rend glaciale, incisive. Meurtrie, je ne peux me permettre de me décomposer davantage. La liturgie à mon grand désarroi embrase mon cœur et mes entrailles.

Je deviens active, participante, j'autocensure ma méfiance. Les chants sacrés se distillent dans mon âme. Cette essence laisse filtrer le nectar « soif de Dieu » qui sans le savoir me dirige depuis tant d'années. Une sorte de chaleur m'envahit, une béatitude vient d'instinct inhiber toutes peurs et toutes craintes de mensonge. Je vibre sous la résonance de tous ces organes cardiaques qui s'unissent joyeusement au diapason d'une même source de bonheur. J'ai le foudroyant sentiment

d'être enfin chez moi, dans ma maison, ce même sentiment qui fut mien quand je sortis de mon corps pour ne plus désirer en revenir. J'ai cette même impression d'être enfin arrivée à la maison. J'éprouve le besoin de déposer mes valises pour enfin me reposer. Je suis brusquement devenue une héritière qui dépose autour de son corps nu ses atours de mendiante.

Enfin je sais ! Ma quête de l'ultime vient d'entrevoir la porte de la vérité. Dès la fin de la liturgie, ne pouvant retenir les larmes qui abondent de mon cœur saccagé, je me mortifie de mes égarements antérieurs. Je supplie l'Higoumène du monastère de me prendre sous sa conduite afin de m'aider à frayer le futur chemin de ma nouvelle vie. Je dis d'office « oui » à ce nouvel engagement. Je remercie fermement Jésus de permettre au Géronda d'accepter cette Marie l'Egyptienne qui se tient courbée devant lui.

Bizarrement, en attendant la date de ma Chrismation, j'éprouve un curieux sentiment : je suis meurtrie au plus profond de mon être de ne pouvoir communier. Dans cette crise qui amorce une métamorphose, j'ai besoin du Corps et du Sang du Christ en moi. Je vis cette tension comme un état de manque. L'orthodoxie ne permet la communion au pain et au vin qu'après la Chrismation. Cette dernière, nouveau baptême, revêt la forme de l'engagement conscient et total, un engagement lucide. Il m'est particulièrement doux de connaître enfin la discipline, une discipline qui n'interdit pas

pour interdire, mais qui explique pour conduire, qui entend réunifier notre être intérieur avec notre créateur, une discipline qui paradoxalement affranchi celui qui s'y plie.

Je rentre de nouveau dans l'étude, apprends la vie de tous ces Saints qui ont façonné par leur courage, leur ascétisme y compris leur martyr ce dogme fondamentalement basé sur le cultuel et le sacramentel. Cette pureté absolue console mon âme, cicatrisant peu à peu la blessure de mes terribles désillusions. Je quémande et l'on me donne plus encore. Cette nouvelle voie m'a soudainement déverrouillée mais je reste dans le plus profond silence, crainte et l'obscurité mélangés. Je peux enfin demander pardon à Dieu.

L'homme ne peut évoluer que dans la loi de la compassion. C'est le degré ascendant qui lui ouvre les voies de l'inexplicable. Marylène méconnaît totalement cette compassion. Elle recherche toujours dans ses relations des opportunités qui la mettront en exergue. Je fais de nouveau un songe surprenant. Nous étions toutes les deux devant une très vieille tombe. Fissurée de toute part, la dalle allait bientôt s'enfoncer pour s'écrouler sur les restes putrescibles du corps qui y reposait. Ornée d'une croix très sobre, totalement dénudée, elle était depuis des lustres à l'abandon. A genoux, Marylène pleurait abondamment. Rien n'aurait pu tarir ce torrent de larmes. A quelques centimètres de ses épaules avachies, je mettais une main sur son bras, l'obligeant à se relever pour lire le

message catégorique et tranchant qui venait de s'inscrire subitement sur la croix : « ci-gît une grande pécheresse ». Un moine vînt vers moi, me montra Marylène du doigt, puis disparut.

En m'entendant relater ce songe, elle se met à hurler car toute critique, interprétation ne la servant pas est honnie d'office. Sur mes gardes devant tant de vanité et d'autosuffisance, je me mure de nouveau dans le mutisme qui prend depuis quelques temps les traits de la « sauvegarde ». Pourquoi ce paraphe sur cette croix ? Il faut être très circonspect par rapport aux messages, ne rien laisser s'évaporer. Chose très aisée au petit matin, les écrire s'il le faut car les événements ultérieurs donneront des réponses que l'on ne peut sur le moment interpréter ou compléter.

Au monastère, j'ai évasivement aperçu une image représentant ce saint. On l'appelle Saint Ephrem le nouvel apparu. L'idée de commencer son icône nous trotte dans la tête à un point tel que nous décidons d'y retourner, quitte à déranger tous les pères pour l'acquérir. J'ai l'impression d'être à une table de jeux, les dés sont jetés, je prends la forme d'une petite boule qui tourne et retourne dans la magie du destin.

Je fais part au père portier de mon désir d'acquérir la carte postale entraperçue qui met en relief les traits implacables et majestueux de mon nouvel « ami ». Abasourdi, le père nous explique que la photo n'existe pas encore ni son icône. Il en possède par contre une dans sa cellule,

ressemblant étrangement à l'esquisse que j'en fais. Le père se propose avec bonté et sollicitude de nous la prêter. Quand je la tiens entre mes mains, j'hallucine devant la reproduction exacte de mon flash. Nous rions de bon cœur en dévorant du regard notre nouvel Ange Gardien, aussi grand et maigre que l'entité qui m'appelait antérieurement au calme et à la prudence. Toute la maisonnée vit maintenant au rythme du mégalomartyr.

Dans les prières quotidiennes, saint Ephrem prend une place très particulière. Une réflexion impérieuse dès lors nous possède, nous allons partir à sa rencontre. Cette décision devient vitale pour ces deux impatientes que nous sommes devenues. Digne temple du Christ, saint Ephrem est très connu pour ses innombrables miracles. Ce pèlerinage nous propulse vers un pays aux coutumes inconnues, à la langue hermétique. Le saint nous attend, nous le savons, répondons promptement à cette curieuse invitation. Avertissant par simple courrier le monastère grec de notre arrivée, nous préparons nos valises avec la sensation perpétuelle d'être choyées, guidées, protégées. On partage conjointement ce débordement fusionnel, émotionnel et spirituel. Emues, deux aventurières à la conquête d'un continent perdu n'auraient pas plus d'espoirs, de rêves et d'aides effectives. Nous sommes les récipiendaires d'un appel solennel.

« Tu as brillé pour nous comme un astre nouveau quand on découvrit tes Saintes Reliques et

tu resplendis comme le soleil sur la colline des irréprochables ». Cette colline, saint Ephrem, que nous admirons tant.

Assises à l'ombre d'un olivier, nos regards se portent sur ces pentes couvertes d'oléacées, dont le symbole antique est la sagesse, la paix, l'abondance et la gloire. Oui, tu étais venu dans ce lieu de quiétude pour vivre le Christ, t'unir à lui, apprendre et méditer au quotidien les Saintes Ecritures, te remplir de son amour, Père Théophore, « urne Sainte » de laquelle, quelques cinq siècles plus tard, des milliers de pèlerins viennent mendier quotidiennement tes bienfaits et tes miracles. Tu viens de nous appeler toutes les deux sans que nous sachions pourquoi, mais peu importe, car nous répondons présentes. Comme deux folles en Christ, passionnées mystiques à la recherche de Dieu, d'une nouvelle espérance, nous venons à notre tour dans ce monastère, guidées par une puissance qui laisse notre raison totalement démunie.

Aujourd'hui tout est calme, mais sans que nous parlions, nos deux regards convergent vers ces lieux qui furent jadis le théâtre de la plus ignoble des barbaries, théâtre de la cruauté ottomane envers des hommes de foi, des hommes de Dieu. Sans peine, notre imaginaire fécond revoit les Turcs descendant féroce ment les collines pacifiques, hurlant et s'agitant sur des chevaux exténués par de longues distances, innocentes bêtes au regard inquiet, véhicules et témoins de la vaine férocité

humaine. Ils se saisirent de toi, grand Zélateur divin, et le 14 septembre 1425, jour de l'exaltation sur la croix, ton long et horrible supplice commença .

Mère Makaria, l'heureuse zélée de Dieu qui découvre ses saintes reliques dit à ces coreligionnaires : « parce qu'il a glorifié le nom du Dieu trinitaire par sa conduite toute pure, à cause du martyr supporté vaillamment par amour du Christ, le Seigneur tout puissant l'a richement glorifié en retour. Ainsi, tous ceux qui demanderont son intercession seront entendus. Des miracles étonnants pour l'âme et le corps seront à son actif par la grâce du Christ ».

Qui était-il ? Saint Ephrem naquit dans une pauvre famille de paysans le 14 septembre 1384. Orphelin de père très jeune, il eut une enfance emplie de peines dont les douloureuses affres de la faim. L'amour de sa mère ne fut pas un obstacle quand il décida de rejoindre au moment de son adolescence un monastère florissant et réputé sur la « colline des Irréprochables ». Un climat chaud et ensoleillé avait permis l'essor de cette colline qui recelait nombre d'ermitages cachés parmi les pins et les oliviers. Calme, solitaire, il se consacrait à la prière et à l'étude. Reconnu pour ses exceptionnelles capacités intellectuelles, mais aussi pour sa mesure, sa pondération, son humilité, il devient très vite un érudit dont la renommée dépassa largement les frontières monacales. Il passait une grande partie de son temps dans sa cellule mais quand l'higoumène le lui permettait, il

parcourait les proches chemins couverts de brindilles mortes mais pourtant odorantes, qui crissaient agréablement sous chacun de ses pas.

La nature, harmonieusement privilégiée dans ce lieu où tout était disposé au repos, soudoyait ses narines par l'odeur pénétrante des oliviers, arbre sous lequel il cherchait refuge quand un soleil trop éclatant l'enfiévrant, ombre bienveillante sous laquelle il méditait. Regardant loin, au-delà de l'étendue verdâtre qui s'étalait en pente douce pour mourir dans la mer turquoise, il psalmodiait tout haut les Saintes Ecritures, nourriture principale non seulement de son âme mais aussi de son corps. Ascétique, pratiquant rigoureusement le jeûne, les privations quotidiennes n'étaient que béatitudes. Le jeune moine priait des nuits entières, tant il était plongé dans l'amour de Jésus. Si les passions corruptrices du début de son noviciat étaient maintenant éteintes, il essayait d'aider d'autres âmes particulièrement en détresse. Dieu lui avait-il révélé son futur sur lequel planaient les plus horribles souffrances que seule une conscience éveillée pouvait entendre et accepter ?

La région, en ces temps précis n'était pas sûre, tout un chacun entendait ou rapportait à d'autres les actes des barbares commis à quelques lieues de là, barbares dénommés Turcs. Sous l'assaut de ces assassins connus pour leurs monstruosité, leurs massacres ignobles et leurs atrocités abjectes, les habitants vivaient dorénavant dans la crainte et l'insécurité. Ce lieu monastique était devenu un

enfer, mais le jeune moine gardait toute sa confiance en Dieu. Abandonné corps et âme dans les mains Divines, chaque prière était une mélodie à la Gloire du Créateur.

Le 14 septembre 1425, le jour de son anniversaire, une horde de bandits atteignit la région, descendit en hurlant le flanc de la colline, envahit le monastère. Les tortionnaires, l'épée à la main, tranchèrent toutes les têtes qui se trouvaient à leur portée y compris celle du supérieur. Ils prirent également un malin plaisir à torturer ; c'est ainsi que les petites cellules virginales furent vite maculées de sang d'innocents. Ils pillèrent la minuscule église, la ravagèrent avant de s'emparer du seul moine qui restait calme et paisible dans cette folie meurtrière, Ephrem.

Ils décidèrent de lui faire abjurer sa foi. Sans eau ni nourriture, enfermé dans une cage, il pria sans cesse, sous l'assaut continu des tortures et des crachats. Voyant qu'ils n'arriveraient pas à faire plier ce grand homme austère, persévérant et fougueux dans son amour pour Dieu, une solution dès lors s'imposa : sa mise à mort. Près de l'endroit dans lequel il était retenu prisonnier, fleurissait un très beau mûrier. Ces sauvages le sortirent de la cage, le pendirent à l'envers sur l'arbre tout en hurlant : « *où est ton Dieu ? Pourquoi ne t'aide-t-il pas maintenant ?* ». Brusquement, l'un d'eux particulièrement satanique attrapa fermement une barre de fer afin de le frapper férocement à l'arcade sourcilière. Un râle sortit de la gorge du pauvre

homme affaibli. Le sang coulait, ses vêtements déchirés laissaient apparaître un corps presque nu couvert de plaies ! Bien qu'à moitié évanoui, les sanguinaires s'acharnèrent encore et encore...

Un enragé se saisit vivement d'un bâton enflammé pour le planter dans le nombril du religieux avec furie et perversité. Ses cris furent déchirants ! Ses pauvres yeux injectés de sang ne voulurent voir en ce geste que la souffrance du Fils de Dieu donnant sa vie pour tous les hommes y compris ces ottomans haineux. A l'agonie, il s'agita quelques instants sous l'effet d'un petit soubresaut, les spasmes de la mort pétrifiant inexorablement ses membres. Il allait bientôt s'endormir à jamais, quand, dans un dernier sursaut de conscience, il demanda à Dieu de leur pardonner. Le croyant mort les barbares le détachèrent de l'arbre, mais le spectacle n'étant pas assez macabre, ils décidèrent de le lacérer, de le déchiqueter, lui enlevèrent le bas de la mâchoire tout en continuant de le frapper. Ouvrant pour la dernière fois les yeux, il eut le temps de remettre son âme dans les mains de Dieu en affirmant solennellement : « *en Toi, je remets mon esprit* ». Le Christ le reçut dans la gloire le 5 mai 1426, à 9 heures du matin.

Voilà découverte l'entité de ce moine qui m'était apparue deux mois auparavant, dont l'énoncé stupide et bête: « nourri au trognon de pain » me paraît, en connaissant l'histoire de sa tragique vie d'une manifeste inconvenance.

« *Restez assises sur ce banc, ne bougez pas* ».

Notre minuscule avion décolle de Bâle. Assises confortablement l'une près de l'autre, nous émergeons d'une certaine torpeur sous l'effervescence criarde d'hommes d'affaires qui regagnent leurs pénates. Ils échangent à haute voix diverses impressions sur leur esprit d'entreprise compensé par quelques échecs impérieux ou de francs succès dignement fêtés.

Je fixe toute mon attention sur un jeune homme qui porte au poignet le chapelet orthodoxe. Affichant sa religion, je sais intuitivement qu'il est très croyant et pratiquant. Ce chapelet, composé de grains en laine ou coton noir sert à faire quotidiennement la prière de Jésus « *Seigneur Jésus Christ, fils de Dieu, aie pitié de moi pécheur !* ». Non intimidé, je lui tape sur l'épaule pour dire « *orthodoxe ?* » J'effleure son bracelet ou komboskini en répétant : « *nous aussi, nous sommes orthodoxes, nous allons à Néa Makri vénérer saint Ephrem !* ».

Ce jeune homme voue un culte particulier à ce thaumaturge. Il s'adresse aussitôt à ses amis, lesquels, interpellés par ces deux Françaises bizarrement Orthodoxes, fendillent leurs yeux fatigués pour mieux mémoriser nos traits passablement exténués. Cet heureux concours de circonstance met soudainement de l'ambiance, ayant le sentiment que notre arrivée à l'aéroport se présente sous d'heureux auspices. Le voyage est rapide, nous survolons rapidement cette ville tentaculaire, cette mégapole qu'est Athènes.

Le train d'atterrissage sorti, j'en profite pour dire « kaliméra » (bonjour) saint Ephrem. « Nous voilà, nous arrivons, nous allons enfin faire ta connaissance. Tu as un avantage sur nous, tu nous connais très bien, trop bien, que pouvons nous te cacher ? ».

Couchées tard dans la nuit, c'est de très bonne heure qu'avec vivacité nous nous levons. Le petit déjeuner copieux compense une fatigue non encore évacuée. Le jeune homme de l'avion va, dans ce petit matin doré qui annonce une chaleur modérée, nous conduire avec sa fiancée à Nea Makri. Notre foi à toutes les deux nous a conduit ici, notre espérance se résume à une rencontre miraculeuse, notre charité se met d'instinct en veilleuse. Nous regagnons notre hôtel pour nous changer. Un soleil radieux inonde la chambre par des persiennes cassées et non réparées. Cette illumination soudaine nous ramène brutalement dans cette aventure cocasse. Nos petits problèmes personnels doivent pour l'instant être occultés, nous ressentons de nouveau l'appel de ce premier rendez-vous.

Portant sur nos épaules un long manteau noir, nous cherchons désespérément un taxi. Ça et là des regards nous jaugent, parfois amusés, parfois hostiles, parfois complices. Ces deux femmes seules ne passent pas inaperçues, on nous en informera ultérieurement, une fois revenues en France. Approchant avec respect le reliquaire, faisant pour ce faire plusieurs métanies, je parle à mon saint de prédilection : « *tu vois nous sommes*

là, nous sommes venues de France vers toi, mais qui es-tu ? Que me veux-tu ? Pourquoi ta présence devant moi ? Qui t'a demandé de venir vers moi à ce moment précis de ma vie où se cumulent amèrement le flou et l'incertitude ? La souffrance abonde dans mon âme ; mon cœur n'est que plaie ! L'aiguillon de Dieu enflamme mon affliction, Seigneur, détourne ton regard, cherche une autre proie ». Un long et large reliquaire recueille la merveilleuse dépouille du martyr.

Par le couvercle transparent, nous admirons longuement ce squelette âgé de quelques six cents ans. Nous touchons ce réceptacle en guise de vénération, nous l'embrassons. Aurions nous pu prendre dans nos bras ces os qui exhalent l'odeur de sainteté que nous l'aurions fait sur-le-champ.

Notre état spirituel devient fusion avec cette ancienne forme terrestre alimentant assurément cette soif d'idéal, ce sentiment de pureté qui nous animent. Le squelette qui engendre communément la peur et l'effroi a sur nous l'effet inverse, nous sommes en présence d'une force protectrice. Les yeux ouverts sur un autre champ de conscience le voient différemment. Ce n'est pas un squelette, mais un ancien homme de Dieu, un digne père de l'Eglise, qui plus est «un thaumaturge », c'est à dire faisant de nombreux miracles.

Il y a deux sortes de culte dans la religion orthodoxe : le culte de Latrîe (réservé à Dieu seul) et le culte de dulîe (vénération de la Mère de Dieu et de tous les saints). La prééminence de la

Théotokos est par ailleurs indiscutable sur les saints

Saint Ephrem me le fit comprendre par un songe très particulier : « Nous étions un groupe de femmes assemblées devant un iconostase. Certaines priaient à genoux, d'autres faisaient des métanies, un troisième groupe récitait des acathistes. Entre nous et les icônes était placé un cordon de sécurité noir, que l'on ne pouvait ni couper, ni faire tomber. Il imposait à lui seul les limites de notre champ d'action. Une icône particulière attira mon attention. C'était celle de la Toute Sainte ! Saint Ephrem s'approchant de nous par une porte dérobée située à gauche de la pièce vint s'asseoir sur un siège de bois. J'étais la seule à le voir. Obliquant vers lui pour le vénérer, il me fit comprendre fermement de regarder droit devant moi, d'oublier sa présence pour ne porter ma ferveur que vers la Mère de Dieu. Lui-même, zélé admirateur de Marie, la regardait avec amour et respect.

J'étais frustrée, un peu jalouse de cette présence féminine qui retenait toute son attention mais en même temps heureuse. De nouveau il venait vers moi, me donnant une aide précieuse par une explication visuelle. Une voix grave et masculine me guide, je sais d'instinct que c'est lui. Il m'ordonne de forcer les barricades, de ne pas nous laisser intimider car nous sommes les bienvenues, il nous attend, personne ne pouvant entraver ce désir impétueux. Le jardinier du monastère ne manque pas vers les douze heures trente de nous évacuer

du petit banc de pierre sur lequel nous laissons délirer notre imagination quelque peu farfelue, mais tout autant crédible.

Dans le surnaturel, tout est possible. Déjeunant sur la paisible colline des Irréprochables, nous enfonçons nos dents dans un friand de fromage appelé tyropita, puis terminons ce repas frugal par un fruit. Posant ma main sur quelques brindilles roussies par la sécheresse, une cartouche de fusil m'indique que la barbarie qui détruit ce monastère et tua ces hommes de Dieu n'est pas seulement un fait du passé, mais hélas, encore omniprésente par la boucherie que représente la chasse et ses hérauts, les chasseurs. Ils se glorifient de tuer mais qu'il y a-t-il de plus innocent qu'un oiseau dans son vol ou dans sa migration, qu'un petit animal qui cherche sa maigre pitance, qu'un petit lièvre qui gambade prestement et joyeusement dans la rosée du matin ? Qu'ont-ils fait à tous ces hommes qui emploient leur férocité à détruire les plus faibles, ne pouvant s'attaquer aux plus forts ? Pour moi la chasse rime avec la lâcheté . Que l'on ne me demande pas d'être tolérante, en ce sens précis, je ne le suis point.

Après cette pause imposée de plusieurs heures qui permet aux religieuses de retrouver un semblant de calme et de solitude, le monastère rouvre enfin ses portes. Nous ne perdons pas l'espoir d'être reçues par l'higoumène Makaria. On vient de loin pour se protéger de la souffrance vers cette icône vivante, emplie d'amour. Quel homme n'a jamais

connu la souffrance ? Cet état est commun à tous. Oui, dans cette souffrance que l'on ne peut comprendre mais seulement éprouver, on se sent pitoyable, misérable.

Dans ces moments spécifiques, rares sont ceux qui s'adressent ouvertement à Dieu avec l'assurance de son aide ineffable. On a le curieux sentiment qu'il ne nous entend pas, qu'il ne se préoccupe pas de nous, nous devenons des enfants abandonnés et emprisonnés dans les tourments traumatiques d'un Esprit étriqué. Dans notre condition petitement corporelle, Dieu est le plus grand étranger qui soit, l'homme l'ayant avec arrogance décidé ainsi. Consciemment, pour ne goûter qu'aux plaisirs terrestres, on s'éloigne indéniablement de notre source de vie. Le grand dialogue entre l'homme et son Créateur tourne au fiasco car pour une masse non négligeable, Dieu est l'auteur de toutes les dérives et catastrophes terrestres. Cette pluralité d'esprits permet aux enfants de Faust d'affirmer que seul le néant nous attend. Quel est ce pouvoir qui circule à travers toute la création? Ils vous répondront que c'est le fruit d'une concordance universelle et cosmique reposant sur des réactions de physique atomique.

Loin de le blâmer, nous devrions découvrir dans cette dichotomie (bien/mal) la naissance d'un grand fleuve de bénédictions. La vie Chrétienne est un long martyr. Le temps de Dieu n'est pas sondable. Dieu le Père ne compte ni les secondes, ni les

minutes, ni les heures, ni les jours... « Son temps » est énigmatique, car notre vie représente une seconde dans l'échelle Divine. Longue et courte à la fois, cette vie est une propension à notre vrai développement. Dans cette conclusion sur le temps divin, je voudrais finir par une vision qui m'amena sur un autre plan de connaissance avec les êtres aimés qui sont devenus mes familiers. « *Voilà comment Dieu représente le temps, me dit la voix amie* ».

On posa devant moi une grande lorgnette transparente dans laquelle se mouvait une énergie blanchâtre, ondulante, moutonnante. Passé, présent et avenir étaient immergés dans une unité filandreuse constamment animée. Non segmentée comme le fait l'homme, passé, présent, futur, Dieu regardait dans la lorgnette le Tout. Il n'y avait ni passé, ni présent, ni futur. Tout était mêlé, tout se fondait l'un dans l'autre, l'énergie blanchâtre passant du futur au passé, idem pour le passé vers le futur, se servant pourtant du présent. Le temps de Dieu est énigmatique. L'homme, quant à lui, n'est porté que par un seul désir : celui de se l'approprier.

Le vulgaire hante les esprits minés par le lourd tribu que l'homme doit à la vie : la mort ! Comme défi, il cherche inlassablement la pérennité, l'élixir de jouvence. Assurément pervers pour les adeptes mystiques, radicalement jouissifs pour les imbéciles vaniteux qui jouent au demi-dieu, l'homme veut dompter le temps, son temps terrestre. Le temps

divin, loin d'être le jumeau du temps terrestre, lui est étranger. L'homme n'a qu'un seul devoir : récolter la clémence divine.

Comment ?

En portant notre élan toujours vers le haut !

En muselant notre impatience !

En balisant nos questionnements sur l'avenir !

En nous confrontant au fil de notre existence au lâcher prise !

Le temps de Dieu se résume à l'abandon et à l'obéissance. Que nous sommes loin des horloges, des montres et des pendules qui segmentent notre vie. Me dirigeant vers une femme d'une cinquantaine d'années que nous rencontrons régulièrement depuis quelques jours, à ma question : « *on désirerait voir Mère Makaria* » et nous entendant répondre : « *je ne connais pas cette personne* », je vocifère face à cette hypocrisie. Saint Ephrem nous attend, rien ni personne ne peut contrecarrer ou obstruer le chemin tracé. Je comprends qu'une grande sollicitude entoure la mère supérieure, mais elle sait que nous sommes là, prévenue par le saint lui-même.

Nous retournons prier devant le reliquaire, bastingage chaste et pur auquel nous nous raccrochons. Perdues dans ce pays, nous n'avons que « lui », mais il est notre protecteur, notre grand réconfort. Depuis plusieurs semaines nous laissons volontairement de côté tout un verbiage sans intérêt pour échafauder sereinement notre structure spirituelle. Jointe à jamais au prénom d'Ephrem, j'ai

l'intuitive assurance que nous n'avons pas entrepris ce voyage pour rien.

La troisième journée, alors que nous errons dans la cour du monastère, une forte voix masculine me dit : « *restez assises sur ce banc, achetez une croix de bois, et ne bougez plus car Mère Makaria va vous recevoir* ».

Je préviens immédiatement Marylène, faisons en tout point ce qui est dicté, puis attendons sagement sur le banc indiqué. Les sœurs commencent à se réunir pour un recueillement paisible, éloigné de toute la tension populaire qui les envahit quotidiennement. Les portes vont par conséquent se fermer. Nous allons devoir sortir. Nous avons cette compréhension, nous ne remettons pas en cause cette quiétude indispensable mais le saint m'a dit d'insister, de ne pas lâcher prise, aussi, rebelle, je refuse formellement de partir. « *Non, nous resterons assises car nous voulons voir la Mère supérieure* ». Indifférente à la mine déconfite du jardinier, lequel ne sait plus quoi faire, je m'accroche à mon siège pensant à la célèbre phrase de Saint Athanase quand il se souleva violemment contre l'Arianisme : « *combattons jusqu'à ce que la force vienne nous arracher* ».

Moi aussi, je ne sortirais que par la force et encore, il faudra me traîner. Le pauvre homme part relater ses déboires à une personne qui parle correctement le français. Venant très gentiment vers nous, nous lui racontons notre semi drame, argumentant de long en large le « pourquoi » de

notre venue dans ce monastère. L'apparition du saint est le passeport indispensable dont il m'a gratifiée. Stella nous dit d'attendre tout en allant prévenir Mère Makaria que deux françaises ont reçu l'ordre de la rencontrer. Cette attente, bien que très courte nous paraît d'une longueur insoutenable.

Notre cœur cogne anarchiquement dans notre poitrine, je suis terrifiée : « *si je m'étais trompée, si cette voix est une part imaginative de mon nouvel élan ?* » Quelques minutes encore d'incertitude quand Stella revient prestement vers nous, nous bombardant d'un intense « suivez-moi ». Je ne sais laquelle de nous deux court le plus vite, mais nos pas emboîtent respectueusement ceux de l'avocate. Cette personne plaide non seulement la cause des sœurs mais s'occupe également de toute la partie juridique.

Confidente et grande amie de l'higoumène, on ne pouvait rencontrer une plus grande aide. Une porte fermée à clef ouvre curieusement sur un petit escalier de pierre que nous montons allègrement, prestement, tant notre jubilation nous transporte, nous donne des ailes. Une étroite pièce emplies d'objets hétéroclites devient l'étrange lieu de notre attente.

Seules quelques phrases courtes, échangées rapidement, viennent se perdre dans nos oreilles. On nous fait rentrer dans une longue chambre mais ma joie est contrebalancée par une certaine crainte, d'autant plus qu'on me fait comprendre que le don de clairvoyance de la religieuse est particulièrement

pur. Elle lit dans les âmes, elle entend le son du cœur, ses longues litanies, elle voit les désordres corporels. On n'ose pas toucher cette frêle silhouette de peur de la souiller par toutes nos faiblesses, nos cruels manquements qui, à cet instant précis, sont lourds de conséquence. Mon « connais-toi toi-même » se connaît trop bien pour minimiser l'importance de cette rencontre.

Une grande grâce nous est accordée. Personnellement, je ne mérite pas cette entrevue, posant le doigt sur la problématique essentielle de l'homme et du péché.

Un visage clair, lumineux, lisse de toutes rides démontre que depuis de longues années, l'angoisse et l'inquiétude ont arrêté de la persécuter. L'émanation de bonté, d'amour, de sollicitude qui l'entoure tel un nimbe rayonnant nous rend subitement timides, confuses, rougissantes. Nous nous sentons pécheresses, emplies de vilenies et de turpitudes.

Comment notre nature pulsionnelle (dont nous avons complaisamment fait notre amie) peut-elle librement contempler cette grande sainte ? Il émane d'elle une clarté telle qu'elle en devient soudain toute jeune et très belle. Elle porte toute son attention sur les deux Françaises qui avancent pétrifiées vers ce fauteuil dans lequel elle se repose. Ses mains se détachent vivement des accoudoirs pour permettre à ses bras de se tendre vers nous. Il y a des rencontres inoubliables dans l'aléatoire et l'instable du quotidien. Dieu nous

permet d'approcher une très grande bienfaitrice pour toutes les âmes nécessiteuses. Cette nouvelle sensation qui compresse ma poitrine déleste l'amas diffus de toute ma souffrance intérieure, déchargeant brusquement de ce corps déraisonnable à souhait, toutes ses erreurs passées.

Agenouillée devant elle, pleurant, je ne sais sur quoi ou qui je pleure, mais je ne peux m'arrêter. Tout devient confus et en même temps limpide. Je vogue habilement dans les méandres de mon cœur où l'empreinte indélébile des drames, des tensions, des peurs, des incertitudes, des déchirures ne demande qu'à disparaître. Prenant mon visage dans ses mains, elle pleure avec moi sur moi.

Ses yeux ont déjà quitté la terre, ses iris étant quasiment retournés sous la paupière supérieure, comme les yeux des âmes pures dessinés sur les icônes. Ses sanglots relient les miens, nous faisons étrangement équipe, elle prend sur elle ma souffrance, cette horrible atteinte à mon âme que je n'ai ni demandée, ni désirée. Saisissant une somptueuse petite boîte en or, finement décorée sur le couvercle par quelques pierres précieuses, elle fait sur moi par trois fois le signe de la croix avant de me permettre d'embrasser les toutes petites reliques qu'elle contient ! Mon âme, épuisée par cette brusque capitulation, loin d'être tourmentée tourbillonne sous une aspiration nouvelle.

Victorieuse, cette chicane aux forces du mal me donne l'ivresse de faire et refaire sans cesse des signes de croix, comme pour me débarrasser une dernière fois de tout ce poison qui embue mon esprit, ce mutant lourd à gérer qui souille en permanence mon désir de Dieu.

Ma fidèle mémoire, cette précieuse servante est un appel d'air quand les douleurs usuelles m'obligent à me redresser pour faire front. Je revois alors ces deux yeux foncés, levés incessamment vers le ciel, implorant pour chacune de nous une intercession spécifique.

La contrepartie positive de cette rencontre greffe dans mon cœur le devoir de bien faire, de m'éloigner du mal, d'atteindre mon but. Il est maintenant temps de quitter le monastère, reportant l'inventaire mystique de ce petit séjour lors de mon retour à la vie normale qui se fait non sans quelques inquiétudes. La grande part de lumière dont j'ai eu le bénéfice entraîne dans son sillage une part d'ombre aussi importante contre laquelle je dois lutter. Emmurée dans la chaleur de ces précieux souvenirs, je subis des agressions acerbes. Le blâme virulent, la verve hautaine, Marylène, jalouse de mon « arrangement » avec notre bienfaiteur spirituel, laisse dériver son incontrôlable imaginaire.

Je m'étourdis dans des lectures saintes. Je porte la croix du Christ, qui bien que minuscule est lourde pour mes reins. Les déchaînements humains ont

l'effroyable fonction de nous entraîner hors des limites de la raison. Je préfère prier en laissant aux grandes entités le soin de sublimer son agressivité en tolérance et lucidité. La querelle, loin d'être une victoire n'est qu'une défaite.

Je sais pertinemment que Dieu a tracé des plans aux lignes irrégulières mais réelles pour me permettre de sortir de cet odieux imbroglio qui m'étouffe, me limite, m'asservit. Pourtant, cette fois encore je ne serais pas seule, car vers le milieu de la nuit réapparaît un ancien ami : Padre Pio ! Ses mains entachées de sang (les stigmates) sont un signe qu'il m'envoie pour me faire accepter sans broncher ce déchaînement terrible. Le Padre me dit calmement, posément, lentement : « *que Sainte Rita te protège dans toutes tes voies* ». Qui est Sainte Rita ? Je ne suis pas catholique romaine.

Le diagnostic de Manuel, qui peut sans prétention répondre à quelques interrogations catholiques romaines est sans appel : « *tu n'es pas sortie de la M...* ».

Sainte Rita est la sainte des causes désespérées. Les propos ambigus du Padre ont pour effet que j'oublie radicalement Sainte Rita.

Mon temple intérieur se reconstruit lentement, j'ai besoin de toute ma lucidité pour renouer avec Le Christ et surtout ne pas me perdre entre diverses religions ou philosophies. Ceci fait partie de mon passé, mon présent s'appelle Unité. A la lumière de ma nouvelle aurore, quel personnage veut encore

me faire chuter ? Qui a la prétention de me déstabiliser ? Qui veut être le mauvais perdant ?

Je fertilise mon organe cardiaque en répétant constamment la prière de Jésus.

Elle ensemence ma médiumnité à un point tel qu'un combat de taille va me rattraper. Pourquoi cette prière a-t-elle tant de puissance ? On l'appelle Hésychia ou repos intérieur. Inlassablement répétée par les pères du désert, cette forme d'oraison très simple apporte le calme intérieur, un réel sentiment de paix et de sécurité.

- « *Seigneur, viens à mon aide, Jésus vient à mon secours* »...

- « *Seigneur Jésus Christ, fils de Dieu, aie pitié* »...

A force de prononcer cette mini-oraison, on finit par prononcer le doux nom de Jésus même en dormant.

« Nous ne sommes pas des moines », argumente l'homme de la rue. Certes ! L'Eglise a toujours soutenu la légitimité et la sainteté du mariage, néanmoins l'état de virginité apparaissait aux premiers chrétiens comme la base de la « vie angélique ».

Le laïc devrait dans tous les actes de sa vie quotidienne ressentir la présence de Dieu en lui et vivre en totale congruence avec Lui. Il est vrai que ce monde nous absorbe dans de multiples tâches parfois très distrayantes qui nous éloignent de notre « devoir d'amour » envers l'Eternel. Ceux qui l'aiment sincèrement le font de façon virtuelle, car ils passent très vite à autre chose. Nous sommes

tous dans ce dernier cas de figure.

« Il y a un profond hiatus entre le mouvement naturel du cœur de l'homme (tendu vers le Seigneur) et l'activité de son esprit (perdue dans la matière, d'où la grande difficulté de vivre Dieu dans le monde actuel.

Ni le cénobitisme, ni l'érémétisme ne nous appellent, mais ne pouvons nous pas adopter « l'état de sobriété » nous amenant à la maturation spirituelle sans laquelle l'homme sclérosé ne pourra se déifier ? Regardons-nous non comme un agrégat de poussière, laissant libre court à toutes nos pulsions animales mais comme les enfants d'un roi éternel qui brise inexorablement tout instinct primitif grâce à la parure sacramentelle du Baptême.

Dans le silence de Jésus tout se fracasse y compris notre cerveau reptilien (la queue du saurien) qui façonne notre conduite depuis la nuit des temps. Hyde à trois têtes, monstre terrifiant, ennemi à la peau dure se nourrissant spécialement de notre désinvolture spirituelle, il nous perd dans la vulnérabilité des illusions flattant nos pulsions et nos instincts les plus primaires.

Répétée sincèrement et non de façon quasi-mécanique (ex opere operato) la puissance de l'hyséchia est considérable comme je vais le relater. Je ne suis pas au bout de mes épreuves. La première frayeur prend la forme d'une masse énorme et grossière bien immatérielle venant lourdement s'aplatir sur mon dos. Je commence à

étouffer, essaie en vain d'atteindre la lumière de chevet qui ne veut pas s'allumer. J'appuie sur l'interrupteur mais tout reste sombre et obscur. J'hurle « *Dieu, Dieu* », curieusement l'entité ne disparaît pas, au contraire, elle s'alourdit considérablement. Je ne sais quoi faire, je vais mourir, étouffée par un assassin que l'on ne retrouvera jamais, le crime parfait d'un meurtrier invisible mais pourtant réel. On diagnostiquera une crise cardiaque, assurément. C'est alors que curieusement, on me dit d'invoquer le nom de Jésus. J'obtempère aussitôt, et tance : « *Jésus Christ, Jésus Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi* ».

Je l'admoneste de me laisser avec une entité qui désire me tuer, mais qui fort heureusement au doux nom de Jésus disparaît. La lampe se rallume toute seule, je reste néanmoins la proie facile d'une peur inexprimable. J'ouvre grands les yeux, l'ange de Satan est parti. JE SAIS QU'IL VA REVENIR !

Ce qui est étonnant, c'est que les défunts ou les apparitions en règle générale affectionnent particulièrement les chambres à coucher. Une odeur de parfum m'éveille doucement. Toujours très sage, malgré le nombre saisissant d'expériences irrationnelles, j'allonge mon bras vers la table de chevet, cherchant la bouteille de parfum qui vient de se renverser. Dans un éclair de lucidité, je me dis : « mais tu n'as pas de parfum, encore moins sur la table de nuit ».

Effectivement, tel est le cas. Ouvrant les yeux, deux moines emplissent la coloration orangée et

douce d'une lumière savamment tamisée. Leurs regards sont orientés vers mon visage, c'est ainsi que je reconnais saint Ephrem, quant à l'autre, je ne sais absolument pas qui il est. Petit, trapu, râblé, il est le portrait de mon père spirituel pourtant bien vivant et toujours de ce monde. Il tient un livre entre ses mains, ce détail précis devant m'aider à trouver son identité. Une barbe blanche me fait comprendre qu'il est décédé dans un âge déjà avancé.

J'hallucine devant l'altérité de ces deux moines en tout point différent. Je vois un Laurel et Hardy spirituels, l'un grand et maigre, l'autre petit et gros. Marylène et moi cultivons de longs éclats de rire quand avec le plus grand sérieux je mime à ma manière cette manifestation pour le moins comique. Le résultat, pour le moment, se fait attendre.

Un tel parallèle entre les forces du bien et les forces du mal se succédant aussi rapidement éveille forcément dans mon psychisme une certaine défiance. Je n'ai pas la foi clignotante, mais je désire momentanément me faire oublier. J'opte en toute conscience pour une discrétion volontaire et absolue. Je décide de me faire aussi petite que la souris qui me sert parfois de compagne.

Mon désir d'ancrage est si vital que j'en oublierais momentanément de prier. Pourtant, quelques nuits plus tard, c'est cette fois-ci toute ma chambre qui est allumée. Non pas comme la lumière précédente, discrète et diffuse, non pas d'une lumière forte et aveuglante, mais d'une lueur

froide, un peu verdâtre et glacée. Un jeune homme, style petit page de la Renaissance, d'une beauté saisissante vient de traverser le mur pour se diriger droit vers mon lit. Je lui donne environ 16 ans. Il me fixe de manière ostentatoire, directe, désireux de sonder au plus profond de mon âme l'être que je suis. Perplexe, il tient ses deux mains derrière son dos. Nos regards se croisent. Ses yeux verts en amande, éclatants de candeur, de limpidité, de délicatesse deviennent particulièrement haineux quand il me toise avec aplomb, ce qui provoque logiquement en mon fort intérieur une colère féroce.

Je n'ai pas peur, je suis devenue tout à coup extrêmement violente ! Noble, hiératique, altier, de taille moyenne, mince, les cheveux couleur miel, longs et bouclés, un visage ovale diaphane et parfait, il est réellement magnifique, le type même de la beauté suprême dans tout ce qu'il y a de plus pur, le sublime par excellence. A première vue, cette beauté oscille entre le féminin et le masculin, car les traits sont très angéliques. Il est l'archétype même de la grâce physique façonnée par Dieu. Cette splendeur appelée « la beauté du diable » me fait comprendre que Lucifer en personne s'est dérangé pour faire ma connaissance. Prétend-il porter atteinte à ma psyché en me faisant plonger dans les tourments d'une nuit intérieure émotionnellement brassée par les flots de la peur, de l'angoisse ou de la folie ? Je le tance avec un terme précis relevant de la maçonnerie. Je ne sais pas pourquoi, mais il me fut donné quelques

années auparavant. Voilà ce qui se passe quand je le lance au visage de l'orgueilleux Lucifer : dès l'énoncé de ce dernier, ce beau jeune homme se transforme en une énorme boule de chair grisâtre, grossière, contrefaite, difforme, d'une laideur si insoutenable et si monstrueuse qu'aucune forme terrestre ne peut s'apparenter à cette disgracieuse apparence. Son visage, au préalable si frais, si lisse se coupe en deux pour se croiser...(le côté gauche part sur le côté droit et inversement), ses yeux maintenant gris et opaques se craquellent, sa bouche auparavant si fine devient énorme, charnue, fétide. Reprenant immédiatement son allure de petit page de la Renaissance, il me renvoie le terme initiatique en employant une forme directe : « Mab.....ch ? Moi ? »

Il secoue d'un vague mouvement de tête sa longue chevelure, répète encore le terme qui l'a transmué en une masse immonde puis me tourne le dos ! Il ne s'évapore pas comme tous les autres, non, il réemprunte le plus simplement du monde le pan de mur par lequel il est entré.

J'AI GAGNE UNE BATAILLE MAIS NON LA GUERRE !

La vie est une lutte de chaque instant. Sur le plan spirituel, le combat est incessant, nous sommes nombreux à désarmer légitimant à certains moments le libre court de certaines envies, passions, désirs et pulsions. Pour que Lucifer en personne veuille m'empêcher de rallier l'Eglise,

c'est que cette Eglise est juste et droite. Ma chrismation programmée dans la nuit du 24 au 25 décembre 1999 dans une toute petite chapelle érigée par des amis orthodoxes permet à Marie de devenir Xénie, l'étrangère, peut-être l'inadaptée, toujours flottant entre deux mondes, deux avenir, j'ai envie de dire deux vies. Je suis toujours entre quelque chose et son contraire, rien n'est stable ni structuré. Personne ne peut me comprendre, je le conçois aisément mais suis-je réellement responsable ? Je n'ai pas demandé de vivre toutes ces expériences qui en auraient fait chuter plus d'un. Le rationnel et le terre à terre m'ont laissée sur la voie de garage. J'aimerais comme beaucoup goûter aux seuls petits bonheurs terrestres.

Saint Nectaire d'Egine ! L'explication très détaillée que je donnais de ma rencontre avec Saint Ephrem et un autre Saint permis à un père de me donner la réponse. Père Martin partit prestement dans sa cellule et revint avec une photographie qui me laissa penaude. C'était lui ! Ce grand saint vénéré par toute la communauté orthodoxe était mort en 1920 ! Ses miracles apportent l'espoir, le réconfort, la consolation aux souffrants et aux fidèles. Evêque, il connut les pires tourments, les calomnies et les accusations indues. Cruellement éprouvé, humilié, assailli par ses coreligionnaires jaloux de l'intérêt de Dieu pour cet homme qu'ils jugeaient trop humble, saint Nectaire fut toujours protégé par le Très-Haut ! Il connut la joie dans le désespoir, l'amour sans condition devant la haine.

Lors de son décès, les moines qui firent sa toilette jetèrent négligemment son maillot de corps sur le lit voisin occupé par un paralytique. Ce dernier retrouva de suite l'usage de ses jambes à la stupéfaction générale. Saint Nectaire avait deux passions : Dieu et l'écriture. Il fut l'auteur de nombreux livres, passant des nuits entières à rédiger une série d'ouvrages utiles à la vie spirituelle. Il dormait très peu, prenait sur son temps de repos pour livrer une bataille formelle avec de nouveaux écrivains qui déstabilisaient depuis quelques temps le peuple grec. Ces nouveaux mondains de la littérature commençaient à cultiver les romans dits psychologiques avec une telle prétention que le saint ne pouvait laisser ce tourbillon de perversité troubler plus profondément les fidèles déjà déstabilisés.

Voilà pourquoi il m'était apparu avec un livre dans les mains. Une autre a le devoir de se présenter à moi : Sainte Rita.

Je l'ai totalement noyée dans les eaux de mon inconscient.

15 avril 2001: nous célébrons en hurlant « Christ est ressuscité, en vérité Il est ressuscité » notre Pâques orthodoxe. Cette fête est le centre de notre vie spirituelle. Je suis totalement immergée dans le rite et la tradition de mon église. Nous vivons la révélation que toute mort au vieil homme est suivie de la résurrection du Nouvel Homme, nouvel Adam. Quelques jours passent quand en me promenant avec mon compagnon dans une rue, je m'effondre

sans raison apparente sur le bitume. Je n'ai plus aucune sensation corporelle. Je suis devenue un légume sans réaction. Mon ami court chercher sa voiture, me porte puis me ramène en roulant très lentement à la maison. Quasiment paralysée, une douleur dorsale terrible s'ajoute à cette pénible sensation d'immobilisme général. Quelque chose de frappant va alors m'arriver. Je suis devant une religieuse étendue sur un genre de plaque blanche d'une épaisseur de sept, huit centimètres. Elle tourne soudain son visage vers moi. Ses yeux couleur noisette et immenses percent les miens, semblant me dire : « *alors, tu ne viens toujours pas vers moi ? Que comprends-tu ?* »

Je vois un bouquet de roses dans ses doigts longs et translucides, puis une quantité de roses, au rose très pâle qui tombe sur elle. C'est une pluie de roses ! Je pense de suite à Sainte Thérèse de Lisieux. Mon compagnon qui ne comprend pas ce qui m'arrive me secoue comme un prunier. Mon visage est figé. Il a peur du vague de mon regard, il craint le pire. Il me ramène à la réalité par cette succession de secousses brèves et viriles. Je comprends alors que ma douleur physique était opportune pour devenir réceptive à cette ahurissante vision. C'est dans une petite librairie religieuse que par hasard je trouverais l'image de cette religieuse, peinte de façon quasi parfaite si je me fie à ma perception première. On la dénomme : « Sainte Rita, la sainte des causes désespérées ».

Pourquoi les roses ? Dans le livre que j'ai acheté pour faire sa connaissance, j'ai pu lire : « Sainte

Rita se prépare à achever sa course terrestre. Elle offre ses souffrances pour tous ceux qui se confient à son intercession. Parfois, une visiteuse venue du dehors, parente ou amie, désire la rencontrer. A force d'insister on l'introduit dans la cellule devant une sœur décharnée et tourmentée de douleurs. Catalina sa cousine préférée peut enfin la revoir.

« *Catalina, tu es venue* »...

« *Puis-je faire quelque chose pour toi ?* »

« *je voudrais que tu m'apportes la rose que tu trouveras à mon rosier* ». Certes, rien d'extraordinaire dans ces banalités si ce n'est que l'hiver frappe durement le pays, les flocons voltigent derrière la lucarne de la cellule. Catalina pense : « *sœur Rita n'est pas bien, pas bien du tout, elle délire... pourtant, j'ai pris soin de ne pas la fatiguer* ».

La jeune cousine retourne vers le village tout en pensant : « *pauvre Rita, elle perd la tête maintenant et cette histoire de rose* ». Juste à l'entrée de ce dernier se trouve le jardin qui fut jadis celui de sa cousine. Y pénétrant pour y jeter un simple regard furtif, elle fixe de loin une tâche éclatante : c'est une rose superbement parfumée aux doux tons nacrés qui vient d'éclorre sous la neige. La cueillant puis la déposant délicatement dans son panier, elle refait le trajet en sens inverse, retourne vers le couvent de Cascia, place la fleur entre les doigts rigides de Rita. Sa rose l'attendait.

Voilà comment je suis devenue orthodoxe, voilà mon parcours du combattant.

« *Vous savez Père* », dis-je un jour à un moine,

me trouvant dans un hangar d'Emmaüs j'entendis « : *Joëlle, Joëlle* ». Je me retournais car seule ce jour là, nouvellement installée dans cette ville et ne connaissant personne, j'étais déconcertée. J'entendis encore : « *Joëlle, Joëlle !* » Je baissais les yeux et vis, sur ma droite, parmi une quantité de tableaux et de cadres mal ajustés, l'icône du Christ. C'est elle qui me parlait. Ce fut ma première icône. Quelques semaines après, je trouvais l'icône de La Mère de Dieu dans le même bois, dans les mêmes tons et à la même place! C'est le couple divin : Fils et Mère. Bien que les hommes de Dieu soient habitués à de tels prodiges, il est naturel de concevoir que ces derniers soient octroyés, de préférence, à des êtres emplis d'amour et de lumière. Moi je suis une pécheresse, mais j'ai vu ce que des millions voire des milliards de personnes ne verront jamais.

Je désire revenir sur Padre Pio, que j'aime profondément.

Pourquoi m'a-t-il recommandée à Sainte Rita et pourquoi n'a-t-il pas été lui-même mon saint protecteur ? En fait, les deux saints m'assistent ! Padre Pio fut calomnié, moralement persécuté, condamné, sanctionné par les autorités religieuses qui voyaient d'un très mauvais œil la sanctification de Dieu envers ce prêtre si humble.

Cette persécution dura des années, mais Padre Pio restait confiant dans le Seigneur en répondant : « *que soit faite la volonté de Dieu* ». Tous les jours, il récitait des neuvaines à La Madonne de Pompéi,

à Saint Joseph, à Saint Michel l'Archange, à Saint Antoine de Padoue, au Sacré Cœur de Jésus, à Sainte Thérèse de Jésus.

Padre Pio fut très impressionné au début de sa vie spirituelle par une vision qui l'affligea totalement : Jésus lui apparut en piteux état et défiguré. Il lui montra un grand nombre de prêtres réguliers et séculiers parmi lesquels des dignitaires de l'Eglise. Certains étaient en train de célébrer, d'autres s'habillaient de vêtements sacrés, d'autres encore les enlevaient ! Padre Pio ajoute : « la vue de Jésus dans l'angoisse me fit une grande peine, aussi je voulus lui demander pourquoi il souffrait tant ». Je n'eus aucune réponse. Mais le regard de Jésus se porta sur ces prêtres ; peu après, horrifié et comme il était las de regarder, il détourna son regard pour le lever vers moi. A ma grande douleur, je vis des larmes qui coulaient sur ses joues.

En se tournant vers moi, il dit : *« mon fils, ne crois pas que mon agonie n'ait duré que trois heures, non, je serai en agonie jusqu'à la fin du monde à cause des âmes que j'ai le plus comblées. Pendant le temps de mon agonie, mon fils, il ne faut pas dormir. Mon âme est à la recherche de quelques gouttes de pitié humaine mais hélas on me laisse seul sous le poids de l'indifférence. L'ingratitude et le sommeil de mes ministres me rendent plus lourde mon agonie ».*

Tout comme il dit à Saint Jérôme lors d'un songe qui l'amena devant le Saint Tribunal : *« qui es-tu ? »* Le saint répondit : *« je suis chrétien »* et le Christ

d'ajouter : « *non, tu n'es pas chrétien* ».

En effet, Saint Jérôme passait plus de temps à lire Cicéron que la Parole divine. Jésus pose les questions : « *qui es-tu ?* », « *que fais-tu de ta vie ?* », « *que fais-tu à tes frères et sœurs ?* », mais fait admirable, par ces dernières, il nous repositionne, nous ramène sur le vrai sentier. La question donne la ou les réponses. Par ces précisions spécifiques « Il nous éclaire » sur toutes nos faiblesses et nos manquements. Quelle leçon d'humilité ! Nous ne pouvons qu'accepter pour changer radicalement.

« Avec l'humilité et l'obéissance, possède aussi la condescendance et la déférence pour tous. Que ton langage soit soumis et modéré, jusqu'à être obéissant envers celui avec lequel tu parleras. Habitue-toi à dire à chaque instant, dans un esprit d'humilité : pardonne-moi ».

Paroles tirées de « L'Évangile au désert » de Père Placide Deseille. « *Regarde ta religion* ».

Oui, Jésus, je l'ai si bien regardée que j'ai radicalement changé de cap. Ce pont aux fondations pulvérulentes ne peut sans le secours de grandes âmes nous amener à ta rencontre. Les dignes passeurs que tu as révélé et que tu révéles encore ont la mission de sauver mais aussi celle de délivrer. « Seigneur, nous nous demandons mutuellement Pitié ».

« Qui aurait cru que toi aussi, Jésus, tu réclamerais de la part des hommes quelques

gouttes de pitié ? Ceux qui t'aiment, Seigneur, ont le devoir de te donner leurs larmes pour te consoler ».

Tu es venu me rencontrer et me parler. Tu es venu vers moi pour m'enseigner. Tes mots : **« ramène la Vérité »**.

Toi, maître du temps auquel je voulais offrir une montre, toi qui fixa cette dernière et répondis : **« la petite, cela suffit »**.

Toi, Jésus, qui balaya un autel de ta main droite dans une église, te tourna vers moi en ajoutant : **« c'est sec et mort »**.

Tu pointas ton index vers une immense colonne blanche laquelle contenait tout en haut une petite niche, écrin particulier pour une tête devant laquelle brûlait en permanence un cierge votif.

Toi que je vis dans une rue de Jérusalem sale de poussière mêlée à ta transpiration, toi qui me dit par tes yeux me fixant étrangement : **« ne bouge pas »** alors que je voulais pompeusement t'aider.

Toi qui me fit embrasser ta couronne d'épines, vieillie par le temps, toute marron et qui devint subitement croix verte couverte de roses. Tu me laissas embrasser cette dernière selon ma volonté. Soit j'embrassais le bois lisse, soit j'embrassais le bois couvert d'épines, mais l'épine m'attirait, c'est alors qu'une goutte de sang sortie de mes lèvres et tomba sur ce bois miraculeux.

Toi que je vis enseigner le Notre Père à tes apôtres devant un tout petit feu éclairant tes pieds noirs de poussière. Ta voix rauque et chantante donnait le ton. Ils écoutaient mais deux situés à ta

droite ne captaient rien à ce que tu racontais. Pour reprendre une expression familière aux jeunes: "qu'est ce qu'il est encore en train de nous inventer..."

Tu secouas la tête en riant et en te disant: " ils ne comprennent vraiment pas"!

Moi j'écoutais sans comprendre, l'Araméen n'est pas une langue que je maîtrise, mais tous les autres te fixaient avec attention. J'entendais à mes côtés: Thadée, Thadée. Un avait allongé son bras sur un petit rocher. Tous étaient dans le silence mais interrogatifs! Je pense avec le recul qu'ils ne te comprenaient vraiment pas.

Ton intonation et ta gestuelle sont présentes dans mon cœur. C'est pourquoi, Jésus, je restitue ce que tu m'as enseignée, je donne à boire et je donne à manger les mets que j'ai eu la grâce de recevoir pour les distribuer. Que tous viennent à ta table. Je la dresse pour Toi, je me contenterais d'être à tes côtés, ni assise, ni près, ni loin de Toi, mais debout, derrière Ta splendeur, pourvu que je te vois. Souviens toi du petit jardinier que l'on traitait de fou et que tu as secouru, aimé et présenté à tous comme homme authentique de Dieu, dans une énergie foudroyante qui me fit voir le jour comme opaque durant plusieurs mois, grâce immense que tu m'as accordée, quelle aventure !

Je témoigne aussi de la présence de Marie Madeleine, belle, magnifique, à la peau cuivrée, douce et velouté, aux longs cheveux bruns entre le crépus et le bouclé, dont la senteur me fit ouvrir grandes mes narines. Quel parfum! Suave,

prégnant, fort mais subtile. Seule, de profil, elle se mit soudain de face. J'ai vu, chose incroyable: des yeux comme des losanges, blancs, vitreux, elle essayait de me dire quelque chose. Une initiée? Je ne sais pas, certains pourront répondre moi en l'occurrence, pour le moment, je ne le peux!

Mon parcours a duré vingt cinq ans et je n'ai pas fini. J'ai presque soixante ans, dans un an! L'initiation spirituelle a commencé au mois de janvier 1991. J'avais trente trois ans, et j'allais sur mes trente quatre ans, le 1er avril. Je dois encore prier pour encore recevoir et redonner. Amener la vérité, la vérité avec un grand V, celle qui Est et non celle qu'une certaine élite s'approprie! Trop souvent dans le mensonge, hélas pour les âmes en quête de sincérité!

Je dois lutter contre des entités maléfiques, qui se moquent des moines en les traitant "d'eau bénite". Contre cette entité que je vis un matin avec sa grande cape noire festonnée de gris, au visage camouflé comme derrière un masque en argent, qui me dévisageait car je représentais quelqu'un qu'il fallait éprouver. Cette entité me réveillant en pleine nuit par le truchement de sa grande cape qui balayait mon carrelage. Ce bruit de chaîne qui partit dans le mur pour m'épouvanter. Je remercie Saint Michel pour m'avoir aidée dans ma lutte contre un être maléfique particulièrement véhément. Son épée toute dorée me fut d'une grande importance. Encore merci!

Nous devons tous trouver la lumière à l'intérieur

de notre être, faisons de nos cœurs l'écrin du Paradis, car au dernier moment, à l'ultime échéance, nous serons seuls face à notre juge espérant tenir entre nos doigts le sceptre du roi.

Peu importe les déviances humaines, car seules nos propres fautes nous serons reprochées.

Surtout, ne nous éloignons pas de l'Eglise en fonction des hommes qui la représentent.

Communions sans cesse avec le seul Dieu vivant, celui qui nous habite et nous protège. Il est notre seule force, notre incroyable courage, notre unique espoir.

La petiote, la petite bohémienne qui enfant n'aimait ni les chaussures ni les tresses, la romanichelle qui adorait marcher pieds nus trouve enfin son bonheur dans le prénom de « l'étrangère ».

Chacun de nous est rentré dans cet univers imparfait comme dans une cité inconnue, nous y sommes tous des hôtes de passage devant parcourir rigoureusement la durée fixée. Seul Dieu y est un citoyen à part entière. La patrie étant le ciel, celui qui en est exilé est isolé durant sa vie terrestre, mais:

il tarde à Xénie de poser enfin ses valises...

Bibliographie

Apparitions et miracles de Saint Ephrem le
Nouvel Apparû

De l'Archimandrite Placide Deseille :

- Histoire d'une déchirure

- La mort est vaincue

- La prière de Jésus dans la spiritualité

Hésychaste

- L'Évangile au désert Editions Cerf

- Le problème du mal

Starets Siloine moine du Mont Athos
Archimandrite Sophrony Editions Présence

Le sourire de l'Ange Jeanne Bourin Julliard

Saint Grégoire Palamas et la mystique orthodoxe

Maîtres spirituels

La renaissance du Chamanisme Marc Questin
Dervy

Petite vie de marthe Robin Raymond Peyret
Editions Peuple libre Desclée de Brouwer

Hauts Lieux cosmo-telluriques Blanche Merz
Georg

Antoine le Grand père des moines Saint
Anathase Foi Vivante